fémina-théâtre

l'Avant-Scène

N° 167

Théâtre
de la Renaissance

Comédie de
Max Régnier

Mise en scène
de l'auteur



CHAMPAGNE ET WHISKY

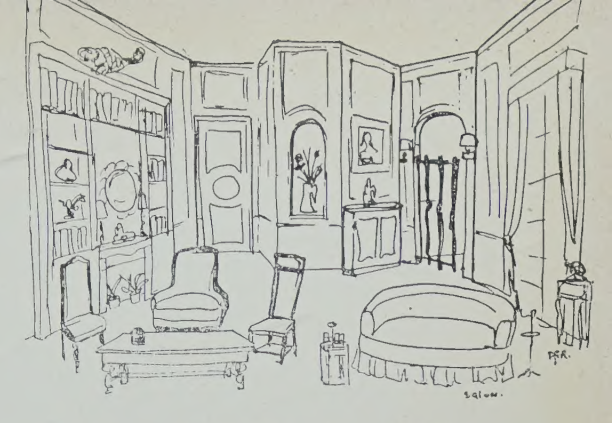

Thérèse
le
Prat

Théâtre de la Renaissance
Direction : Véra Korène

Comédie en 2 actes
de Max Régnier

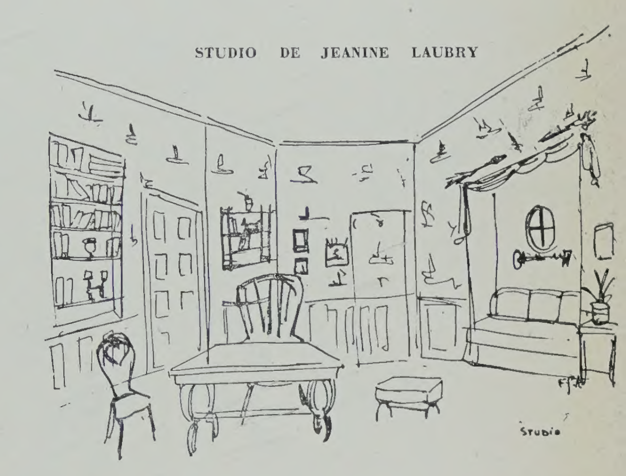
Mise en scène de l'auteur

Décors ci-contre
de Francine Galliard-Risler



APPARTEMENT DES SORBIER

STUDIO DE JEANINE LAUBRY



CHAMPAGNE ET WHISKY

Distribution

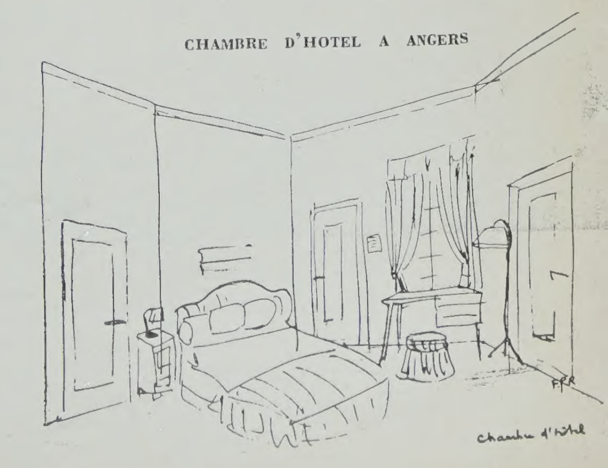
par ordre d'entrée en scène

Maître Falabrègues, notaire à Paris	**Louis Vonelly**
Anne-Marie Sorbier, sa fille	**Anne Carrère**
Jacques Sorbier, son gendre	**Jean Bolo**
Jean, valet de chambre	**Albert Robin**
Lestissac, personnage ambigu	**Max Régnier**
Jeanine Laubry, secrétaire de Jacques	**Claire Duhamel**



ÉTUDE DE MAITRE FALABRÈGUES

CHAMBRE D'HOTEL A ANGERS



Cette pièce a été créée au Théâtre de la Renaissance le 20 novembre 1957

L'auteur dans le rôle de LESTISSAC :
« Ma profession : je suis maître-chanteur... »
(Portrait de Thérèse Le Prat)



Photo Lipnitzki

Pierre. — *Le Périer, très peu, très peu : c'est ça qui le rend fort.*

RÉGNIER MAX

R originaire de Tavernes, dans le Var, passe son enfance à Hyères. Il se souviendra plus tard d'une singulière famille de l'endroit que la vie avait dispersée par le monde jusqu'au jour où ses membres rendus fort dissemblables par des fortunes diverses, avaient été ruinés et amenés par cette infortune commune, à se réunir pour finir ensemble leurs jours : Max Régner en a fait « Les Héritiers Bouchard ».

Dans la famille de Max Régnier on est juriste par hérédité. Max Régnier aborde donc les études de droit à Bordeaux, qu'il transforme en études de lettres à Paris, en Sorbonne.

Jeune provincial dans la capitale, il découvre avec étonnement les chansonniers, dont la liberté d'esprit le séduit. Il s'amuse à chanter certaines de leurs chansons devant des camarades et il y met une telle verve que ceux-ci l'encouragent à en composer lui-même. Dans une passe difficile, il tente une dernière chance en écrivant deux chansons. La défaillance d'un des pensionnaires des Noctambules le fait bientôt engager dans le cabaret du Quartier Latin (1928).

Il gagne ensuite la rive droite et le Théâtre de Dix-Heures où, en 1933, il donne sa première revue : « La France rit. »

Il est appelé peu après à présenter une émission de chansonniers à la Radio et il a l'idée du sketch hebdomadaire avec des types illustrés par une équipe de comédiens. C'est le départ de Max Régnier, auteur, et déjà... directeur. La saison 1937-1938, il fonde sa Compagnie pour jouer sur les scènes de province un ensemble de ses saynètes.

En 1941, il est en zone libre quand Mireille et André Gillois lui demandent de créer à Cannes, leur opérette : « Le Prix de Vertu. » C'est l'occasion qui l'arrache au cabaret. A son tour, il écrit une opérette : « La Vie de Château », en collaboration avec Raymond Vincy. Il la présente d'abord en Avignon, en 1943 et la reprendra à Paris, à la Libération, avec un long succès (1945).

« La Vie de Château » tient, par moments, de la comédie-vaudeville... Max Régnier est prêt désormais à se consacrer au métier d'auteur dramatique... comique, avec « Mort ou Vif » (1947), « Les Héritiers Bouchard » (1949), « Feu Monsieur de Marcy » (1952), « Les Petites Têtes » (1955), « Champagne et Whisky » (1957).

Las des astreintes de la production radiophonique, il prend la direction du Théâtre de la Porte-Saint-Martin, en 1949, pour pouvoir monter librement ses pièces.

UN CONTEUR

Max Régnier, auteur dramatique, se défend de subir l'influence de son expérience du cabaret. Disons donc que ses comédies comme ses saynètes doivent répondre à un même désir d'observer les bizarreries, les travers quotidiens, dans l'actualité ou dans la généralité de notre société, pour en faire une satire amusée et qui divertisse en effet sans prétention et qui ait peut-être sa morale sans en avoir l'air...

Son observation témoigne d'un goût du détail, et cette minutie se traduit par un soin scrupuleux dans la manière de traiter le décor, les traits caractéristiques du personnage ou les moindres moments d'une scène. Le théâtre de Max Régnier obéit à une grande loi de l'art dramatique : celle de l'effet qui gagne et retient l'attention du public.

C'est pourquoi il ne néglige rien dans l'agencement des intrigues, dans le pittoresque à donner aux silhouettes, pour renouveler l'intérêt. Il utilise en particulier toutes les ressources du jeu théâtral, de la machinerie, des accessoires, des truquages, avec une ingéniosité et un esprit qui donnent à ses spectacles une qualité artisanale fort séduisante.

Ce sens de l'illusion scénique, la fantaisie familière, spirituelle et sensible, de son imagination, font de Max Régnier un bon conteur de notre théâtre.

Alors qu'il interprétait son opérette La Vie de château, *Max Régnier eut l'idée d'écrire des comédies dont il serait l'interprète. Mais pourrait-il jouer vraiment la comédie ? Il n'avait aucune technique, seulement la pratique de ses fantaisies radiophoniques ou des revues de cabarets.*
Il s'en ouvrit à Jacques Baumer. Celui-ci vint le voir sur la scène de Mogador et émit un diagnostic favorable : « Vous êtes comédien ! »
Le comédien Max Régnier — un comédien dont l'arme est la sincérité — influe d'ailleurs beaucoup sur l'auteur. Il y a toujours un rôle pour lui et l'auteur Max Régnier cherche généralement des situations pour le type de personnage dont il a l'emploi. Il joue en écrivant, allant et venant dans son bureau en fonction de la situation, se dédoublant déjà : « Le dédoublement est indispensable, dit-il, pour que le comédien soit convaincant. » Pourtant, au cours des représentations, Max Régnier peut être attentif — instinctivement, pense-t-il — aux réactions du public : « Comment ? Je ne sais, mais je sens quand un spectateur va tousser et je suis amené à attendre qu'il l'ait fait pour dire ma réplique, pour placer un « mot ». Il est vrai que si le public tousse, c'est que vous ne le tenez plus. Lorsque les spectateurs sont intéressés, vous le constaterez, même les plus enrhumés demeurent silencieux ! »

ACTE I

PREMIER TABLEAU

Le salon des Sorbier.

C'est le dimanche, après déjeuner. Falabrègues, Jacques et Anne-Marie, terminent leur café.

Scène I

FALABRÈGUES. — J'avoue que je ne m'étais aperçu de rien!

JACQUES. — Moi non plus...

FALABRÈGUES. — Et pourtant, la baronne de Croissy-Langeac, qui est une vieille cliente de l'étude et qui a son franc-parler avec moi, m'en avait fait la remarque, il y a quelques jours. Elle m'avait dit : « Maître Falabrègues, votre premier clerc m'a l'air du dernier bien avec votre jeune dactylographe... »

ANNE-MARIE. — Elle a dit « dactylographe » ?

FALABRÈGUES. — Je ne vois pas la baronne de Croissy-Langeac dire : votre « dactylo »... Dieu merci ! il y a encore des gens qui ne donnent pas dans cette mode des abréviations qui est d'une vulgarité bien regrettable. Mais, comme elle m'avait fait cette observation sur un ton plaisant et sans avoir l'air d'y attacher grande importance, cela ne m'a pas frappé sur le moment. Or, ce matin, j'entends Monsieur Piquemalle, le premier clerc, élever brusquement la voix dans son bureau, qui est voisin du mien. Je m'approche de la porte, je tends l'oreille et je manque de tomber de mon haut ! Monsieur Piquemalle disait à la dactylographe. (*A Anne-Marie.*) Pardonne-moi la crudité des termes... « Tu m'as tapé cet acte comme une salope ! »

ANNE-MARIE, *qui a du mal à contenir son hilarité.* — Non ?

JACQUES. — On croit rêver !

FALABRÈGUES. — Et la dactylographe lui répond : « Je ne sais pas ce que je t'ai tapé, mais toi, mon p'tit Dudule, tu commences à me taper sur le système ! »

ANNE-MARIE. — Mon p'tit Dudule ?

JACQUES. — Il s'appelle Théodule.

FALABRÈGUES. — Ce n'est pas une raison ! Une telle familiarité ne pouvait me laisser aucun doute : cette demoiselle est sa concubine.

JACQUES. — Monsieur Piquemalle ! Je n'en reviens pas.

FALABRÈGUES. — Il est inutile de vous dire que j'ai mis immédiatement cette personne à la porte, et j'ai averti M. Piquemalle qu'il prendrait le même chemin en cas de récidive.

JACQUES. — Bravo ! C'est exactement ce que j'aurais fait. Enfin, tout de même ! Un premier clerc... dans une étude comme la vôtre... C'est affolant !

FALABRÈGUES. — Affolant ! Nous assistons en ce moment à une régression de la moralité contre laquelle il devient urgent de réagir.

ANNE-MARIE. — Mais, papa, c'est très simple : tu n'as qu'à supprimer le personnel féminin...

FALABRÈGUES. — J'y ai songé... Mais il ne faut pas, non plus, généraliser à l'excès. Nous avons, à l'étude des collaboratrices dont la tenue est au-dessus de toute critique. Notre deuxième clerc, par exemple, qui remplit les fonctions de secrétaire de Jacques.

JACQUES. — Oui, Madame Laubry est une jeune femme extrêmement sérieuse, posée, travailleuse...

FALABRÈGUES. — Et très capable, je me plais à le reconnaître...

JACQUES. — Très ! Quand je l'ai emmenée à Bordeaux, dernièrement, pour le partage de l'indivision Lestrade, elle m'a été d'un grand secours : elle connaissait le dossier sur le bout du doigt.

FALABRÈGUES. — Oui, c'est une bonne recrue. Pour une fois, vous avez eu la main heureuse !

ANNE-MARIE. — Et elle est très jolie fille, ce qui ne gâte rien...

JACQUES. — Tu trouves ?

ANNE-MARIE. — Elle est ravissante.

JACQUES. — Il faudra que je la regarde mieux. C'est ce qui est agréable avec elle : elle est si discrète, si effacée, qu'on n'a pas l'impression d'être avec une femme. C'est un collaborateur, voilà tout, un deuxième clerc.

FALABRÈGUES. — Elle a beaucoup de mérite. Son mari est, paraît-il, vaguement homme de lettres..., une sorte de bohême, qui est incapable de lui assurer une existence décente.

JACQUES. — Oui... Il se produit dans des émissions radiophoniques et il écrit des nouvelles sentimentales dans des magazines pour couturières : « Confidences », « Intimité », « Nous Deux »...

FALABRÈGUES. — Ce sont des publications bien pernicieuses, juste bonnes à tournebouler la cervelle de ces pauvres filles. Et ce Laubry écrit là-dedans ? Curieux homme de lettres !

ANNE-MARIE. — J'ai entendu une de ses émissions : « Le Cœur a ses raisons ». Une sorte de « Courrier du cœur »... C'est un peu bébête, mais il ne s'en tire pas mal. Et il a une voix très agréable.

JACQUES. — Il paraît... Je suis un peu au courant de ses activités par sa femme : elle ne parle que de lui ! C'est une véritable adoration. Quand nous avons dîné ensemble, à Bordeaux, elle m'a prié de l'excuser, au milieu du repas, pour aller lui téléphoner : elle l'avait quitté le matin et elle ne pouvait plus y tenir, il fallait qu'elle lui parle un moment !

ANNE-MARIE. — C'est touchant...

JACQUES. — Oui... C'est un ménage très uni. J'avais

commandé une demi-bouteille de Saint-Emilion, pour tenter de dissiper sa mélancolie, mais elle ne boit que de l'eau minérale.

FALABRÈGUES. — C'est certainement une jeune femme élevée dans d'excellents principes... et qui vous complète fort heureusement, je tiens à vous le dire. Elle est aussi attentive et ordonnée que vous êtes distrait et brouillon.

JACQUES. — Vous êtes sévère...

FALABRÈGUES. — Mon gendre, qui bien se connaît bien se porte. Si je me permets de vous signaler vos défauts, c'est pour vous inciter à vous en corriger.

ANNE-MARIE. — Mais il ne le croit pas qu'il est distrait et brouillon. Quand je le lui dis, il se fâche.

FALABRÈGUES. — Bon ! Bon ! Je ne veux pas gâcher votre dimanche en insistant sur ce sujet... Vous ne m'inviteriez plus à votre table et j'en serais fort marri, car ce déjeuner dominical est une des rares joies qui me restent. (*Il se lève.*) Ma chère Anne-Marie, je te laisse à ton époux. (*Il l'embrasse.*)

ANNE-MARIE. — Et je lui redirai qu'il est distrait et brouillon quand tu seras parti.

JACQUES. — Le plus terrible, c'est qu'elle le fera ! Mais je vais me surveiller, je vous le promets.

FALABRÈGUES. — C'est très important. Nous sommes une des plus vieilles études de Paris, ne l'oubliez pas. Nous avons une clientèle âgée, très traditionaliste, très pointilleuse... Alors, croyez-moi, du sérieux, de l'ordre, un peu plus de sévérité dans votre mise, dans votre maintien... Je ne dis pas dans votre conduite : je suis sûr qu'elle est à l'abri de tout reproche.

ANNE-MARIE. — Au moindre écart, tu serais au courant.

JACQUES. — Vous voyez : avec un tel ange gardien, il me serait impossible de faire un faux pas, si j'en avais la moindre envie, ce qui n'est pas le cas.

FALABRÈGUES. — J'aime à le croire. Mon cher Jacques, à demain. Je vais regagner ma bibliothèque et employer cet après-midi à relire les « Lettres à Lucilius », une lecture que je vous recommande.

ANNE-MARIE. — Je les lui achèterai. Je ne savais que lui offrir pour son anniversaire, tu me donnes une idée : les « Lettres à Lucilius ».

FALABRÈGUES. — Il en existe une très belle édition en deux forts volumes : cent vingt-quatre lettres sur la nécessité de la vertu, la vanité des plaisirs de ce monde : des notions dans lesquelles il est bon de se retremper de temps en temps. En fait, c'est une véritable somme de la morale stoïcienne.

JACQUES. — Ce doit être passionnant...

FALABRÈGUES. — Passionnant ! Elle préfigure si étonnamment la morale chrétienne...

JACQUES, *pénétré.* — Oui...

FALABRÈGUES, *à Jean qui lui apporte son chapeau et sa canne.* — Merci. (*A Jacques et Anne-Marie.*) Ne me raccompagnez pas. Je connais le chemin... et Sénèque m'attend. Il ne faut pas faire attendre les philosophes..., même stoïciens !

(*Il sort, ravi de son mot, suivi de Jean.*)

Scène II

JACQUES. — Il va passer un joyeux après-midi !

ANNE-MARIE. — Sûrement : il a la passion de la philosophie. Toi, tu préfères la télévision, chacun son goût.

JACQUES. — Je ne préfère pas la télévision, mais quand je sors de l'étude, la têtêe pleine de testaments, de liquidations de successions, je n'ai pas envie de me plonger dans la recherche des fins dernières de l'homme. J'ai besoin de me détendre, de penser à autre chose.

ANNE-MARIE. — Mais bien sûr !... Tu as tant de travail, mon pauvre chéri. Je disais ça pour te taquiner.

JACQUES. — Ah oui ! ça, pour du travail, j'ai du travail ! Ton père ne me ménage pas. Tiens, ce soir, je comptais passer la soirée avec toi, tranquillement, enfin, bon sang, c'est dimanche !

ANNE-MARIE. — Eh bien ?

JACQUES. — Il va falloir que j'aille à l'étude.

ANNE-MARIE. — Ce soir ?

JACQUES. — Oui... Vers huit heures.

ANNE-MARIE. — Pourquoi faire ?

JACQUES. — Pour préparer le dossier de la Société Plastirex, qui se crée après-demain à Angers. Un de nos gros clients y entre pour une part importante et ton père veut étudier l'affaire demain matin.

ANNE-MARIE. — Il n'en a pas parlé, tout à l'heure.

JACQUES. — Parce qu'il croit que le dossier est prêt..., mais je n'ai pas eu le temps de le terminer, j'avais du travail par-dessus la tête ! Alors, que veux-tu ? Tant pis, j'irai à l'étude ce soir... vers huit heures...

ANNE-MARIE. — Et si tu y allais tout de suite, pour que nous ayons notre soirée à nous ?

JACQUES. — Ce n'est pas possible... A cette heure-ci, le dimanche, dans l'appartement au-dessus de l'étude, il y a un bruit !... Des jeunes gens qui reçoivent leurs petits amis, probablement, en l'absence de leur famille... Ils font marcher leur pick-up, ils dansent, ils chantent... Il n'y a pas moyen de travailler. Vers huit heures, les autres doivent rentrer chez eux pour dîner, alors ça se calme.

ANNE-MARIE. — Oh !... Moi qui me réjouissais tant de cette soirée...

JACQUES. — Et moi donc ! Ah ! ce n'est pas une sinécure que d'être principal clerc de ton père. Quand j'étais chez Maître Vérignon, j'avais tout de même un peu de temps à moi... à nous...

ANNE-MARIE. — Oui, mais... tu n'avais pas l'espoir d'être son successeur...

JACQUES. — Ton père n'est pas près de se retirer, quoi qu'il en dise... et, Dieu merci ! il est en excellente santé. Et puis... ses reproches perpétuels m'inquiètent : je me demande parfois s'il est vraiment décidé à me laisser l'étude...

ANNE-MARIE. — C'est pour te former : il veut que son successeur soit digne de lui, un autre lui-même, tu comprends ?

JACQUES. — Ça... il aura du mal ! La cravate plastron au physique et au moral et les philosophes stoïciens comme livre de chevet... peut-être quand j'aurai son âge, mais, pour le moment, je ne me sens pas encore mûr...

ANNE-MARIE. — Le tout c'est de lui en donner l'impression... Tu joues très bien la comédie, quand tu veux...

JACQUES. — La comédie ?... Pourquoi dis-tu ça ? Je ne joue jamais la comédie.

ANNE-MARIE. — Pas à moi... Tu n'aurais pas de succès : un homme n'est jamais assez bon comédien pour sa femme... Mais avec les étrangers tu es impressionnant de gravité, de sérieux... Il y a des

moments où je m'y laisse presque prendre ! Et tu as une façon de parler avec autorité de choses que tu ignores totalement, qui force l'admiration

JACQUES. — De choses que j'ignore totalement ? A quoi fais-tu allusion ?

ANNE-MARIE, *elle rit.* — Tiens, l'autre jour, chez les Boissier, quand il y a eu cette grande discussion sur la psychologie féminine...

JACQUES. — Eh bien ?

ANNE-MARIE. — Tu as été extrêmement brillant : tu as démonté notre petite mécanique cérébrale, notre petite sensibilité, extrêmement rudimentaire, d'ailleurs, comme si tu avais été femme toute ta vie ! Les hommes en étaient émerveillés.

JACQUES. — Pourquoi « les hommes » ?

ANNE-MARIE. — Parce que, chez les femmes, les réactions étaient plus nuancées... Il y en avait qui souriaient..., d'autres qui se pâmaient d'admiration : les plus rouées, celles qui trompent leur mari le plus habilement... La petite Madame Brocca, en particulier...

JACQUES. — Elle trompe son mari ? Cette petite bourgeoise... qui a l'air si popote...

ANNE-MARIE. — Ce ne sont pas des ramures qu'elle a fait pousser sur sa tête, c'est une forêt !... Et lui aussi, il approuvait, béatement ! Encore un qui est sûr de bien connaître les femmes !

JACQUES. — Pourquoi « encore un » ? Parce que, moi, je ne connais pas les femmes ?

ANNE-MARIE. — Tu me connais moi, mon chéri... Ce n'est pas suffisant. Il n'y a que les coureurs qui connaissent un peu les femmes. Aussi il paraît que ce sont les plus difficiles à tromper. Tandis que les hommes sages, les maris fidèles, comme toi, si on voulait les tromper, ce serait enfantin ! Mais, comme ils sont fidèles, on n'a pas envie de les tromper, ce ne serait pas juste. Et nous avons un goût profond pour la justice... Tu as oublié de le dire, dans ta conférence...

JACQUES. — En somme, si je comprends bien, tu ne m'es fidèle que parce que je te suis fidèle...

ANNE-MARIE. — Peut-être... Ou, peut-être aussi, tout simplement parce que je t'aime... Mais, si tu me trompais...

JACQUES. — Quoi, si je te trompais ?

ANNE-MARIE. — Essaie... tu verras...

JACQUES. — Voilà vraiment une conversation dont je ne vois pas...

Scène III

JEAN, *qui vient d'entrer.* — Monsieur Lestissac.

JACQUES. — Qui ça ?

JEAN. — Monsieur Lestissac...

JACQUES. — Connais pas.

JEAN. — C'est un monsieur qui désire voir Monsieur, pour une affaire très importante.

JACQUES. — Dites-lui qu'il vienne me voir demain, à l'étude.

JEAN. — C'est ce que je lui ai dit, Monsieur... Mais il paraît que c'est extrêmement important et que ça ne peut pas attendre.

JACQUES. — Eh bien, ça attendra tout de même !... Il y a des gens qui ont un culot !

JEAN. — Ça va être difficile, Monsieur : il a l'air très résolu.

ANNE-MARIE. — Il vaudrait peut-être mieux le recevoir, sinon tu vas le trouver devant la porte, en sortant !

JEAN. — C'est à craindre, Monsieur... (*Il range le service à café sur le plateau.*)

JACQUES. — Bon ! Faites-le entrer ! Je vais lui dire ce que je pense de son sans-gêne !

JEAN. — Bien, Monsieur.

ANNE-MARIE. — Et ensuite, vous pourrez disposer, Jean. Il est déjà bien tard.

JEAN. — Merci, Madame. (*Il sort en emportant le plateau.*)

Scène IV

ANNE-MARIE. — Je te laisse... Expédie-le vite, que nous ayons notre après-midi à nous...

JACQUES. — Sois tranquille !

ANNE-MARIE. — Prends ton air de notaire : la gravité sur le visage..., la sévérité dans le maintien...

JACQUES, *se composant une attitude sévère.* — Comme ça ?

ANNE-MARIE. — Magnifique ! Le portrait de papa !

JACQUES. — Zut !

(*Elle sort en riant.*)

Scène V

JEAN, *entrant.* — Monsieur Lestissac...

(*Lestissac entre, l'air très à l'aise et très décidé. Jean sort et referme la porte.*)

LESTISSAC. — Maître...

JACQUES. — Monsieur...

LESTISSAC. — C'est bien à maître Jacques Sorbier que j'ai l'honneur ?...

JACQUES. — C'est moi.

LESTISSAC. — Principal clerc de maître Falabrègues, notaire à Paris, rue de la Pompe ?

JACQUES. — Lui-même ! J'ai cédé à votre insistance, mais si c'est une affaire qui vous amène...

LESTISSAC. — Une affaire de la plus haute importance !

JACQUES. — ... Vous m'obligerez en venant m'en entretenir, demain, à mon étude.

LESTISSAC. — Impossible, maître... Il s'agit d'une affaire si délicate, d'un caractère si confidentiel...

JACQUES. — Les études de notaire sont le lieu de choix pour les entretiens confidentiels.

LESTISSAC. — Pas pour celui-là, maître... Surtout pas pour celui-là...

JACQUES. — Je veux bien vous croire, Monsieur, mais je tiens à vous faire remarquer que nous sommes aujourd'hui dimanche, que c'est ici mon domicile particulier et que votre nom m'est inconnu.

LESTISSAC. — J'en suis certain, mais ma profession vous éclairera, sans doute, pleinement, sur la nature strictement personnelle de ma visite : je suis maître-chanteur.

JACQUES. — Pardon ?

LESTISSAC. — Maître-chanteur. Oui, je sais... C'est une profession très décriée, mais bien à tort, je ne crains pas de l'affirmer. Nous sommes les meilleurs

défenseurs de la moralité publique, maître. A défaut de la peur du gendarme, qui ne hante pas les gens d'un certain niveau social, la crainte du maître-chanteur retient bien des hommes dans le chemin de la vertu.

JACQUES. — Bon ! Eh bien, vous, vous allez prendre le chemin de la sortie, et avec une extrême rapidité, si vous ne voulez pas que je vous y aide !

LESTISSAC, *baissant la voix.* — Maître... maître... Ce serait la dernière chose à faire... croyez-moi...

JACQUES, *baissant instinctivement la voix.* — Vraiment !

LESTISSAC. — Réfléchissez une seconde : si vous tentiez de me jeter dehors, comme vous semblez en caresser le projet, cette opération n'irait pas sans bruit... Madame Sorbier, qui est chez elle, je le sais, dans la pièce voisine, peut-être, ne manquerait pas d'accourir et c'est la chose au monde qu'il vous convient le plus d'éviter en ce moment, je vous l'assure...

JACQUES. — Et pourquoi, je vous prie ?

LESTISSAC. — Parce qu'elle demanderait ce qui se passe — les femmes sont si curieuses — et je serais obligé de tout lui dire...

JACQUES. — De lui dire quoi ?

LESTISSAC. — A la bonne heure ! Je vois que vous commencez à prêter à ma démarche un embryon d'attention ! Rassurez-vous, je n'abuserai pas de votre temps et je vous exposerai, le plus brièvement possible, l'objet de ma visite. (*Il lui désigne un siège.*) Je vous en prie !

(*Il s'assied, Jacques l'imite machinalement. Lestissac sort de sa poche un petit calepin.*)

Voici ! (*Il feuillette le calepin et l'ouvre largement à la page qu'il cherchait.*) Le point de départ de mon entreprise..., ma base... opérationnelle, pour employer le langage de la tactique... est une certaine... (*Il consulte le calepin.*) madame Laubry, prénom : Jeanine, 25 ans, domiciliée 34, rue Germain-Pilon, 18e. Cette dame Laubry est employée, en qualité de deuxième clerc, à l'étude de maître Falabrègues, notaire à Paris, 127, rue de la Pompe, XVIe, où elle remplit auprès de vous les fonctions de secrétaire. C'est exact ?

JACQUES. — Oui... mais je ne vois pas...

LESTISSAC. — Elle est également votre maîtresse.

JACQUES. — Jamais de la vie ! Je vous interdis de...

LESTISSAC. — Allons ! Allons ! Maître ! Faites-moi l'honneur de penser que je ne me lance pas à l'attaque sans une préparation minutieuse. J'ai toutes les preuves possibles de ce que j'avance.

JACQUES. — Toutes les preuves ?... Je serais curieux de savoir lesquelles ?...

LESTISSAC. — Qu'à cela ne tienne ! (*Il consulte son calepin.*) Je puis vous dire, par exemple, la date et le lieu du début de cette liaison : l'infortune du sieur Laubry, Pierre, 42 ans, époux de la dame en question, s'est consommée dans la nuit du 4 au 5 février, à Bordeaux, hôtel de Bordeaux, ce qui n'est pas très original, chambre 126. Déposition du garçon d'étage qui vous a servi deux petits déjeuners, le 5 au matin, dans la chambre voisine, n° 128, la vôtre. J'admets d'ailleurs que c'est dans cette dernière chambre que la chose a pu se produire, mais je pencherais plutôt pour la première hypothèse.

JACQUES. — Ah ! ça suffit !

LESTISSAC. — N'est-ce pas ? Mais j'ai beaucoup mieux que ça : l'adresse du studio que vous louez meublé, au mois, et où vous retrouvez, depuis cette date, madame Laubry : 17 bis, rue d'Armaillé. Déposition de la logeuse, obtenue par intimidation, je tiens à le préciser, pour ne pas nuire injustement à la réputation de discrétion de cette personne, la dame Ducourneau Angèle, veuve d'un officier supérieur.

JACQUES. — Tout cela est pure invention ! Je n'ai jamais entendu parler de cette dame et je ne suis jamais allé dans ce...

LESTISSAC. — Sa déposition est d'ailleurs confirmée par trois rapports de police privée, car je vous fais suivre, pas à pas...

JACQUES. — Mais c'est... c'est...

LESTISSAC. — C'est élémentaire : la profession de maître-chanteur est si mal défendue que nous sommes contraints de nous entourer de toutes les garanties avant de déclencher la moindre opération. Ces rapports sont datés des dimanches 10, 17 et 24 février, date où vous avez retrouvé madame Laubry, rue d'Armaillé, à huit heures du soir. (*Il rit complaisamment.*)

JACQUES, *se levant.* — En effet, il vaut mieux en rire ! Cet entretien a assez duré et j'ai été extrêmement patient de supporter...

LESTISSAC. — C'est exact... Il vous était d'ailleurs difficile de faire autrement. Asseyez-vous !

(*Jacques s'assied.*)

Où en étions-nous ? Ah ! oui... Huit heures du soir... Chaque fois un dimanche... Et toujours à huit heures !... (*Il rit.*)

JACQUES. — Je ne vois vraiment pas...

LESTISSAC. — Mais si !... Le dimanche soir, à huit heures précises, que se passe-t-il, en dehors de vos ébats avec madame Laubry ? L'émission de radio de ce pauvre Pierre Laubry, voyons ! « Le Cœur a ses raisons »... Ainsi, à huit heures, madame Laubry pouvait tromper son mari avec vous, en toute tranquillité et, qui sait ? en l'écoutant, peut-être, donner des conseils de sagesse à des milliers d'auditrices qui en avaient beaucoup moins besoin qu'elle ! C'est curieux..., l'humour de la chose a l'air de vous échapper...

JACQUES. — Oui !... Ce tissu d'insanités, de ragots puisés je ne sais où...

LESTISSAC. — Aux meilleures sources, vous le savez très bien. Mais vous avez raison : nous ne sommes pas ici pour nous égayer des mésaventures conjugales du sieur Laubry, mais pour étudier, à partir d'un fait avéré, les onséquences qui en découlent Nous sommes bien d'accord ?

JACQUES. — Absolument pas !

LESTISSAC. — Ça ne fait rien ! Le fait avéré c'est que vous êtes l'amant de madame Laubry.

JACQUES. — Je vous ai déjà dit...

LESTISSAC. — Passons, maintenant, aux conséquences : Maître Falabrègues est votre beau-père, vous le connaissez donc bien. C'est un homme extrêmement rigoriste, qui serait péniblement surpris d'apprendre que son gendre, dont il envisage de faire son successeur, couche avec sa secrétaire.

JACQUES. — Encore une fois, je vous répète que c'est une infâmie...

LESTISSAC. — Voilà ! C'est exactement ce que dirait maître Falabrègues, s'il venait à savoir que vous trompez sa fille, dans sa respectable étude, avec son deuxième clerc. Il me semble l'entendre : « C'est une infamie ! »

JACQUES. — Si vous aviez l'audace de faire une chose pareille, je porterais plainte !

LESTISSAC. — C'est amusant, ça !... Et comme le cher homme n'éprouve pas une admiration débordante pour vos capacités, il y a gros à parier que l'étude Falabrègues vous passerait sous le nez comme un météore !

JACQUES. — C'est grotesque !

LESTISSAC. — Je m'explique : quand je dis « comme un météore », je pense à un météore bruyant, la foudre, le tonnerre, car nous n'avons pas encore parlé de madame Sorbier...

JACQUES. — Je vous prie de laisser ma femme tranquille !

LESTISSAC. — Je ne demande que ça... et ça vaudrait mieux... car, d'après mes renseignements, madame Sorbier...

JACQUES. — Assez !... Je vous ordonne de sortir immédiatement !

LESTISSAC, *élevant la voix*. — Madame Sorbier...

JACQUES, *bas*. — Allez-vous vous taire !

LESTISSAC, *baissant le ton*. — J'ai presque terminé. Madame Sorbier, donc, est une femme charmante, spirituelle, artiste, musicienne... et qui vous adore. Mais... elle a son caractère, celui de son père, par certains côtés... Sa conduite est irréprochable et elle entend être payée de retour, ce qui est bien normal...

JACQUES, *se contenant avec peine et visiblement à bout de nerfs*. — Eh bien ? Où voulez-vous en venir ?

LESTISSAC. — Une minute... Son orgueil féminin est assez ombrageux... et elle serait certainement fâchée d'apprendre que vous donnez à ses amis et relations l'occasion de rire à ses dépens... Ce qui est bien normal aussi.

JACQUES. — Vous êtes ignoble !

LESTISSAC. — Oui... et dénué de scrupules à un point que vous n'imaginez pas ! Or madame Sorbier n'est pas seulement la fille de son riche notaire de père, mais elle a une fortune personnelle, assez coquette, alors que vous ne possédez que votre situation de principal clerc, chez votre austère beau-papa... Situation qui ne tient qu'à un fil, j'ai le regret de vous le rappeler...

JACQUES. — Alors ?

LESTISSAC. — Pardon ?

JACQUES. — Combien ?

LESTISSAC. — Je ne comprends pas...

JACQUES. — Votre prix ?...

LESTISSAC. — Ah !... Voilà le point délicat... C'est là que nous allons voir si vous êtes un homme de sang-froid.

JACQUES. — Je le suis, monsieur... mais pas pour longtemps, je préfère vous en avertir... Alors, vite ! qu'on en finisse !

LESTISSAC. — Oh non !... Oh ! Surtout pas ça !... Ne me bousculez pas, ce serait beaucoup plus cher. Dites-moi donc, vous êtes locataire, ici, ou l'appartement est à vous ?

JACQUES, *se contenant*. — L'appartement est à moi.

LESTISSAC. — Ah !... Vous avez combien de pièces ?

JACQUES. — Cent mille ?...

LESTISSAC. — Cent mille pièces ? C'est beaucoup pour deux personnes !

JACQUES. — Cent mille francs ?

LESTISSAC. — Allons, allons ! Ce n'est pas le moment de plaisanter. Répondez à ma question.

JACQUES. — Sept pièces.

LESTISSAC. — Sept ?... C'est-à-dire ce salon, une salle à manger, votre chambre... Vous faites chambre commune avec madame Sorbier, je suppose ?

JACQUES. — Oui.

LESTISSAC. — Ça fait trois. Et les autres pièces ?

JACQUES. — Mon cabinet de travail... Un autre petit salon... et deux chambres d'amis.

LESTISSAC. — Deux chambres d'amis ?... C'est très bien, ça, de penser à ses amis. Mes compliments !

JACQUES. — Deux cent mille ?

LESTISSAC. — Deux cent mille ?

JACQUES. — Deux cent mille francs ?

LESTISSAC. — Oh ! Maître Sorbier... soyons sérieux !... (*Il se lève et va à la fenêtre.*) Votre situation est très agréable ! Je parle de la situation de votre appartement... Le parc Monceau... C'est un quartier hautement résidentiel... Les cris des enfants ne vous gênent pas trop ?

JACQUES. — Non... Trois cent mille ?... Cinq cent mille ?...

LESTISSAC. — Il est vrai qu'ils ne viennent pas de bonne heure, le matin. Et, comme exposition, ça m'a l'air très bien... Entre les deux façades vous devez avoir le soleil toute la journée... Vous êtes remarquablement installé.

JACQUES. — Je vous préviens que je ne peux pas aller plus loin que cinq cent mille. Il faut tout de même comprendre : ça ne pourrait pas passer inaperçu... on me demanderait des explications...

LESTISSAC. — C'est probable...

JACQUES. — Et même cinq cent mille francs... je ne sais pas comment je pourrais sortir une somme pareille sans attirer l'attention.

LESTISSAC. — Eh ! oui... Ah ! Il n'y a pas de doute, vous êtes dans un sacré pétrin !... Que voulez-vous ? Il ne fallait pas vous y mettre !

JACQUES. — Ça, ça me regarde !

LESTISSAC. — Absolument !

JACQUES, *à bout*. — Alors quoi ? Combien voulez-vous ? Allez-vous me le dire, à la fin ?

LESTISSAC. — Ah ! là là là là !... Ça y est ! Je le craignais : ce sont les nerfs qui lâchent. Et c'est dommage, parce que, quand je vais vous dire mon prix, vous serez en mauvaise condition pour recevoir le choc...

JACQUES, *dans un suprême effort*. — Je suis calme... Je suis très calme.

LESTISSAC. — Nous allons voir... Maître Jacques Sorbier, le prix que j'exige pour garder le silence sur votre inconduite n'est pas un prix en espèces...

JACQUES. — Hein ?...

LESTISSAC. — Non ! C'est un prix en nature. Je comprends votre surprise : ce n'est pas de cette façon que se règlent d'habitude ces sortes d'affaires, mais c'est ainsi que j'ai décidé de procéder avec vous. Il faut vous dire que je traverse, en ce moment, une crise morale... extrêmement douloureuse... et je n'ai personne auprès de moi pour m'aider à la surmonter... Je suis seul au monde, je n'ai pas de parents, pas d'amis... Vous serez le mien !

JACQUES. — Je serai... quoi ?

LESTISSAC. — Mon ami, mon ami d'enfance. Vous allez appeler madame Sorbier et me présenter à elle comme votre vieux camarade de collège Lestissac, de passage à Paris, que vous invitez à s'installer chez vous pendant son séjour. Voilà !

JACQUES. — Ah ! bon !... J'ai compris : vous êtes fou ! J'aurais dû m'en apercevoir tout de suite, d'ailleurs. Ça sautait aux yeux ! Alors, allez vous faire soigner !... (*Il le pousse vers la porte.*) Allez ! vite ! dehors !

LESTISSAC. — Très bien ! Je vais avoir le regret de me mettre à hurler. Madame Sorbier accourra et je lui dirai tout. Vous allez voir, j'ai une voix de stentor ! (*Il prend une large inspiration.*)

JACQUES. — Non ! Ne criez pas !... Un chèque... Je vais vous donner un chèque...

LESTISSAC. — Il n'en est pas question : c'est mon prix ou tant pis pour vous. Enfin, voyons, avouez que ce n'est pas cher !... Mais... j'y pense... vous faites même une excellente affaire... Car vous ne savez pas tout.

JACQUES. — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

LESTISSAC. — Le studio de la rue d'Armaillé, que vous louez très cher, vous n'allez plus en avoir besoin !

JACQUES. — Pourquoi ?

LESTISSAC. — Le mari de madame Laubry a décidé de la quitter et il lui laisse l'appartement : vous pourrez donc la voir chez elle, en toute tranquillité et sans débourser un centime. Vous rendez-vous compte de l'économie que vous allez faire ?

JACQUES. — Qu'est-ce que vous me racontez ?... Le mari de madame Laubry a décidé de la quitter ?... J'ai vu madame Laubry hier soir, elle me l'aurait dit...

LESTISSAC. — Elle ne le savait pas... Elle ne le sait même pas encore...

JACQUES. — Et vous, vous êtes plus au courant que madame Laubry des intentions de son mari !

LESTISSAC. — Ah ! oui... Parce que le mari de madame Laubry... c'est moi...

JACQUES. — Qu'est-ce que vous dites ?... Vous êtes...

LESTISSAC. — Pierre Laubry : Lestissac n'était qu'un nom de guerre... que j'ai emprunté pour faciliter le début de notre entretien. Je ne peux plus vivre auprès de ma femme, maintenant que je sais ce qu'elle a fait... Je n'ai donc plus de foyer : à vous de m'en procurer un, le vôtre. Vous avez compris ?... Alors, allons-y ! (*Il crie.*) Ce vieux Jacques ! Ce vieux camarade !... Ça me fait plaisir de te revoir !

JACQUES, *bas.* — Taisez-vous ! Ne criez pas comme ça !... Donnez-moi un rendez-vous... ailleurs... Je viendrai, je vous le promets.

PIERRE, *bas.* — Parlez fort, malheureux ! Parlez fort ! Si elle écoute, ces chuchotements vont l'intriguer... (*Criant.*) Ma parole, tu n'as pas changé ! (*Bas.*) Parlez, dites n'importe quoi...

JACQUES, *bas.* — Oui... (*Fort.*) Toi non plus, mon vieux !... Il faudra revenir me voir !... Téléphone-moi un de ces jours... (*Il le pousse vers la porte.*)

PIERRE, *fort.* — Jamais de la vie ! Je ne m'en irai pas sans que tu me présentes à ta femme. Je suis sûr qu'elle est charmante ! Comment s'appelle-t-elle ?

JACQUES, *bas.* — Demain... à sept heures... La Lorraine... Place des Ternes... (*Il le pousse vers la porte.*)

PIERRE, *bas.* — Non ! (*Fort.*) Tu ne vas pas faire de cachotteries à ton vieil ami Lestissac. Comment s'appelle-t-elle ?

JACQUES, *bas, machinalement.* — Anne-Marie... Au revoir... à demain...

PIERRE, *criant.* — Anne-Marie ? Quel joli nom ! Anne-Marie ! (*Bas.*) Criez ! criez ! Elle trouverait drôle que ce soit moi qui l'appelle...

JACQUES, *criant.* — Anne-Marie ! (*Bas.*) Misérable ! Crapule ! (*Criant.*) Anne-Marie ! (*Bas.*) C'est un chantage... absolument...

PIERRE, *bas.* — Absolument réussi ! (*Fort.*) Mon vieux Jacques ! Dans mes bras ! (*Il l'embrasse.*)

Scène VI

ANNE-MARIE, *entrant.* — Qu'est-ce qui se passe ?

PIERRE. — Elle est blonde ! Je l'aurais parié !... Chère madame, pardonnez mon exubérance, mais je retrouve un ami, presque un frère, que je n'avais pas vu depuis plus de quinze ans ! N'est-ce pas, Jacques ?

JACQUES. — Hein ?

PIERRE. — Eh bien, mais... présente-moi, voyons !

JACQUES. — C'est... c'est mon vieil ami... Pierre Lestissac... qui est de passage à Paris.

ANNE-MARIE. — Enchantée, Monsieur.

PIERRE. — Ah ! Par autant que moi, chère madame... Pensez donc : j'avais laissé ce vieux Jacques sans situation, inquiet de son avenir... Tu te rappelles ? Il me semble qu'il y a cinq minutes...

JACQUES. — Oui...

PIERRE. — Et voilà que je le retrouve principal clerc d'une des premières études de Paris, qui sera bientôt la sienne, je le sais..., luxueusement installé et marié à une jeune femme charmante. Vous devez comprendre ma joie !

ANNE-MARIE. — J'en ai perçu les échos depuis ma chambre ! J'ai même cru à une dispute !

PIERRE. — Nous évoquions des souvenirs communs... Nous en avons de très drôles ! N'est-ce pas, Jacques ?

JACQUES. — Très...

ANNE-MARIE. — Il faudra me les raconter. Asseyez-vous donc, je vous en prie ! Enfin, Jacques, à quoi penses-tu ?

JACQUES. — C'est qu'il est très pressé...

PIERRE. — Pas du tout ! Où as-tu pris ça ?... Tu es toujours le même : perpétuellement agité, préoccupé... On se demande pourquoi !

ANNE-MARIE. — C'est vrai : il ne tient pas en place Assieds-toi, mon chéri. (*Il s'assied.*) J'espère que vous resterez quelque temps à Paris ?

JACQUES. — Il est seulement de passage.

PIERRE. — Oui... pour quelques semaines..., un mois... Ça dépendra d'un tas de choses... Et je suis vraiment confus.

ANNE-MARIE. — Pourquoi donc ?

PIERRE. — Figurez-vous que j'ai demandé à Jacques à quel hôtel il me conseillait de descendre et savez-vous ce qu'il m'a répondu ?

ANNE-MARIE. — Que nous avions une chambre d'amis ?

PIERRE. — Deux ! Vous voyez, je sais tout. Et qu'il exigeait que je sois votre hôte pendant mon séjour dans la capitale ! Je me hâte de vous dire que j'ai refusé...

ANNE-MARIE. — C'est très vilain !

JACQUES. — Il a ses habitudes, tu comprends... Il aime avoir son indépendance...

PIERRE. — ... Mais Jacques a tellement insisté que j'ai fini par me laisser convaincre.

ANNE-MARIE. — Vous m'en voyez ravie ! Et, en ce qui concerne votre indépendance, n'ayez aucune inquiétude : la chambre que vous accuperez est tout à fait à l'écart, elle a sa salle de bains, vous serez absolument chez vous.

PIERRE. — Vous n'imaginez pas, madame, combien votre accueil me touche et combien votre amitié à tous les deux m'est précieuse dans l'épreuve que je traverse... Car j'ai eu récemment un grand malheur... Jacques est au courant...

JACQUES. — Oui...

ANNE-MARIE. — Vous avez perdu un être cher ?

PIERRE. — Ma femme... que j'adorais.

ANNE-MARIE. — C'est un deuil bien cruel.

PIERRE. — Non, elle n'est pas morte, elle m'a trompé, c'est pire. Car ma vie n'a plus aucun sens : je ne vivais que pour elle et je croyais qu'elle ne vivait que pour moi. Si elle était morte, je pourrais au moins vivre avec son souvenir, chérir sa mémoire. Là, même pas. Je dois m'interdire de penser à elle : je ne puis plus me la représenter que dans les bras d'un autre. C'est affreux ! D'ailleurs, j'ai failli la tuer et me tuer ensuite.

ANNE-MARIE. — Ç'aurait été absurde... Elle ne méritait pas que vous mourriez pour elle.

JACQUES. — Eh !... D'autre part, s'il était mort, il ne souffrirait plus.

PIERRE. — Et l'autre pourrait respirer... Mais j'ai réfléchi et je me suis dit qu'au fond, le vrai coupable ce n'était pas elle, c'était le triste individu qui l'avait détournée de ses devoirs. Et j'ai décidé de le tuer.

JACQUES. — Ah ! vous ne... tu ne m'avais pas dit ça...

ANNE-MARIE. — Parce que... vous le connaissez ?

PIERRE. — Oui... Un garçon assez quelconque, d'une intelligence plutôt au-dessous de la moyenne et qui n'a réussi à se faire une situation qu'en épousant la fille d'un homme important, dont il espère prendre la suite...

ANNE-MARIE. — Et il la trompe ?

PIERRE. — Honteusement ! C'est pourtant une femme ravissante, intelligente, artiste... et qui l'adore.

ANNE-MARIE. — Un triste individu, en effet.

PIERRE. — J'avais mis mon revolver dans ma poche, pour l'exécuter, je l'ai encore, du reste... Mais j'ai voulu me donner le temps de retrouver mon sang-froid et j'ai pris l'avion pour Paris. Ce n'est peut-être que partie remise... J'en déciderai dans quelques jours.

ANNE-MARIE. — Il ne faut pas faire ça ! Imaginez la suite : la prison, les assises...

JACQUES. — La condamnation à mort... Ça arrive, il faut y penser !

PIERRE. — Bah ! au point où j'en suis...

ANNE-MARIE. — Allons ! Allons ! Je comprends votre tristesse, votre désarroi, mais il ne faut rien dramatiser : votre malheur est celui de bien des hommes... et de bien des femmes. Il en est de plus graves...

PIERRE. — Que peut-il y avoir de plus grave que de perdre le goût de vivre... ?

ANNE-MARIE. — Vous le retrouverez. Nous vous y aiderons, Jacques et moi, je vous le promets. N'est-ce pas, Jacques ?

JACQUES. — Naturellement... L'essentiel est de ne pas te livrer à des actes... irréparables.

ANNE-MARIE. — Vous êtes ici chez des amis, de vrais amis, qui feront tout pour chasser vos idées noires et vous reconcilier avec la vie...

PIERRE. — Ce sera difficile...

ANNE-MARIE. — Nous verrons... Tenez, je vous fais le pari que, dans huit jours, mettons-en quinze, dernière limite, vous aurez oublié votre grand malheur et vous serez gai comme un pinson ! Tu ne crois pas, Jacques ?

JACQUES. — Dans quinze jours ?... Il sera peut-être parti avant...

PIERRE. — Sûrement pas... Rien ne me rappelle là-bas, hélas !... et je sens que je vais être si bien, ici..., entouré de tant de sympathie, de tant d'affection...

ANNE-MARIE. — Malheureusement, vous ne verrez Jacques que le soir : il a tant de travail... même le dimanche !

PIERRE. — Même le dimanche ? Pas possible !

ANNE-MARIE. — Si !... Tenez, ce soir, il est obligé d'aller à l'étude, vers huit heures.

PIERRE. — Pourquoi vers huit heures ?

ANNE-MARIE. — Il paraît qu'il est plus tranquille à cette heure-là.

JACQUES, *se levant.* — Non... à la réflexion, je vais y aller tout de suite... pour pouvoir passer la soirée avec vous.

PIERRE. — Ah non ! Reste ici : j'arrive à peine.

ANNE-MARIE. — Et si tu ne peux pas travailler, avec tout ce bruit ?

JACQUES. — Je m'arrangerai... je mettrai des boules Quiès...

PIERRE. — Tiens, tu en mets aussi ?... Moi, je ne peux pas dormir sans boules Quiès... Ça me fait penser que j'ai oublié les miennes chez moi...

JACQUES. — Si tu veux je te les..., je t'en prendrai une boîte...

ANNE-MARIE. — Tu en as ici. (*A Pierre.*) Il vous en donnera...

JACQUES. — Ah bien ! oui... c'est plus simple... Voilà... je m'en vais travailler à ce dossier... A tout à l'heure... Je ferai le plus vite possible.

PIERRE. — Ah oui ! ne t'attarde pas. Nous avons tant de choses à nous dire, tant de fredaines à nous rappeler... Si tu traînes, je les raconte à ta femme.

ANNE-MARIE. — Tu vois ce que tu risques !

PIERRE. — La rue d'Armaillé..., la veuve Ducourneau... Tu te souviens ?

JACQUES. — Oh ! là, là !

PIERRE. — Ah ! des amis comme nous, il n'y en a pas beaucoup !

JACQUES. — Oh ! non...

PIERRE, *le serrant dans ses bras.* — Mon vieux Jacques !

JACQUES. — Mon vieux Pierre !... Aïe ! Qu'est-ce que c'est ?

PIERRE. — Oh ! pardon, c'est le revolver...

ANNE-MARIE. — Vous allez quitter ça et ne plus y penser.

JACQUES. — Oui, quitte ça, c'est très dangereux !... Au revoir... je me sauve.

PIERRE. — Et sois raisonnable, ne travaille pas trop... Les gens qui travaillent trop ne vivent pas vieux... Tu comprends ?

JACQUES. — Oui, oui... Je ne fais qu'aller et venir... Non, je veux dire : je prends le dossier et je travaillerai ici... Voilà !... A tout de suite. (*Il sort.*)

Scène VII

ANNE-MARIE. — Croyez-vous qu'il est nerveux !

PIERRE. — Je l'ai toujours connu comme ça, même tout petit...

ANNE-MARIE. — Ah ! vous l'avez connu tout petit ?

PIERRE. — Oui. Nous passions nos vacances ensemble... à Etretat.

ANNE-MARIE. — Tiens !... Je croyais qu'il avait vécu toute son enfance dans le Midi : ses parents habitaient Montpellier...

PIERRE. — Ah ! oui ! Les miens aussi, d'ailleurs. Mais, une année, on nous avait emmenés à Etretat, pour nous faire changer d'air...

ANNE-MARIE. — Comme changement d'air, c'était radical !

PIERRE. — Oui... ça nous avait fait beaucoup de bien.

ANNE-MARIE. — Et, ensuite, vous vous êtes toujours revus...

PIERRE. — Nous ne nous sommes pratiquement plus quittés... jusqu'à mon départ... pour l'étranger... Alors là, je l'ai perdu de vue, complètement, pendant quinze ans...

ANNE-MARIE. — Vous résidez à l'étranger ?

PIERRE. — Oui... au Chili...

ANNE-MARIE. — Au Chili !... Par exemple !

PIERRE. — Vous connaissez le Chili ?

ANNE-MARIE. — Comme tout le monde... Mais... dans quelle partie du Chili ?

PIERRE. — A Santiago.

ANNE-MARIE. — C'est la capitale, je crois ?

PIERRE. — Oui : Santiago du Chili... Santiago del Chili...

ANNE-MARIE. — Et, là-bas, vous êtes... dans les affaires ?

PIERRE. — Dans les nitrates... Une affaire d'exportation...

ANNE-MARIE. — Vous exportez des nitrates ?

PIERRE. — Exactement !

ANNE-MARIE. — Le siège de votre affaire est à Santiago même ?

PIERRE. — Oui !... J'ai mes bureaux sur le port : forcément, pour contrôler le chargement des cargos, remplir les formalités de douane, etc., il faut être sur place.

ANNE-MARIE. — C'est un port très important ?

PIERRE. — Très ! c'est le premier port du Chili.

ANNE-MARIE. — Je dois vous paraître bien ignorante !

PIERRE. — Les Français ont la réputation d'ignorer la géographie, les Françaises sont bien excusables de l'ignorer aussi.

ANNE-MARIE. — Nous voyageons si peu... A propos, où sont vos bagages ?

PIERRE. — A la consigne. J'irai les chercher dans la soirée ; rien ne presse.

ANNE-MARIE. — En attendant, je vais vous montrer votre chambre. J'espère qu'elle vous plaira. (*Elle éteint le côté gauche de la scène.*)

PIERRE. — Sûrement ! (*Il consulte sa montre.*) Il ne va plus tarder maintenant...

ANNE-MARIE. — Qui ça ?

PIERRE. — Jacques : ce n'est pas loin.

ANNE-MARIE. — L'étude ?

PIERRE. — Euh !... oui... l'étude.

ANNE-MARIE. — Ah ! la rue de la Pompe, c'est à l'autre bout de Paris. Même le dimanche il faut un bon quart d'heure. Et il vient à peine de partir. Il vous manque à ce point ?

PIERRE. — Eh !... depuis le temps qu'on ne s'était plus vus... Non ! en dehors de ses heures de travail, j'entends qu'il ne me quitte pas une seconde.

ANNE-MARIE. — Croyez bien qu'il ne demanderait pas mieux. Il ne va pas là-bas pour s'amuser, le pauvre.

PIERRE. — Je l'espère bien !

(*Ils sortent. Le côté droit de la scène s'éteint. Le côté gauche du studio des Laubry a pris la place de cette partie du salon, pendant les dernières répliques. Les changements s'opéreront pendant toute la pièce sans baisser du rideau, grâce à un dispositif scénique original comportant deux plateaux tournants qui supportent les éléments de chaque décor.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Le studio des Laubry. La partie gauche s'éclaire. La partie droite se met en place et s'éclairera aussitôt.

Jeanine est seule, lisant un magazine. On frappe à la porte.

Scène VIII

JEANINE. — Oui... (*Elle se lève et va vers la porte.*) Qu'est-ce que c'est ?

VOIX DE JACQUES. — C'est moi... Jacques...

JEANINE. — Mon Dieu !... Allez-vous-en..., ne restez pas là !... Vous comprenez bien que je ne peux pas vous ouvrir...

VOIX DE JACQUES. — Si ! Si ! Vite ! Il faut que je te parle... C'est très grave !

JEANINE, *ouvrant.* — Mais enfin... vous n'y pensez pas... Venir ici ! Si Pierre arrivait...

JACQUES, *haletant.* — Il n'arrivera pas..., je le quitte à l'instant.

JEANINE. — Où est-il ?

JACQUES. — Chez moi !

JEANINE. — Chez vous ?... Qu'est-ce qu'il fait chez vous ?

JACQUES. — Il y habite !

JEANINE. — Il y habite ?

JACQUES. — Oui !... Parce qu'il est mon ami..., mon ami d'enfance !

JEANINE. — Je ne le savais pas...

JACQUES. — Moi non plus !... C'est lui qui m'a obligé à le présenter comme tel à ma femme et à l'inviter à s'installer chez moi, sous la menace de lui dire que tu es ma maîtresse ! Voilà !

JEANINE, *frappée au cœur.* — Il le sait ?

JACQUES. — Il sait tout... Bordeaux..., la rue d'Armaillé..., tout, je te dis, tout ! Il a décidé de te quitter et de te laisser l'appartement et je suis juste venu t'apprendre la nouvelle, parce qu'il ne faut pas que je m'attarde, sinon il dit tout à ma femme et il parle même de me tuer !

JEANINE, *au bord des larmes.* — Ce n'est pas possible...

JACQUES. — Si ! Il a un revolver dans sa poche !

JEANINE. — Je ne parle pas de ça !... Ce n'est pas possible quil me quitte, sans rien me dire..., sans emporter ses affaires...

JACQUES. — Il a dû faire une valise..., du linge..., des vêtements..., son pyjama... Il ne va pas coucher chez moi tout nu !

JEANINE. — Je vais regarder dans la chambre... (*Elle y court.*)

JACQUES, *la suivant.* — Ce sera vite vu...

JEANINE, *l'arrêtant.* — Non ! Ne venez pas !... C'est notre chambre ! Je vous défends d'y entrer ! (*Elle sort.*)

JACQUES. — Bon ! Bon ! Je n'entre pas. (*Il regarde sa montre.*) D'abord, il faut que je m'en aille... Il y a déjà dix minutes que je suis parti et il m'a bien prévenu...

JEANINE, *rentrant effondrée.* — Il n'y est plus...

JACQUES. — Quoi ?

JEANINE. — Son pyjama... que je lui avais acheté... pour l'anniversaire de notre mariage... et ses chemises..., son smoking..., tout !

JACQUES. — Son smoking ?... Il croit peut-être que je vais l'emmener à l'Opéra !

JEANINE. — Alors... c'est qu'il ne veut plus revenir...

JACQUES. — Mais si, il reviendra ! Il ne va pas rester chez moi toute la vie !

JEANINE. — Oh ! Non... non... c'est fini !... Je sens qu'il ne reviendra plus... plus jamais... Voilà ce que vous avez fait !

JACQUES. — Dis-toi bien que j'en suis le premier ennuyé ! Je ne vis plus, moi, avec cette menace suspendue sur ma tête ! C'est qu'il est épouvantable, ton mari ! C'est un fou ! Un fou dangereux !

JEANINE. — Ce n'est pas vrai ! Il n'est pas fou du tout ! Il est très intelligent et il est très gentil ! Je vous défends de dire du mal de lui ! Je me suis mal conduite, il se venge, il a raison !

JACQUES. — Il se venge... sur moi !...

JEANINE. — Naturellement ! C'est de votre faute, ce qui est arrivé.

JACQUES. — De ma faute... Il y a bien un peu de la tienne aussi...

JEANINE. — Je ne voulais pas ! Vous le savez très bien que je ne voulais pas !... Il y avait des mois que vous me faisiez la cour et je vous avais toujours envoyé promener. Il a fallu ce malheureux voyage à Bordeaux...

JACQUES. — Eh ! oui... c'est la fatalité...

JEANINE. — Non ! C'est le champagne ! Tout ce champagne que vous m'avez fait boire... sous prétexte de m'apprendre à reconnaître les bons crus et les bonnes années !...

JACQUES. — J'étais sincère : ce sont des choses qu'il faut savoir.

JEANINE. — Oui... à d'autres ! Et moi j'ai marché comme une idiote ! « Et goûtez-moi celui-ci... et que pensez-vous de celui-là ? Est-ce qu'il ne vous paraît pas un peu plus sec ?... » Résultat : à deux heures du matin, je mélangeais tout, les doux, les secs, Pierre, vous... et moi j'ai le vin tendre... Alors, vous avez eu la partie belle... Ah ! C'est lâche, ce que vous avez fait là : vous avez profité de mon inconscience...

JACQUES. — Inconscience... c'est beaucoup dire... En tout cas, le lendemain matin, tu avais retrouvé tes esprits et, rappelle-toi... après le petit déjeuner...

JEANINE. — Oh ! à ce moment-là... au point où on en était... Et puis je ne croyais pas qu'il le saurait... Et maintenant il sait tout !... C'est affreux !... Je n'ai plus qu'à me tuer !

JACQUES. — Allons ! Allons !... Ne dis pas de bêtises ! Lui aussi, il parlait de se tuer...

JEANINE. — Il a parlé de se tuer ?... Pierre ?... Mon Dieu !... Il va le faire !... Je suis sûre qu'il va le faire !

JACQUES. — Mais non !... Ce sont des choses qu'on dit...

JEANINE. — Oh ! pas lui !... Lui, quand il dit quelque chose, il le fait. Vite ! Vite ! Emmenez-moi chez vous !... Il faut l'empêcher... le retenir...

JACQUES. — Tu es folle ! T'emmener chez moi ?... Mais il y a ma femme...

JEANINE. — Je m'en fiche de votre femme ! Je ne veux pas que Pierre se tue ! Je l'aime, moi, Pierre, vous comprenez ? Je suis déjà assez coupable de l'avoir trompé... sans le vouloir..., mais, enfin, ça revient au même... Je ne veux pas, en plus, être la cause de sa mort ! Je mets mon chapeau et j'y vais ! Si vous ne voulez pas me conduire, je prendrai un taxi. (*Elle se précipite dans sa chambre.*)

JACQUES. — Jeanine..., Jeanine... Calme-toi, je t'en supplie !

JEANINE, *revenant avec un chapeau qu'elle met n'importe comment.* — Et si j'arrive trop tard, par votre faute, je vous tue, vous entendez ?

JACQUES. — Mais il ne veut plus se tuer ! Il veut me tuer moi, lui aussi !

JEANINE. — C'est vrai ?

JACQUES. — Je te le jure !

JEANINE, *rassurée.* — Ah ! Bon...

JACQUES. — Merci... Ce qui peut m'arriver, à moi, tu t'en moques ?

JEANINE. — Vous, c'est différent : vous l'avez bien cherché...

JACQUES. — Mais alors... quand tu me disais que tu m'aimais... c'était de la comédie !

JEANINE. — Il faut bien dire quelque chose, dans ces moments-là !...

JACQUES. — Et l'autre dimanche, rue d'Armaillé, quand tu as insisté pour que...

JEANINE. — Ah ! Ne me parlez plus de ça, je vous l'interdis ! Et puis je vous prie de ne plus me tutoyer ! Et je ne veux plus vous voir jamais !

JACQUES. — Jeanine... Tu ne peux pas faire ça...

JEANINE. — Je vous ai dit de ne plus me tutoyer ! Et puis, d'abord, allez-vous-en ! C'est chez Pierre, ici, vous n'avez rien à y faire.

JACQUES. — Jeanine... tu ne peux pas..., vous ne pouvez pas m'abandonner, dans la situation où je me trouve... J'ai besoin de vous..., de votre amour...

JEANINE. — Puisque je vous ai dit que je ne vous aimais pas !

JACQUES. — Mais vous m'avez juré le contraire, dimanche dernier encore !

JEANINE. — Dimanche dernier, Pierre ne le savait pas ! Et il me semblait qu'il ne le saurait jamais... Alors je n'avais pas l'impression de mal faire : ça ne lui faisait pas de tort, puisqu'il ne le savait pas... Mais maintenant il le sait... et il est malheureux..., à cause de moi...

JACQUES. — Malheureux ! Malheureux !... Il n'est pas malheureux du tout ! Il est installé chez moi, comme un coq-en-pâte, dans ma plus belle chambre d'amis, avec un balcon sur le parc Monceau ! Et nous l'entourons d'affection ! Ma femme est aux petits soins pour lui ! Je te jure qu'il ne s'en fait pas une miette !

JEANINE. — Mais vous me disiez qu'il voulait vous tuer...

JACQUES. — Ça, c'est... en supplément... Ce n'est pas sûr... Il en parle, négligemment, pour me faire peur...

JEANINE. — Et vous avez peur ?... Vous êtes courageux !

JACQUES. — Eh !... Il a un revolver sur lui...

JEANINE. — Pensez-vous ! Il n'a pas de revolver.

JACQUES. — Il a dû s'en procurer un : je l'ai senti dans sa poche, en l'embrassant.

JEANINE. — En l'embrassant ?... Qui ça ?

JACQUES. — Votre mari.

JEANINE. — Vous embrassez mon mari ?

JACQUES. — Il le faut bien : c'est mon ami d'enfance... Et il m'embrasse tout le temps ! Je suis obligé de l'embrasser aussi, sinon, ça paraîtrait bizarre... Et il me flanque de ces claques dans le dos... à me défoncer les omoplates !

JEANINE. — Des claques dans le dos ? Pourquoi ?

JACQUES. — Pour montrer sa joie de me revoir... Alors je les lui rends, avec de grands éclats de rire, comme lui... Ah ! on s'amuse bien !

JEANINE. — En somme... que je l'aie trompé, ça le fait rire ?

JACQUES. — Je ne dis pas ça... Mais il ne faut pas s'apitoyer exagérément sur son sort ; ma situation est beaucoup plus inquiétante.

JEANINE. — Rassurez-vous... Je vais m'en occuper !

JACQUES. — De ma situation ?

JEANINE. — Non ! de la sienne ! Ah ! il rit ! Il prend du bon temps ! Et il se fait dorloter ! Je vais lui faire voir, moi, si on a le droit d'abandonner sa femme comme ça, sans un mot d'explication, pour rien !

JACQUES. — Pour rien...

JEANINE. — Enfin, pour si peu de chose, que ce n'est vraiment pas la peine d'en faire un drame ! Je vais téléphoner à un huissier !

JACQUES. — Pourquoi faire ?

JEANINE. — Pour faire constater qu'il a quitté le domicile conjugal.

JACQUES. — Doucement, Jeanine, doucement, je vous en conjure !... Ça risque de le mettre de mauvaise humeur et, dans les circonstances présentes...

JEANINE. — Ça m'est égal ! Et puis, j'irai à la police signaler sa disparition !

JACQUES. — Oh non !... Ne faites pas ça !... Ils vont ouvrir une enquête..., le raconter aux journalistes... qui feront des articles..., avec sa photo...

JEANINE. — Très bien ! Ça lui fera de la publicité.

JACQUES. — Mais si ma femme les lit, ces articles, si elle voit sa photo..., elle va tout comprendre...

JEANINE. — Tant mieux ! Pierre sait que je le trompe, il n'y a pas de raison pour que votre femme ne sache pas que vous la trompez : ce ne serait pas juste.

JACQUES. — Ça n'a aucun rapport, Jeanine... Pensez aux conséquences... Si ma femme et mon beau-père apprenaient notre liaison...

JEANINE. — Notre liaison ! Dites « notre accident »...

JACQUES. — Je ne comprends pas que vous ayez le cœur à ironiser. S'ils l'apprenaient, je perdrais tout : ma femme, ma situation, mon avenir... Tout ! Je serais chassé de l'étude, comme un malpropre !

JEANINE. — Ça... il y a de fortes chances...

JACQUES. — Et vous connaissez mes espérances : cette étude, elle m'est destinée...

JEANINE. — C'est surtout ça qui vous touche... Perdre votre femme, passe encore..., mais perdre l'étude !...

JACQUES. — C'est très méchant ce que vous dites là, Jeanine. Je trompe ma femme, mais ça ne m'empêche pas de l'aimer.

JEANINE. — Non, bien sûr ! Vous ne lui en voulez pas...

JACQUES. — Vous comprenez très bien ce que je veux dire : je n'ai pas trompé Anne-Marie parce que je ne l'aimais pas. Je l'ai trompée parce que je vous aimais. Ce n'est pas gentil de me le reprocher.

JEANINE. — Vous ne l'aviez jamais trompée... avant de me rencontrer ?

JACQUES. — Jamais... je vous le jure ! Mais depuis que je vous connais... je ne suis plus le même homme... La première fois que je vous ai vue, j'ai senti que ma vie allait être bouleversée... Je ne me doutais pas qu'elle le serait à ce point-là... J'ai essayé de lutter..., mais je n'ai pas pu : je suis tombé amoureux de vous comme un collégien. Ça ne mérite pas que vous me traitiez avec tant de mépris. Vous me faites beaucoup de mal, Jeanine.

JEANINE, *émue*. — Pardonnez-moi... J'ai été un peu méchante, je le reconnais..., mais je ne pensais pas tout ce que je vous ai dit... Je ne veux pas que vous ayez de la peine à cause de moi.

JACQUES. — Je vous aime tant, Jeanine ! Vous avez pris une telle place dans ma vie !... Je ne pourrais plus me passer de vous.

JEANINE. — Nous nous verrons à l'étude... Nous resterons bons amis...

JACQUES. — Bon amis ! Mais tu ne comprends pas qu'il y aurait de quoi devenir fou ! Je ne pense qu'à toi, moi, nuit et jour ! J'ai envie de toi, Jeanine..., de tes lèvres..., de ton corps... (*Il essaie de l'enlacer.*)

JEANINE. — Voulez-vous bien me laisser !... Enfin, voyons... ici...

JACQUES. — Pourquoi pas ?... On est tranquilles...

JEANINE. — Et Pierre qui doit se demander ce que vous êtes en train de faire ?...

JACQUES. — Ah oui !... c'est vrai... Je n'y pensais plus !... (*Il consulte sa montre.*) Trois heures et demie... Je vais rentrer..., mais il faut qu'on se voie, ce soir, à huit heures, rue d'Armaillé... puisque tu ne veux pas ici...

JEANINE. — Non ! Ni ici, ni ailleurs ! Plus jamais !

JACQUES. — Par pitié, Jeanine !... Juste un petit moment... pour te donner des nouvelles...

JEANINE. — Quelles nouvelles ?... Que voulez-vous qu'il arrive, d'ici huit heures ?

JACQUES. — Je vais lui parler..., essayer de le raisonner... Le tout, c'est que j'arrive à le prendre à part... hors de la présence de ma femme...

JEANINE. — Parce qu'il est seul, chez vous, avec votre femme ?

JACQUES. — Oui... je les ai laissés tous les deux...

sous prétexte d'aller chercher un dossier à l'étude... Entre parenthèses, il va falloir que j'y passe pour le prendre, ça va encore me retarder. Pourvu qu'il n'ait rien dit à ma femme...

JEANINE. — C'est ça qui vous tracasse ?

JACQUES. — Oh oui !... Il a tellement insisté pour que je revienne vite...

JEANINE. — Et qu'il reste seul avec votre femme..., ça ne vous donne pas d'inquiétude ?

JACQUES. — Non.., Pourquoi ?

JEANINE. — Ça prouve que vous ne le connaissez pas... Mais moi, je le connais : s'il ne lui fait pas la cour en ce moment, c'est qu'il est malade. Il ne vous a pas paru malade ?

JACQUES. — Non... Je dirai même qu'il a l'air en pleine forme...

JEANINE. — Alors ça y est !

JACQUES. — Quoi ? Qu'est-ce qui y est ?

JEANINE. — Pierre et votre femme. Ou si ça n'y est pas, ça y sera. Et vite, vous pouvez en être sûr ! Il a une façon de s'y prendre... Il les a comme il veut : c'est bien simple, toutes mes amies y sont passées !

JACQUES. — Toutes tes amies, peut-être..., mais avec ma femme, il en sera pour ses frais... Elle a été élevée dans des principes rigides... Elle a le sens du devoir... Je peux dire que c'est une épouse irréprochable. Elle ne méritait pas ce que je lui ai fait.

JEANINE. — Oui... Eh bien, moi, à votre place j'irais vite là-bas et j'ouvrirais l'œil... s'il est encore temps... (*Elle éteint le côté droit du studio qui tourne et cède la place au côté droit du salon.*)

JACQUES. — Tu finirais par me fiche le trac ! J'y vais... Oh ! Pas à cause de ça..., mais je suis tellement en retard... Au revoir Jeanine... Tu permets ?

JEANINE. — Sur le front...

JACQUES, *l'embrassant sur le front.* — Je t'adore... A ce soir..., huit heures..., rue d'Armaillé. (*Il sort. Le côté gauche de la scène s'éteint.*)

TROISIÈME TABLEAU

Le salon des Sorbier. Le côté droit s'éclaire, le côté gauche se met en place et s'éclaire aussitôt.)

Scène IX

ANNE-MARIE. — Il faudrait peut-être penser à aller chercher vos bagages.

PIERRE. — Oh ! J'irai ce soir... vers huit heures... avec Jacques...

ANNE-MARIE. — Vers huit heures ?

PIERRE. — Oui... Il y a moins de monde... à la consigne, à cette heure-là. Il m'accompagnera avec sa voiture, comme ça nous ne nous quitterons pas, je serai plus tranquille... Enfin, ce sera plus commode... Mais qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer ! (*Il consulte sa montre.*) Ça fait plus d'une heure qu'il est parti !

ANNE-MARIE, *feuilletant un hebdomadaire de radio qu'elle est allée prendre.* — Il se passe vraiment beaucoup de choses, ce soir, à huit heures !... Il faut que vous alliez chercher vos bagages à huit heures... Jacques avait un besoin impérieux d'aller à l'étude, à huit heures... Il a changé d'avis, brusquement..., mais je ne serais pas surprise que, vers huit heures, il ait encore quelque pièce à aller y prendre... Vous ne trouvez pas qu'il y a là des coïncidences... curieuses ?

PIERRE. — Oh !... Vous savez... les coïncidences paraissent toujours curieuses...

ANNE-MARIE. — Vous avez une voix très particulière, Monsieur Lestissac... Une voix qui m'a frappée, dès que vous avez ouvert la bouche... Je me suis dit : j'ai entendu cette voix quelque part...

PIERRE. — Oui... On m'a souvent dit ça... Il paraît que j'ai la voix de Pierre Fresnay.

ANNE-MARIE. — Un peu... Mais ce sont ces mots de « huit heures » qui m'ont éclairée... J'ai jeté un petit coup d'œil sur ce magazine, mais j'étais déjà fixée... Tenez, lisez vous-même...

PIERRE. — Que je lise quoi ?

ANNE-MARIE. — Là ! Dimanche 3 mars... Europe N° 1... Vingt heures... C'est-à-dire huit heures du soir...

PIERRE. — Eh bien ?...

ANNE-MARIE. — « Le Cœur a ses raisons »... Ça ne vous dit rien ?

PIERRE. — Non... Ce poste, Europe N° 1, ne porte sûrement pas jusqu'au Chili...

ANNE-MARIE. — C'est juste ! J'oubliais que vous arrivez du Chili... Vous devez avoir un travail bien fatigant, là-bas... Surveiller le chargement des nitrates dans tous ces cargos...

PIERRE. — Oui... c'est très absorbant...

ANNE-MARIE. — Il est vrai que vous pouvez les voir de votre fenêtre, puisque vos bureaux sont à...

PIERRE. — A Santiago...

ANNE-MARIE. — C'est égal, il faut tout de même avoir une bonne vue...

PIERRE. — Pourquoi ?

ANNE-MARIE. — Parce que Santiago est à cent kilomètres du Pacifique...

PIERRE. — A cent kilomètres ?... C'est possible... Avec la voiture, on ne se rend pas compte...

ANNE-MARIE. — Naturellement !... Et les cargos viennent à Santiago en voiture...

PIERRE. — Non ! Bien entendu !... C'est-à-dire que...

ANNE-MARIE. — C'est-à-dire qu'ils vont à Valparaiso, qui est un port... C'est plus commode, pour les bateaux... Alors, vos bureaux à Santiago, pour surveiller le chargement des cargos à cent kilomètres de là, ce n'est vraiment pas pratique... Vous devriez déménager.

PIERRE. — Ah ! mais... nous avons aussi des bureaux à... ch... à Valparaiso... Alors, je fais la navette...

ANNE-MARIE. — La navette ?

PIERRE. — Oui, la...

ANNE-MARIE. — Allons, finissons-en avec ce petit jeu avant que Jacques ne revienne... et racontez-moi votre histoire, la vraie, Monsieur Pierre Laubry.

PIERRE. — Mais, madame... je ne comprends pas...

ANNE-MARIE. — Si je me trompe, montrez-moi votre passeport...

PIERRE. — Mon passeport ? Il est dans ma valise... C'est idiot !

ANNE-MARIE. — Oh oui ! ça... complètement idiot ! Mais vous avez bien une autre pièce d'identité...

PIERRE. — Non... vous savez, à l'étranger...

ANNE-MARIE. — Une carte de visite, au moins ?... Regardez dans votre portefeuille...

PIERRE. — Dans mon portefeuille ? (*Il fait semblant de le chercher.*)

ANNE-MARIE. — Il est peut-être aussi dans votre valise...

PIERRE. — Oui..., j'ai l'habitude de tout mettre dans mes valises, quand je voyage... Par prudence...

ANNE-MARIE. — Elles sont fermées à clef, j'espère ?

PIERRE. — Bien sûr !...

ANNE-MARIE. — Montrez-les-moi...

PIERRE. — Quoi donc ?

ANNE-MARIE. — Les clefs...

PIERRE. — Les clefs ?

ANNE-MARIE. — Les clefs de vos valises...

PIERRE, *se fouillant.* — C'est facile... Allons, bon ! Où est-ce que j'ai bien pu les fourrer ?

ANNE-MARIE. — Dans les valises, sans doute ?

PIERRE. — Oui... Non ! Comment voulez-vous ? Je les ai sur moi..., mais, avec toutes ces poches... Il ne manquerait plus que je les aie perdues...

ANNE-MARIE. — Bon ! Eh bien ! cette plaisanterie a assez duré. (*Elle va au téléphone.*)

PIERRE. — Qu'est-ce que vous allez faire ?

ANNE-MARIE. — Téléphoner à la police, pour signaler que j'ai chez moi un individu dépourvu de pièces d'identité, qui s'est introduit sous un faux nom et qui prépare certainement un mauvais coup. (*Elle compose le numéro.*)

PIERRE. — Non... Ne téléphonez pas... C'est vrai : je m'appelle Pierre Laubry...

ANNE-MARIE. — Ah ! Tout de même !... Et que diable faites-vous ici ?

PIERRE. — Je ne peux pas vous le dire...

ANNE-MARIE. — C'est un secret ?

PIERRE. — Oui... Non... C'est-à-dire que... c'est une farce... Voilà ! Une farce stupide, que je voulais faire à Jacques... que Jacques voulait vous faire..., que nous voulions vous faire tous les deux... et ça n'a pas réussi... Tant pis !... Il n'y a qu'à ne plus y penser... Je m'en vais..., c'est le mieux... (*Il va vers la porte.*)

ANNE-MARIE. — Restez ici !... Et asseyez-vous ! (*Il s'assied.*) Vous bafouillez lamentablement, mon pauvre garçon ! Je sens qu'il faut que je vous aide.

PIERRE. — La meilleure façon de m'aider, c'est de me laisser partir...

ANNE-MARIE. — Je ne le pense pas... Il n'y a pas que des mensonges dans votre histoire extravagante d'ami d'enfance : le gros chagrin, c'est vrai. Votre femme vous trompe. Mais pas à Santiago, ici, avec Jacques. D'ailleurs, il doit être auprès d'elle, en ce moment.

PIERRE. — Vous croyez ?

ANNE-MARIE. — Où pourrait-il être ?

PIERRE. — Mais... qu'est-ce qui vous fait supposer ?...

ANNE-MARIE. — Que mon mari a une maîtresse et que c'est sa secrétaire, Jeanine Laubry ?... Il y a longtemps que je le sais...

PIERRE. — Il y a longtemps ?

ANNE-MARIE. — Longtemps... C'est une façon de parler : ça s'est produit il y a... trois semaines..., à Bordeaux.

PIERRE. — Vous savez ça aussi ?

ANNE-MARIE. — C'est l'enfance de l'art !... Il ne me trompe qu'avec ses secrétaires : il s'est organisé comme ça. Il les choisit toujours qui soient « son type », il leur fait la cour, il les a, il les garde un certain temps et, quand il en a assez, il les place dans un autre service et il en engage une nouvelle.

PIERRE —. Oh !... Le salaud !...

ANNE-MARIE. — Vous êtes dur, pour un ami d'enfance !...

PIERRE. — Et... chaque fois, vous le savez ?

ANNE-MARIE. — Oh ! le jour même ! Ça se passe en trois étapes : quand il a une nouvelle secrétaire, il commence par m'en parler à tout propos. Il me la décrit, il me rapporte ses bons mots, ses réflexions piquantes, il ne tarit pas d'éloges sur ses capacités et il se félicite de son choix. Mais voilà que, tout d'un coup, il commence à m'en dire du mal : elle l'agace, elle est pleine de manies, il se demande s'il va la garder... Là, je sais que ça se prépare. Et puis, un jour, il se met à me parler d'elle avec un certain air détaché, qui est impayable ! A l'entendre on a l'impression que c'est une personne extrêmement sérieuse et capable, mais quasi immatérielle, de sexe indéterminé et dépourvue de tout attrait physique... Pour me rassurer, vous comprenez ? Alors là, je sais que ça y est ! C'est ce qui s'est produit au retour de Bordeaux.

PIERRE. — Quelle hypocrisie !

ANNE-MARIE. — Non !... Une petite malice cousue de fil blanc... Un homme qui essaie de mentir à sa femme, c'est un peu comme un illusionniste amateur qui voudrait étonner un professionnel en lui faisant un tour de cartes que l'autre réussit beaucoup mieux que lui... Mais ce que je ne comprends pas encore, c'est cette histoire d'ami d'enfance !

PIERRE. — Je ne sais pas ce qui m'a passé par la tête... Quand j'ai découvert que Jeanine me trompait avec M. Sorbier..., ç'a été terrible !... Je n'ai plus pu la regarder en face... Rester auprès d'elle..., dormir auprès d'elle..., pendant qu'elle pensait à un autre..., c'était tellement affreux qu'il a fallu que je m'en aille... n'importe où... Et je me suis retrouvé tout seul..., horriblement seul..., à cause de lui qui m'avait pris ma femme... que j'aimais tant... Alors j'ai eu cette idée... absurde, je m'en rends compte..., de lui faire payer ça..., de venir lui rendre la vie impossible chez lui, à lui aussi..., sous la menace de tout vous dire... Voilà... Ce n'est pas... très joli..., bien sûr..., mais j'étais si malheureux...

ANNE-MARIE. — Mon pauvre ami ! Vous êtes touchant de naïveté !... Si Jacques me trompait avec une de mes amies, ou une femme de mon monde, que je risquerais de rencontrer dans un salon..., je reconnais que je réagirais avec une certaine énergie... Mais une secrétaire..., ça n'a aucune importance !

PIERRE. — Vous trouvez ?

ANNE-MARIE. — Ce n'est que la collaboration quotidienne qui continue..., sur un plan plus intime et pour une durée limitée...

PIERRE. — Ah !... Parce que ça ne dure pas très longtemps ?

ANNE-MARIE. — Ça dépend... Entre quinze jours et six mois. Si je vous disais que je trouve même cette... extension de la collaboration assez normale et, en définitive, presque souhaitable...

PIERRE. — Souhaitable ?... que votre mari couche avec ses secrétaires !

ANNE-MARIE. — Réfléchissez : il les choisit, de préférence, mariées, d'où limitation des dépenses : on

ne peut pas couvrir une femme mariée de bijoux et de fourrures, son mari serait surpris...

PIERRE. — Eh oui !... ce n'est pas bête !

ANNE-MARIE. — Et puis, une secrétaire particulière doit être une personne de confiance et d'un dévouement absolu : elle est au courant de toutes les affaires de son patron, parfois mieux que sa femme elle-même. En en faisant sa maîtresse, on s'assure son dévouement, à peu de frais. On peut la garder au travail, en dehors des heures de bureau, en cas de besoin, sans lui payer d'heures supplémentaires : c'est si bon d'être ensemble, quand on s'aime... Autre bénéfice... Non ! Je trouve que la solution de Jacques est une solution de bon sens.

PIERRE. — Mais enfin, que ce soit avec ses secrétaires ou d'autres, il vous trompe !...

ANNE-MARIE. — Il croit me tromper... Mais, en fait, il ne me trompe pas, puisque je le sais... Ainsi tout est pour le mieux : lui se paie un peu de bon temps, sans frais excessifs et sans que son plaisir soit gâché par des remords, puisqu'il est persuadé que je ne me doute de rien... Et moi, je n'ai pas de soucis puisque je sais toujours où il est et ce qu'il est en train de faire... Croyez-moi, c'est le secret du bonheur.

PIERRE. — Bon !... Eh bien ! je vois que je me suis conduit d'une façon absolument grotesque : j'avais monté toute cette histoire pour faire peur à M. Sorbier, en le menaçant de tout vous dire. Vous savez tout et ça vous est complètement égal... Je n'ai plus qu'à m'en aller. Vous lui direz que j'ai été obligé de partir..., de rentrer au Chili... Il pensera que j'ai battu en retraite...

ANNE-MARIE. — Allons, allons, Monsieur Laubry..., pas de précipitation. Qu'est-ce que vous souhaitez, au fond ? Que votre femme vous revienne...

PIERRE. — Oh non !... Après ce qu'elle m'a fait !

ANNE-MARIE. — Ah !... Parce que vous ne l'aimez plus du tout ?

PIERRE. — Si... malheureusement.

ANNE-MARIE. — Mais..., pas assez pour lui pardonner...

PIERRE. — Je crois bien que si...

ANNE-MARIE. — Eh bien ! mais... rien n'est perdu ! Il faut continuer la lutte.

PIERRE. — Ce n'est plus possible, puisque vous savez qui je suis.

ANNE-MARIE. — Oui, mais Jacques ne sait pas que je le sais...

PIERRE. — Vous n'allez pas le lui dire ?

ANNE-MARIE. — Sûrement pas ! Ce sera si amusant de le voir trembler de terreur que vous me disiez tout ! C'est une petite leçon qui ne peut que lui être profitable...

PIERRE. — Et vous croyez que ça suffira pour qu'il renonce à Jeanine ?

ANNE-MARIE. — Dans le doute et pour accélérer le mouvement, nous allons lui donner un autre sujet d'inquiétude.

PIERRE. — Lequel ?

ANNE-MARIE. — Vous allez me faire la cour, monsieur Pierre Laubry...

PIERRE. — Devant lui ?

ANNE-MARIE. — Discrètement..., mais assez pour qu'il s'en aperçoive... et qu'il sente passer dans ses cheveux le vent de l'infortune conjugale... Je suis certaine que ce sera très efficace !

PIERRE. — Oui.. s'il vous aime... Mais, d'après sa façon de se conduire...

ANNE-MARIE. — Ce n'est pas l'amour qui est le plus en jeu, dans ces mésaventures, c'est l'amour-propre. Et Jacques a énormément d'amour-propre. La pensée que je pourrais le tromper, chez lui, avec son « ami d'enfance »..., lui sera extrêmement désagréable !... Il n'aura plus envie de courir, je vous le garantis, et à peine sorti du bureau, il bondira ici pour n'en plus bouger.

PIERRE. — Ah ! si vous pouviez dire vrai !

ANNE-MARIE. — Fiez-vous à moi... Vous avez de la peine et je veux être votre alliée. Alors, nous sommes bien d'accord ? Quand Jacques arrivera vous jouerez le jeu ? Vous me ferez la cour ?

PIERRE. — Ça va me gêner beaucoup...

ANNE-MARIE. — Pourquoi ? Je ne vous inspire pas ?

PIERRE. — Oh si ! mais..., en ce moment... je n'ai vraiment pas la tête à...

ANNE-MARIE. — Il ne s'agit que de faire semblant. Je suis sûre que vous faites très bien la cour aux femmes... Jacques va en attraper une jaunisse ! Je me régale d'avance à voir sa tête !

PIERRE. — Ça y est... Le voilà... C'est lui...

ANNE-MARIE. — Vite !... Poussez-vous un peu, que je m'assoie près de vous.

PIERRE. — Pas trop près quand même...

ANNE-MARIE, *s'asseyant tout contre lui.* — Si ! Il faut qu'il reçoive un grand coup dès qu'il entrera.

Scène X

JACQUES, *entrant.* — Ah ! là ! là !... J'ai cru ne pas arriver : il y avait un de ces encombrements !... (*Il les voit.*) Eh bien ! mais..., qu'est-ce que vous faites là, tous les deux ?

ANNE-MARIE. — Nous t'attendions, mon chéri...

PIERRE, *désignant sa montre.* — C'est ça que tu appelles aller et venir ? Il y a près d'une heure que tu es parti.

JACQUES. — Eh !... J'avais un tas de pièces à rassembler... Il a fallu que je fouille dans les archives...

ANNE-MARIE. — Le temps ne m'a pas paru long : Pierre est si amusant !

JACQUES. — Pierre ?

ANNE-MARIE. — Il a des souvenirs du Chili qui sont d'une drôlerie irrésistible !

JACQUES, *ahuri.* — Des souvenirs du Chili ?

PIERRE. — Oh ! rien d'extraordinaire... Anne-Marie est très indulgente.

JACQUES. — Anne-Marie ?

ANNE-MARIE. — Mais nous avons surtout parlé de toi... Pierre sait tellement de choses à ton sujet.

JACQUES. — Ah !... Qu'est-ce qu'il t'a raconté ?

ANNE-MARIE. — Tout !

JACQUES. — Tout ?... Tout quoi ?

PIERRE. — Toute notre enfance...

ANNE-MARIE. — Vos vacances à Etretat.

JACQUES. — A Etretat ?

PIERRE. — La pêche à la crevette, avec nos petits filets... Les châteaux de sable sur la plage... Tu te rappelles ?... Ce qu'on a pu s'amuser, hein ?

JACQUES. — Oh oui !... On en a fait de drôles !

ANNE-MARIE. — Vous aviez quel âge à ce moment-là ?

JACQUES. — Euh !... quatorze..., quinze ans...

ANNE-MARIE. — Et vous faisiez des châteaux de sable ?

JACQUES. — Nous faisions des châteaux de sable ?

PIERRE. — Oui, mais des grands...

JACQUES. — Ah ! très grands...

ANNE-MARIE. — Pour les concours de plage ?

JACQUES et PIERRE. — Voilà !...

ANNE-MARIE. — Vous étiez très sages pour votre âge...

JACQUES. — Très...

PIERRE. — Il ne pensait pas encore à courir les filles, dans ce temps-là... Il s'est rattrapé depuis...

ANNE-MARIE. — Ah ! Ah ! Vous ne m'aviez pas dit ça...

JACQUES. — Bon ! Eh bien, moi, je vais travailler ! J'ai rapporté le dossier, tu vois ?

PIERRE. — Evidemment, tu étais parti pour aller le chercher...

ANNE-MARIE. — Ce pauvre chéri qui va aller s'enfermer dans son bureau, un dimanche... Enfin, heureusement que Pierre est là pour me tenir compagnie...

JACQUES. — Oh ! Je ne vais pas m'enfermer dans mon bureau... Je vais travailler ici..., à côté de vous..., là, sur la petite table...

ANNE-MARIE. — C'est ça !... Nous, nous allons nous mettre dans un petit coin, pour ne pas te déranger...

PIERRE. — Oui... nous ne ferons pas de bruit.

JACQUES, *étalant son dossier sur une petite table basse.* — Ça ne me dérange pas du tout. Vous pouvez parler fort.

ANNE-MARIE. — Non, non ! Il faut que tu puisses travailler tranquillement. Venez, Pierre ! Aidez-moi à pousser le canapé au fond.

(Ils retournent le canapé et se construisent, dans le fond de la scène, du côté opposé à celui où se tient Jacques, un petit coin de conversation isolé. Les répliques qu'ils échangent à partir de ce moment ne sont pas écrites pour être entendues du public : elles ne sont destinées qu'à dispenser les comédiens d'une improvisation qui risquerait, parfois, de dépasser son but.)

ANNE-MARIE, *à voix basse, tout en déplaçant le canapé.* — Ça marche... ça marche... Il fait son œil de poule effarée... Ça, c'est quand il est très inquiet... Vous avez vu ?

PIERRE, *même jeu.* — Non... *(Il se retourne et regarde Jacques.)* C'est vrai... J'ai connu une poule qui avait exactement cet œil-là..., juste avant que je l'écrase...

(Ils étouffent des rires.)

ANNE-MARIE, *elle s'assied.* — Asseyez-vous près de moi... Il va se demander ce que nous fabriquons là derrière... Je m'amuse comme une petite folle !

PIERRE, *s'asseyant tout près d'elle.* — Il a l'œil de plus en plus rond...

ANNE-MARIE. — Ça, c'est l'œil de la poule qui va pondre un œuf trop gros et qui se demande comment ça va passer... D'habitude, c'est signe qu'il va exploser...

PIERRE. — L'œuf ?

ANNE-MARIE, *riant.* — Non ! Jacques ! Que vous êtes bête !

JACQUES. — Ah ! Non ! Là, ce n'est pas possible ! Ces chuchotements, c'est insupportable !

ANNE-MARIE, *bas.* — Vous voyez : c'est l'explosion annoncée...

JACQUES. — Taisez-vous ou parlez normalement ! Ces rires étouffés, c'est exaspérant ! Qu'est-ce qui vous fait rire comme ça ?

ANNE-MARIE. — Tu ne pourrais pas comprendre : ce sont des petits secrets entre nous.

JACQUES. — Des petits secrets entre vous ? Tu le connais depuis une heure et vous avez déjà des petits secrets ?

ANNE-MARIE. — Mais oui... C'est extraordinaire comme nous avons vite sympathisé, Pierre et moi ! N'est-ce pas, Pierre ?

PIERRE. — C'est vrai ! J'ai l'impression que nous nous connaissons depuis des années !

ANNE-MARIE. — Nous nous sommes découvert des tas de points communs... Nous avons les mêmes goûts... Nous rions des mêmes choses... C'est curieux !

PIERRE. — Nous avons dû être très amis dans une autre vie... Vous ne croyez pas ?

ANNE-MARIE. — Ce doit être ça ! Il faudra qu'on essaie de se rappeler !

PIERRE. — Elle est épatante ! Elle est vraiment épatante !

JACQUES. — Sûrement ! Sûrement !... Mais moi j'ai besoin de travailler ! Alors, un peu de silence, s'il vous plaît !... Vous n'avez qu'à prendre un livre... deux livres... et lire tranquillement, chacun dans un fauteuil !

ANNE-MARIE. — Non ! Nous allons faire beaucoup mieux : nous allons nous installer dans la chambre de Pierre. D'ici tu ne nous entendras pas et nous pourrons bavarder sans te gêner. *(Ils remettent le canapé en place.)*

JACQUES. — Voyons ! Voyons ! Anne-Marie !... Dans la chambre de Pierre ! C'est de la dernière inconvenance ! Je vous prie de rester ici.

ANNE-MARIE. — De la dernière inconvenance ? Que veux-tu dire par là ? Tu aurais peur de me laisser en tête à tête avec Pierre ?

PIERRE. — Est-ce que tu te rends compte que c'est extrêmement injurieux pour Anne-Marie... et pour moi ! Enfin, tout de même, un ami d'enfance !

JACQUES. — Il ne s'agit pas de ça, mais je ne vois pas pourquoi vous iriez vous enfermer là-bas, tous les deux, comme si j'étais de trop !

ANNE-MARIE. — Qu'est-ce que tu vas t'imaginer ! C'est pour te laisser travailler en paix. Nous viendrons t'appeler à sept heures et demie, pour que tu ailles avec Pierre, chercher ses bagages.

JACQUES. — Ses bagages ?

ANNE-MARIE. — Oui : à vous deux, ce sera plus commode, tu comprends ? avec ta voiture.

JACQUES. — Et où sont-ils, tes bagages ?

PIERRE. — Au café... à la consigne de la gare de... du... enfin de la gare par où je suis arrivé.

ANNE-MARIE. — Il faut qu'il y soit vers huit heures.

JACQUES. — Vers huit heures ?

ANNE-MARIE. — Oui : il paraît que c'est plus calme, vers huit heures, là-bas aussi...

JACQUES. — Ah ! mais... c'est que je ne serai peut-être pas libre à cette heure-là...

PIERRE. — Et... pourquoi ?

JACQUES. — Parce que... on ne sait jamais... En constituant le dossier, je peux m'apercevoir qu'il me manque une pièce... et je serais obligé d'aller la chercher... à l'étude...

ANNE-MARIE. — Qu'est-ce que je vous disais ?

JACQUES. — Quoi ?... Qu'est-ce que tu lui disais ?

ANNE-MARIE. — Rien, mon chéri... C'est entre nous...

JACQUES, *explosant.* — Ah ! Tu commences à m'embêter avec vos trucs « entre vous » !

ANNE-MARIE. — Oh ! (*Elle va s'asseoir en dissimulant ostensiblement des pleurs.*)

PIERRE. — Jacques ! Veux-tu bien ne pas parler à Anne-Marie sur ce ton ! Je t'avertis que je ne le supporterai pas ! Tiens-le-toi pour dit ! Voilà qu'elle pleure, maintenant ! Tu n'as pas honte ?

JACQUES. — Il n'y a pas de quoi pleurer, je ne lui ai rien dit de terrible...

PIERRE. — C'est tout l'effet que ça te produit ? Ah ! mon vieux, tu me déçois beaucoup ! (*Il s'approche d'Anne-Marie et lui caresse les mains.*) Anne-Marie... ne pleurez pas... pour me faire plaisir... Vous ne voulez pas me faire plaisir ?

ANNE-MARIE. — Si, Pierre... Vous êtes gentil, vous...

PIERRE, *il lui baise les mains, remonte le long des bras et l'embrasse dans le cou.* — Là... là... c'est fini... Il ne le fera plus... Je vous le promets... Regarde-la : on dirait une pauvre fille battue... Ça ne te fend pas le cœur ?

ANNE-MARIE. — Oh ! ça lui est bien égal...

JACQUES. — C'est ça !... Dites que je suis une brute !... Mille tonnerres de nom de nom ! C'est tout de même foutant !

PIERRE. — Et allez donc ! Sois grossier ! Crie ! Casse quelque chose ! Ah ! attention, mon petit ! Je vais finir par me fâcher ! Et tu me connais : si je me fâche, ça va mal tourner !

ANNE-MARIE, *se levant et allant vers Jacques.* — Non, non, Pierre... ne vous fâchez pas... Le pauvre chéri, il est très irritable, en ce moment... Il ne faut pas lui en vouloir, c'est un peu à cause de vous : il est si désolé d'avoir tant de travail, juste quand vous arrivez... C'est fini, mon amour, embrasse-moi... (*Jacques l'embrasse.*) Il faut être raisonnable : tu vas aller travailler dans ton bureau. Pierre ne t'en voudra pas de l'abandonner un peu. Il sait ce que c'est que le travail. N'est-ce pas, Pierre ?

PIERRE. — Mais oui... Il ne faut pas te gêner pour moi, va dans ton bureau. Et si tu as besoin d'aller à l'étude, fais-moi signe, nous irons ensemble. Comme ça, nous pourrons bavarder un peu en cours de route.

ANNE-MARIE. — Voilà !

PIERRE. — En tout cas, à huit heures, je compte absolument sur toi pour m'accompagner à la consigne.

ANNE-MARIE. — Et, d'ici là, ne t'inquiète pas pour Pierre : je m'occupe de lui. Tu peux être tranquille, je ne le laisserai pas s'ennuyer une seconde. A tout à l'heure, mon chéri...

PIERRE, *l'aidant à rassembler ses papiers et le poussant vers la porte.* — Et prends tout ton temps...

ANNE-MARIE. — Nous, nous allons établir notre petit programme pour demain.

JACQUES. — Pour demain ?

ANNE-MARIE. — Oui ! Pendant que tu seras à l'étude, c'est moi qui aurait la charge de Pierre... et tu sais bien qu'il faut le distraire, pour lui faire oublier son gros chagrin...

PIERRE. — Anne-Marie, vous êtes un ange ! Tu vas dire que je me répète, mais tu as une femme vraiment...

JACQUES. — Epatante ! Oui, je sais !

PIERRE. — Ah ! Tu as de la veine que je sois ton ami d'enfance ! Sinon...

JACQUES. — Sinon ?

PIERRE. — Rien... Va, mon vieux, va !... (*Il le pousse dehors.*)

Scène XI

ANNE-MARIE. — Vous avez été parfait !

PIERRE. — J'ai fait de mon mieux...

ANNE-MARIE. — Je le connais : il est dans tous ses états ! Deux ou trois jours de ce petit régime et il change de secrétaire, pour que vous partiez d'ici le plus vite possible !

PIERRE. — Vous pensez qu'il va falloir jouer ce jeu encore deux ou trois jours ?

ANNE-MARIE. — Ça vous ennuie à ce point-là ?

PIERRE. — Oh non !... Ce n'est pas ça... Seulement... je pense à Jeanine... Qu'est-ce qu'elle va faire, pendant ces deux ou trois jours ? Il va sûrement essayer de la revoir...

ANNE-MARIE. — Il la verra à l'étude, de toute façon...

PIERRE. — Oh !... A l'étude, ce n'est pas grave, mais... après ?

ANNE-MARIE. — Après, soyez tranquille : il n'aura qu'une hâte, c'est de venir ici, voir ce que nous faisons, nous ! (*Elle éteint le côté droit du salon qui tourne et cède la place à la partie droite de l'étude.*)

PIERRE. — Vous pensez vraiment qu'il ne la reverra plus en dehors du travail ?

ANNE-MARIE. — J'en suis sûre. A condition que nous ne le laissions pas s'endormir.

PIERRE. — Mais... qu'est-ce que nous allons pouvoir faire de plus ?... Je vous ai déjà embrassé les mains... Je vous ai même embrassée dans le cou... Vous avez peut-être trouvé que j'abusais de la situation... Forcément, quand on improvise...

ANNE-MARIE. — Vous improvisez très bien... et, si cela peut vous rassurer, ce n'était pas désagréable du tout...

PIERRE, *surpris et flatté.* — Ah ? (*Le côté gauche du salon s'éteint et tourne, cédant la place au côté gauche de l'étude.*)

QUATRIÈME TABLEAU

Le bureau de Jacques à l'étude de Maître Falabrègues. Le côté droit s'éclaire, puis le côté gauche. C'est le lendemain après-midi. Jacques est en train de dicter un acte de vente à Jeanine.

Scène XII

JACQUES, *dictant à voix très haute.* — A cet égard, il est stipulé : Primo. (*Bas.*) Je me demande où ils sont en ce moment... (*Il consulte sa montre.*) Trois heures et demie... Ils ont dû arriver à l'hôtel de la Poste vers une heure..., une heure et quart...

JEANINE, *bas.* — Il n'a jamais voulu s'y arrêter avec moi, à l'hôtel de la Poste : il disait que c'était le coup de fusil !

JACQUES, *bas.* — Ils ont décidé d'aller déjeuner là parce qu'il paraît qu'il n'a pas goûté de bonne cuisine depuis quinze ans...

JEANINE, *bas.* — Oh ! quel toupet ! Et il faut aller jusqu'à Sens, pour bien manger ? A Paris il n'y a rien ?

JACQUES, *bas.* — C'était pour que je ne puisse pas aller avec eux... (*Haut.*) Que l'acquéreur, ses ayants droit et ayants cause, auront un droit de passage le plus étendu... (*Bas.*) Ils ont dû finir de déjeuner vers trois heures et, en rentrant, ils devaient visiter le château de Fontainebleau...

JEANINE, *bas.* — Oui... mon œil ! Ils ont bien mangé, bien bu... des écrevisses à l'américaine..., du champagne... Et vous savez l'effet que ça fait, le champagne ?... Après ils ont dû avoir besoin de se reposer...

JACQUES, *bas.* — Où çà ?

JEANINE, *bas.* — A l'hôtel de la Poste, comme son nom l'indique, il y a des chambres...

JACQUES. — Allons donc ! Vous ne connaissez pas Anne-Marie !

JEANINE. — Non, mais je connais Pierre !... (*Haut.*) Auront un droit de passage le plus étendu...

JACQUES. — Qui ça ?

JEANINE, *bas.* — Les ayants droit...

JACQUES, *bas.* — Ah ! oui... (*Il consulte un papier et poursuit sa dictée à voix haute.*) ...le plus étendu et à tous usages, sur une bande de terrain de trois mètres cinquante de large... (*Bas.*) Et il se permet de ces familiarités !... Il l'appelle Anne-Marie... et elle l'appelle Pierre... naturellement...

JEANINE, *bas.* — Ils ne se tutoient pas encore ?

JACQUES, *bas.* — Non ! Tout de même pas !

JEANINE, *bas.* — Oui... Ils se gênent encore un peu... du moins quand vous êtes là... (*Haut.*) De trois mètres cinquante de large...

JACQUES. — Hein ? ...Euh ! (*Haut.*) longeant du nord au sud la parcelle de terrain sise à l'ouest de la construction... (*Il jette un coup d'œil à sa montre.*) 5, rue Pierre-Laubry.

JEANINE, *bas.* — C'est ça !... Et après vous me direz que Pierre ne vous inquiète pas...

JACQUES, *bas.* — Pierre ?... Ah ! (*Haut.*) 5, rue Pierre-Curie. (*Bas.*) Il ne m'inquiète pas, il m'exaspère !

JEANINE, *bas.* — Mais oui...

JACQUES, *haut.* — Secundo. (*Bas.*) Il n'arrête pas de lui trouver toutes les qualités... Ele est intelligente, elle est cultivée, elle est artiste... Elle est « épatante », il ne cesse de me le dire ! Il envie ma chance d'avoir une femme si merveilleuse.

JEANINE, *bas.* — Il a dit ça ?

JACQUES, *bas.* — Au moins vingt fois ! (*Haut.*) ...que la maison élevée dans le petit jardin... (*Bas.*) Alors elle est ravie, forcément ! Elle le trouve gentil... Ils ont des tas de goûts communs... Ils s'amusent bien ensemble...

JEANINE, *haut, les dents serrées.* — ...dans le petit jardin.

JACQUES, *bas.* — Quel petit jardin ?... Ah ! le petit... oui... (*Haut.*) ...que la maison élevée dans le petit jardin ne dépassera pas quatorze centimètres au-dessus du sol. (*Il consulte sa montre.*)

JEANINE, *bas.* — Les pièces vont avoir des plafonds bas...

JACQUES, *bas.* — Pourquoi ?

JEANINE, *bas.* — Quatorze centimètres !...

JACQUES, *bas, après un coup d'œil à son papier.* — Quatorze mètres ! Je ne sais plus ce que je dis... (*Haut.*) Quatorze mètres au-dessus de l'entresol.

JEANINE, *bas.* — Du sol.

JACQUES, *haut.* — Au-dessus du sol. (*Bas.*) Ça ne peut pas continuer comme ça... Il faut que je fasse quelque chose : mes nerfs n'y résisteront pas !

JEANINE, *bas.* — Je vous le conseille, de faire quelque chose !... Parce que si je m'en mêle, ce sera vite réglé, je vous le garantis ! Je vais lui apprendre à vous envier d'avoir une femme aussi merveilleuse !

JACQUES, *bas.* — Ne vous énervez pas... et ne parlez pas si fort : on peut nous entendre... (*Haut.*) Tertio. Que la sarcelle de Perrain..., la sarpelle... (*Il tape du pied exaspéré de sa nervosité et de son bafouillage.*) Ha !... la parcelle de terrain...

(*Entre Falabrègues, qui s'efface pour laisser passer Anne-Marie et Pierre.*)

Scène XIII

FALABRÈGUES. — Oh !... Je vous interromps... Excusez-moi.

JACQUES. — Je vous en prie.

FALABRÈGUES. — Je vous annonce une visite : votre vieil ami Lestissac.

ANNE-MARIE, *entrant, suivie de Pierre.* — Bonjour... Nous ne faisons que passer...

PIERRE. — Juste une seconde ! J'avais tellement envie de te voir dans l'exercice de tes fonctions que j'ai dit à Anne-Marie : si nous allions le surprendre ?

ANNE-MARIE. — J'ai pensé que ça te ferait plaisir de voir Pierre un moment ; tu l'as si peu vu, depuis son arrivée... Il a été adorable, tu sais ! Nous avons passé une matinée extraordinaire : Pierre m'a emmenée dans les bois de Barbizon...

PIERRE. — C'a été exquis ! Nous avions l'impression de faire l'école buissonnière... N'est-ce pas, Anne-Marie ?

ANNE-MARIE. — Nous avons fait au moins dix kilomètres, sans nous en rendre compte !

PIERRE. — Elle est très sportive : si tu l'avais vue courir dans ces petits sentiers, sur ce tapis de

feuilles mortes qui étouffe le bruit des pas... Elle avait l'air d'une déesse des bois ! Ah ! elle est épatante ! (*A Falabrègues.*) Mon cher Maître, vous avez une fille merveilleuse !

FALABRÈGUES. — Ce sont des choses qu'il ne faut pas trop dire... Les jeunes femmes, sur tout celles d'aujourd'hui, sont déjà assez enclines au péché d'orgueil... (*A Jeanine.*) Je ne dis pas cela pour vous, madame Laubry. (*Présentant.*) Monsieur Lestissac, un ami d'enfance de Maître Sorbier, de passage à Paris.

JEANINE. — Enchantée, monsieur.

FALABRÈGUES. — Madame Laubry est deuxième clerc à l'étude et la collaboratrice particulière de Jacques...

PIERRE. — Madame...

FALABRÈGUES, *à Anne-Marie et Jeanine.* — Vous vous connaissez, je crois ?

ANNE-MARIE. — Oui, oui... Mon mari vous tient en haute estime, madame. Il me parle souvent de vous.

JEANINE. — Je fais tout mon possible pour donner satisfaction à maître Sorbier...

ANNE-MARIE. — Je sais... Je sais...

FALABRÈGUES. — Eh bien, cher monsieur, vous voyez le décor dans lequel se déroule une bonne partie de l'existence de votre ami...

PIERRE. — Un décor très agréable... Beaucoup moins sévère que celui de nos études de Santiago.

FALABRÈGUES. — Vous résidez à Santiago ?

PIERRE. — A Santiago du Chili... où j'ai une affaire d'exportation de nitrates.

FALABRÈGUES. — C'est la principale richesse du pays, je crois ?

PIERRE. — Oui... mais j'ai aussi des bureaux à Valparaiso, qui est le premier port du Chili. Beaucoup de gens croient que c'est Santiago : ils ignorent que Santiago est à cent kilomètres du Pacifique.

FALABRÈGUES. — Cent kilomètres... J'avoue que je l'ignorais aussi...

PIERRE. — C'est bien naturel ; sur les cartes, ça a l'air tout près... mais Santiago est une ville très importante : un million 384.000 habitants... Archevêché... Université... Industrie active... Fondée en 1541 par l'Espagnol Pedro Valdivia... et capitale du pays depuis cette époque.

ANNE-MARIE. — Pierre est intarissable sur le Chili ! On sent qu'il l'a étudié à fond...

PIERRE. — En quinze ans, n'est-ce pas ?...

FALABRÈGUES. — Et vous disiez que les Etudes de là-bas sont d'aspect plus... sévère que les nôtres ?

PIERRE. — Beaucoup plus, à tous points de vue ! Par exemple, et c'est ce qui m'a frappé en pénétrant dans la vôtre, au Chili, il n'y a pas de personnel féminin dans les études de notaire.

FALABRÈGUES. — Allons donc !

PIERRE. — Jamais ! Le notaire qui admettrait des jeunes femmes parmi ses collaborateurs perdrait immédiatement toute sa clientèle.

FALABRÈGUES. — Pas possible ! En 1957 !

ANNE-MARIE. — Pierre me disait que quelques études ont essayé, timidement, d'engager des jeunes filles, des jeunes femmes comme sténo-dactylo...

PIERRE. — Oui... mais il y a eu des incidents... fâcheux... dont le bruit s'est très vite répandu.

FALABRÈGUES. — Des incidents ?

PIERRE. — Des idylles... plus ou moins innocentes... C'était fatal... Et le public a déserté ces officines, dont la plupart ont dû fermer leurs portes...

FALABRÈGUES. — Ah ! ah !... Ainsi au Chili, les gens ont conservé à ce point le souci de la moralité !

PIERRE. — Oui... ils sont très stricts... D'autre part, on confie à une étude des documents... des dispositions testamentaires, par exemple, dont le secret, s'il venait à être divulgué, provoquerait parfois des drames familiaux extrêmement graves...

ANNE-MARIE. — C'est arrivé une fois, tu te rappelles ?

FALABRÈGUES. — Le testament Béliard ?... Je ne suis pas près de l'oublier !

ANNE-MARIE. — Une indiscrétion d'une jeune stagiaire, habilement questionnée par un des héritiers...

JACQUES. — Il y a plus de dix ans... Ce ne s'est jamais reproduit...

PIERRE. — Bien entendu... Mais les Chiliens estiment que lorsqu'une femme, si charmante soit-elle, est dépositaire d'un secret, ce n'en est plus un... D'où cette méfiance à l'égard des études qui ont essayé d'imposer un personnel féminin... (*A Jeanine.*) Ce que je dis là ne concerne que les Chiliennes... (*A Falabrègues.*) Je suis sûr que toutes vos collaboratrices sont entièrement dignes de confiance et que leur conduite est irréprochable.

FALABRÈGUES. — Dieu merci, je crois pouvoir en répondre. Madame Laubry, tout particulièrement, est une secrétaire d'un dévouement et d'un sérieux auxquels je me plais à rendre hommage.

JEANINE. — Maître... vous êtes trop bon...

FALABRÈGUES. — Non, mon enfant, je ne suis pas bon, je suis juste. Et je vais d'ailleurs mettre, une fois de plus, votre dévouement et vos capacités à l'épreuve : vous avez étudié le dossier de la Société Plastirex, je crois ?

JEANINE. — C'est moi qui l'ai constitué, maître. Il est prêt depuis plus d'une semaine.

JACQUES. — Oui... Je l'ai entièrement revu, hier après-midi : il est complet.

FALABRÈGUES. — Vous avez fait l'état des déclarations et souscriptions au capital ?

JEANINE. — Oui, Maître, et j'ai préparé l'ordre du jour de la première assemblée générale, pour la désignation des rapporteurs.

FALABRÈGUES. — Parfait ! Eh bien, chère madame Laubry, je vais vous demander de téléphoner à votre mari, car il est absolument nécessaire que vous preniez le train pour Angers, ce soir, avec maître Sorbier.

JACQUES. — Quoi ?

JEANINE. — Ce soir ?

JACQUES. — Mais... c'est monsieur Piquemalle qui devait aller à Angers ?

FALABRÈGUES. — Monsieur Piquemalle (*A Pierre.*) notre premier clerc (*A Jacques.*) ne fait plus partie de l'étude : je viens d'avoir avec lui un entretien... assez peu cordial, à la suite de l'incident que vous savez... et il m'a donné sa démission.

PIERRE. — Comment ? Un premier clerc a le droit de vous quitter du jour au lendemain, sans préavis ?

FALABRÈGUES. — Non, il ne nous quittera que dans un mois. Mais cette affaire est trop importante pour que je la confie à un collaborateur démissionnaire qui risquerait de ne pas y apporter tout le soin qu'elle exige. Aussi, mon cher Jacques, c'est vous qui irez à Angers. Je crois que le train est à 17 h. 40 ou 45... Vous n'avez que le temps de passer chez vous prendre votre valise.

JACQUES. — Vous ne pouvez vraiment pas désigner quelqu'un d'autre ? J'avais promis à Pierre de passer la soirée avec lui et je serais désolé de le laisser seul.

ANNE-MARIE. — Il ne sera pas seul : je serai là. Nous nous tiendrons compagnie mutuellement. N'est-ce pas, Pierre ?

PIERRE. — Oui, Anne-Marie... Mais maître Falabrègues pourrait peut-être dispenser Jacques de ce voyage...

FALABRÈGUES. — C'est malheureusement impossible : Je serais allé volontiers moi-même à Angers, pour vous laisser votre ami, mais je suis pris demain matin.

JACQUES. — En tout cas... je ne vois pas la nécessité d'emmener madame Laubry : j'ai une parfaite connaissance du dossier.

PIERRE. — Oui, hier il y a travaillé, d'arrache-pied, tout l'après-midi.

FALABRÈGUES. — Je n'en doute pas, mais madame Laubry, qui l'a constitué, est au courant de détails qui auraient pu vous échapper et, à Angers, elle vous sera sûrement très utile. (*A Jeanine.*) Ne croyez-vous pas ?

JEANINE. — C'est possible, maître... Je vais avertir tout de suite mon mari : je sais où il est en ce moment.

FALABRÈGUES. — Je vous remercie de bien vouloir accepter ce déplacement un peu hâtif.

JEANINE. — Je le fais avec le plus grand plaisir, maître : j'adore les voyages.

FALABRÈGUES. — A la bonne heure !

PIERRE. — Eh bien, voyez-vous, maître, voilà une chose qui paraîtrait incroyable au Chili !

FALABRÈGUES. — Quoi donc ?

PIERRE. — Un notaire laissant un de ses collaborateurs, marié, partir régler une affaire importante avec une collaboratrice jeune et également mariée... Les Chiliens trouveraient cela... inconcevable ! (*A Anne-Marie.*) N'est-ce pas ?

ANNE-MARIE. — Je connais trop peu le Chili...

FALABRÈGUES. — Je ne vois vraiment pas...

PIERRE. — Naturellement... Nous sommes en France... Un pays qui a à l'étranger une réputation de légèreté... assez justifiée..., il faut le reconnaître...

FALABRÈGUES. — Monsieur Lestissac, c'est la première fois, je vous l'assure, que l'on me considère comme un homme léger !

PIERRE. — Léger... je ne me le permettrais pas, Maître ! Disons... imprudent...

JACQUES. — La question n'est pas là ! Je ne vois absolument pas la nécessité d'imposer ce voyage à Madame Laubry... Je connais l'affaire aussi bien qu'elle, sans vouloir diminuer son mérite.

PIERRE. — Et s'il le dit, c'est qu'il la connaît à fond. Jacques n'a pas l'habitude de se vanter.

FALABRÈGUES. — J'en suis certain, mais, dans une affaire comme celle-ci, il faut se prémunir contre tout accident : nul n'est à l'abri d'une défaillance de la mémoire. Madame Laubry vous accompagnera. Croyez-moi, c'est plus sage. J'ai toute confiance en vous, mais, avec madame Laubry à vos côtés, je serai plus tranquille. A deux, on risque moins de faire des bêtises.

(*Anne-Marie se détourne pour cacher son envie de rire. Jacques regarde Pierre, l'air désolé. Falabrègues prend Pierre à témoin de la sagesse de sa dernière remarque et est intrigué de voir celui-ci hocher la tête avec inquiétude tout en surveillant du coin de l'œil Jeanine qui range ostensiblement ses affaires pour s'en aller, cependant que descend le...*

RIDEAU

ACTE II

PREMIER TABLEAU

Le salon des Sorbier.
Il est 10 heures du soir. Jean vient de servir le whisky à Anne-Marie et à Pierre.

Scène I

JEAN. — Madame aura-t-elle encore besoin de moi ?

ANNE-MARIE. — Non, Jean. Vous pouvez aller vous coucher, nous nous débrouillerons.

JEAN. — Bien, madame. Et pour le petit déjeuner de Monsieur ?

ANNE-MARIE, *à Pierre.* — Vous désirez qu'on vous l'apporte à quelle heure ?

PIERRE. — A 21 heures 50.

ANNE-MARIE. — Comment ?

PIERRE. — Non... excusez-moi : je pensais à l'heure de l'arrivée du train à Angers...

ANNE-MARIE. — Revenez à Paris une seconde : quand voulez-vous votre petit déjeuner ?

PIERRE. — Je ne sais pas... Je n'ai pas encore très faim...

ANNE-MARIE. — Evidemment : nous sortons de table ! Mais à quelle heure faut-il qu'on vous réveille ?

PIERRE. — Ça dépendra de l'heure à laquelle je vais me coucher... D'ailleurs je ne vais certainement pas dormir... alors il n'y aura pas besoin de me réveiller.

ANNE-MARIE. — C'est d'une logique rigoureuse !

JEAN. — Monsieur veut-il que je lui prépare un somnifère ?

PIERRE. — Oh ! Non ! Non !... Les somnifères... ils commencent à me faire de l'effet au moment où il faut que je me lève. Alors j'aime mieux pas... J'ai déjà assez de mal à me lever comme ça...

JEAN. — Certainement, monsieur. Pour le petit déjeuner, Monsieur n'aura qu'à me sonner, demain matin, et me dire ce qu'il désire prendre.

PIERRE. — Voilà.

JEAN. — Je souhaite une bonne nuit à Madame... et à Monsieur...

PIERRE. — Merci.

ANNE-MARIE. — Bonsoir, Jean.

(*Jean sort.*)

Scène II

ANNE-MARIE. — Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, Pierre. C'est le dîner qui ne passe pas ?

PIERRE. — Ce n'est pas le dîner, vous le savez très bien, c'est ce voyage. Permettez-moi de vous dire que vous ne m'avez pas beaucoup aidé à l'empêcher.

ANNE-MARIE. — Que pouvais-je faire ? Quand mon père a pris une décision, il n'est pas question de la discuter.

PIERRE. — Ça avait l'air de vous amuser. Je vous ai regardée, plusieurs fois, vous aviez presque le fou rire...

ANNE-MARIE. — C'est à cause de votre histoire du Chili : l'idée qu'à côté de ses austères confrères chiliens, mon père faisait figure de petit polisson, c'était tellement drôle !

PIERRE. — Je disais ce qui me venait, pour le dissuader de laisser partir maître Sorbier avec Jeanine... Ah ! c'est la catastrophe, ça ! (*Il consulte sa montre.*) 10 heures 25... Il y a plus d'une demi-heure qu'ils sont arrivés... Ils doivent être en train de dîner.

ANNE-MARIE. — Oh !... Ils auront sûrement dîné au wagon-restaurant. Maintenant ils sont dans leurs chambres.

PIERRE. — Dans leurs chambres... Au pluriel ?

ANNE-MARIE. — Bien entendu. Cela ferait très mauvais effet que maître Sorbier prît une seule chambre avec sa secrétaire. Non, soyez tranquille, ils ont certainement pris deux chambres.

PIERRE, *un peu rassuré.* — Ah !...

ANNE-MARIE. — Deux chambres communicantes... Pour le cas où il aurait à lui dicter quelques notes au cours de la nuit...

PIERRE. — Non, vraiment... vous prenez ça avec une légèreté !

ANNE-MARIE. — Comment voulez-vous que je le prenne ? Ils sont partis : ils sont partis... Nous n'y pouvons plus rien. Je reconnais que, pour vous, ce voyage est un contretemps fâcheux...

PIERRE. — Ben... et pour vous ?

ANNE-MARIE. — Pour moi, c'est beaucoup moins grave... D'abord, j'ai l'habitude... et puis, moi aussi, je me suis organisée...

PIERRE. — Organisée ?

ANNE-MARIE. — Oui... Chaque fois que Jacques me trompe, je le sais, je vous l'ai dit. Et, chaque fois... je le lui rends...

PIERRE, *stupéfait.* — Vous le lui...

ANNE-MARIE. — Immédiatement !... A votre santé ! (*Elle boit.*)

PIERRE. — Ah ! Ça... par exemple !

ANNE-MARIE. — Ça a l'air de vous surprendre ?...

PIERRE. — Plutôt !... Je n'aurais jamais imaginé...

ANNE-MARIE. — Oh ! Pierre !... Vous me preniez donc pour une idiote ?

PIERRE. — Non... je vous prenais pour...

ANNE-MARIE. — Pour une honnête femme ?...

PIERRE. — Oui...

ANNE-MARIE. — Mais je suis une honnête femme. Je ne le trompe que quand il me trompe, pas une fois de plus. Et je suis fair-play, j'y mets autant de discrétion que lui : jamais avec ses amis ni avec ses relations. Toujours avec des garçons très bien, charmants, mais sans importance et qu'il ne risque pas de rencontrer. On ne peut pas être plus honnête...

PIERRE, *dépassé.* — Alors... là... vous êtes d'un cynisme !

ANNE-MARIE. — Ce n'est pas du cynisme, c'est de la sagesse : quand il a eu sa première « secrétaire »... Solange..., une fort jolie fille, d'ailleurs..., j'ai été très malheureuse, moi aussi. J'ai pleuré toute la nuit. D'humiliation, surtout, je m'en suis très vite rendu compte. Alors, dès le lendemain, j'ai pris un amant, un garçon que j'avais vaguement connu à Juan-les-Pins et qui me téléphonait de temps en temps. Et la nuit suivante je n'ai pas pleuré. J'avais même plutôt envie de rire... Aussi, maintenant, il peut me tromper tant qu'il veut, je connais le remède et j'en use, régulièrement : il a eu cinq maîtresses, j'ai eu cinq amants.

PIERRE. — Et lui... il ne s'est jamais douté...

ANNE-MARIE. — Je m'y prends plus adroitement... ce qui n'est pas difficile... Et puis... il est si sûr de moi... c'est-à-dire de lui... De mon côté, je lui laisse croire que je ne sais rien. Je montre juste l'ombre

d'un soupçon, de temps à autre, pour le maintenir dans le droit chemin de traverse que je lui autorise... Alors, prudemment, il s'en tient à ses secrétaires et il laisse mes amies tranquilles, de sorte qu'elles m'envient toutes d'avoir un mari aussi sérieux et aussi fidèle. Ainsi nous vivons très heureux, nous nous entendons parfaitement et nous ne nous ennuyons jamais, surtout quand nous ne sommes pas ensemble. (*A Pierre qui est bouche-bée.*) Vous n'aimez pas ce whisky ?... C'est un de mes amis qui me le fournit. Celui de la... troisième secrétaire de Jacques : Gisèle, une grande brune, assez vulgaire, mais qui a réussi à le garder près de sept mois. Ç'a été le record.

PIERRE. — Mais alors... le monsieur du whisky...

ANNE-MARIE. — Il a duré le même temps. J'en ai changé quand Jacques a changé de secrétaire. Je dois dire que je commençais à m'en lasser moi aussi. En revanche, je ne me lasse pas de son whisky. Il est excellent, vous ne trouvez pas ?

PIERRE. — Oui... mais..., moi, le whisky me monte facilement à la tête.

ANNE-MARIE. — C'est ce qu'il faut. Dans les moments de crise, c'est le médicament idéal. Il fait voir les choses sous un jour riant.

PIERRE. — Vous voyez les choses sous un jour riant, vous ?

ANNE-MARIE. — Ça commence...

PIERRE. — Ce que votre mari est peut-être en train de faire à Angers, ça vous amuse ?...

ANNE-MARIE. — Oh oui !... Parce que je pense que je vais lui rendre la pareille et je ne sais pas avec qui !... C'est d'assez fraîche date, de sorte que je n'ai pas encore pris mes dispositions... Mais ça ne va pas tarder !

PIERRE. — C'est affolant !... Ainsi, vous allez tromper votre mari froidement, par principe !

ANNE-MARIE. — Exactement ! Par principe. Je suis une femme à principes. Je suis pour la justice et l'égalité. Dans les périodes où il m'est fidèle, je lui suis fidèle. Et j'y ai du mérite... parce que..., entre nous..., ce n'est pas un amant prodigieux.

PIERRE. — Ah ? Alors... il n'aura peut-être pas produit sur Jeanine une impression... considérable...

ANNE-MARIE. — Ça... c'est affaire de comparaison... Il m'est difficile de juger... Et puis il y a l'attrait du changement, de la nouveauté... C'est un peu comme lorsqu'on a l'habitude de déjeuner chez soi et qu'un jour on va au restaurant : on trouve tout délicieux... Et c'est encore très nouveau... Le voyage à Bordeaux c'était le... 4 février, je crois ?

PIERRE. — Oui... ça fait un peu plus de trois semaines...

ANNE-MARIE. — Et depuis ils ne se sont pas vus souvent ?

PIERRE. — Non... Trois fois..., le dimanche soir...

ANNE-MARIE. — A huit heures...

PIERRE. — Oui...

ANNE-MARIE. — En somme, ils sont en pleine lune de miel... Ah ! c'est ennuyeux ça... Vous n'auriez pas dû la laisser aller à Bordeaux...

PIERRE. — J'avais une émission en province, ce soir-là. Elle aurait été seule à Paris. J'ai pensé : il vaut mieux qu'elle aille à Bordeaux, ça la distraira... Je ne croyais pas si bien dire...

ANNE-MARIE. — Si au moins votre émission avait eu lieu à Bordeaux...

PIERRE. — Eh ! Oui... Malheureusement, ça se passait à Lille. Nous ne pouvions pas être plus loin l'un de l'autre. C'est bien la destinée...

ANNE-MARIE. — S'ils étaient allés à Lyon, au lieu d'aller à Bordeaux, vous auriez été moins loin, mais ce serait arrivé quand même, si ça peut vous consoler...

PIERRE. — Ca ne me console pas du tout ! Comment voulez-vous ? Et dire que maintenant ils sont là-bas, tous les deux, jusqu'à demain soir !...

ANNE-MARIE. — Oh ! demain, ils seront très occupés avec la constitution de cette société. Ils ont rendez-vous chez le notaire d'Angers à neuf heures du matin.

PIERRE. — Oui, mais... d'ici demain matin...

ANNE-MARIE. — Que voulez-vous ? Faites comme moi : buvez votre whisky et pensez à autre chose.

PIERRE. — Si vous croyez que c'est facile ! (*Il boit.*)

ANNE-MARIE. — Votre glace a fondu, ce n'est plus que de l'eau, Ne buvez pas ça. (*Elle lui prend son verre.*)

PIERRE. — Oh ! ça ne fait rien...

ANNE-MARIE. — D'abord votre whisky était noyé, vous aviez mis trop d'eau. Laissez-moi vous servir. (*Elle verse le whisky dans un autre verre.*)

PIERRE. — Doucement ! Doucement !

ANNE-MARIE. — Vous allez voir... (*Elle met un glaçon dans son verre et ajoute un tout petit peu d'eau.*) Là... juste assez de Perrier pour que ça pétille un peu... Tenez... goûtez...

PIERRE, *goûtant.* — Oui... c'est meilleur...

ANNE-MARIE. — N'est-ce pas ? Mais il ne faut pas le siroter comme une grenadine : le whisky, ça se boit d'un trait.

PIERRE. — D'un trait ? Il y a de quoi tomber raide !

ANNE-MARIE. — Vous êtes une si petite nature ? Jacques en boit cinq ou six à la file, sans broncher...

PIERRE. — Ah ?... Il est vrai que ça a l'air fort, comme ça..., mais, au fond, ce n'est pas tellement alcoolisé.

ANNE-MARIE. — Non... ce n'est pas méchant. (*Elle boit.*)

PIERRE, *buvant son verre d'un trait.* — Ah !... Ça rape un peu le gosier, quand même...

ANNE-MARIE. — Ce n'est pas le whisky qui fait ça, c'est le Perrier.

PIERRE. — Oui... oui... sûrement... C'est ça qui picote... Eh bien, vous voyez, je n'aimais pas tellement le whisky, mais je crois que je commence à m'y faire... C'est quoi, comme marque ?

ANNE-MARIE. — Queen-Ann. Mais vous allez goûter celuici, le Johny-Walker. C'est un autre goût. Vous me direz lequel vous préférez. (*Elle le sert.*)

PIERRE. — C'est le même... monsieur qui vous le fournit ?

ANNE-MARIE. — Oui... Il est vaguement je ne sais quoi à l'Unesco, alors il a le whisky hors-douane. C'est très avantageux. On peut vraiment en boire sans se gêner.

PIERRE. — En effet... c'est pratique ! Je me demandais souvent à quoi ça pouvait bien servir l'Unesco : maintenant, je comprends ! (*Il boit.*) Ah ! Il n'est pas mauvais non plus... et il rape moins que l'autre.

ANNE-MARIE. — C'est parce que j'ai mis moins de Perrier.

PIERRE. — Ah ! voilà... (*Il boit tout son verre.*) Il n'y a pas de comparaison, ça passe beaucoup mieux.

ANNE-MARIE. — Vous préférez celui-ci...

PIERRE. — C'est difficile à dire... Il faudrait que je regoûte le premier avec très peu d'eau...

ANNE-MARIE. — Servez-vous...

PIERRE, *se servant.* — Je vais en mettre la même quantité... C'était comme ça ?...

ANNE-MARIE. — A peu près...

PIERRE. — Et un tout petit peu de Perrier... Là ! Maintenant... je vais pouvoir me faire une opinion impartiale. (*Il boit.*) Ah !... (*Il reboit.*) Je crois bien que...

ANNE-MARIE. — Vous aimez mieux l'autre ?

PIERRE. — Attendez ! (*Il termine son verre, les yeux fermés pour mieux se concentrer.*) Oui !... Celui-ci a peut-être un peu plus de... (*Il essaie d'exprimer avec son pouce et son index une opinion visiblement très vague.*)

ANNE-MARIE. — C'est possible.

PIERRE. — Mais l'autre a nettement un... un petit... (*Même jeu.*) Oh ! non... il n'y a pas de doute : c'est l'autre le meilleur, du moins à mon avis...

ANNE-MARIE. — C'est aussi le mien.

PIERRE. — Il s'appelle comment déjà, l'autre ?

ANNE-MARIE. — Johny-Walker. C'est celui que je préfère également. Servez-m'en un, Pierre, j'ai terriblement soif.

PIERRE. — C'est curieux, moi aussi !... Voyons... (*Il examine les bouteilles.*) Johny-Walker... Très bon ! (*Il la sert.*)

ANNE-MARIE. — Là... A vous.

PIERRE. — Oui !... (*Il se sert.*) Je commence à avoir le dosage dans l'œil... (*Il sert le Perrier.*) Le Perrier... très peu, très peu... c'est ça qui le rend fort... Voilà !

ANNE-MARIE. — Et un petit glaçon... (*Elle en met dans les deux verres.*) A nos amours !

PIERRE, *qui allait boire.* — A nos... Oh ! Pourquoi avez-vous dit ça ?... Ça allait si bien !... Je n'y pensais plus depuis un moment... (*Il repose son verre.*) Angers !...

ANNE-MARIE. — Allons, bon ! Qu'est-ce que j'ai fait là !

PIERRE, *consultant sa montre.* — 11 heures moins 10... Ils sont dans leurs chambres depuis... trois quarts d'heure... Voyons : en arrivant... elle a défait sa valise : dix minutes... Puis elle a fait sa toilette : dix minutes aussi. Ça fait vingt minutes... Mais après ?

ANNE-MARIE. — Elle avait peut-être emporté de quoi lire...

PIERRE. — De quoi... (*Il la regarde.*) Oh !... Voilà que vous plaisantez encore ! Non, vraiment, je ne peux pas arriver à vous comprendre !

ANNE-MARIE. — Mais moi non plus, Pierre !... Vous n'êtes pas logique, je vous l'assure.

PIERRE. — Je ne suis pas logique ?

ANNE-MARIE. — Vous m'avez affirmé que vous aimiez votre femme, je ne l'ai pas rêvé ?

PIERRE. — Non...

ANNE-MARIE. — Bon !... En ce moment elle est à Angers et vous avez des raisons de supposer qu'elle y occupe ses loisirs avec mon mari, d'une façon sur laquelle il est inutile d'insister.

PIERRE. — Et alors ?

ANNE-MARIE. — Alors, de deux choses l'une : ce que vous appréhendez, ou elle le fait ou elle ne le fait pas. Si elle ne le fait pas, vous vous tourmentez pour rien...

PIERRE. — Oui, mais...

ANNE-MARIE. — Mais si elle le fait... c'est qu'elle a envie de la faire... et qu'elle y trouve un certain plaisir...

PIERRE. — Je vous en prie, Anne-Marie...

ANNE-MARIE. — Pardon ! C'est là qu'il faut être logique : si vous n'aimez pas votre femme, je comprendrais que vous soyez mécontent de penser qu'elle s'amuse pendant que vous êtes ici à vous ennuyer auprès de moi...

PIERRE. — Ce n'est pas ça ! Je ne m'ennuie pas du tout... mais...

ANNE-MARIE. — Mais si vous l'aimez, logiquement, vous devriez vous dire : Ma petite Jeanine est en train de passer un bon moment à Angers, je suis bien content pour elle !

PIERRE. — Allons donc ! C'est un raisonnement qui ne tient pas debout !

ANNE-MARIE. — Pourquoi ?

PIERRE. — Parce que... Jeanine est ma femme... je suis son mari et...

ANNE-MARIE. — ... et vous êtes égoïste, comme la plupart des hommes. Vous voulez bien que la femme que vous aimez soit heureuse, mais avec vous ! Et si elle n'est pas heureuse, tant pis !

PIERRE. — Elle était très heureuse avec moi, Jeanine ! A tous points de vue !

ANNE-MARIE. — Il faut croire qu'il lui manquait un tout petit quelque chose qu'elle ne trouvait pas chez vous, puisqu'elle est allée le chercher ailleurs... Maintenant elle l'a trouvé et son bonheur est complet : vous devriez vous en réjouir !

PIERRE. — Ça.. c'est de la logique... de la logique féminine... ! « Il lui manquait quelque chose » !... Naturellement ! Il manque toujours quelque chose ! Mais quand on s'aime vraiment on ne s'en aperçoit pas, on est heureux quand même.

ANNE-MARIE. — Alors... c'est peut-être qu'elle ne vous aimait pas assez pour ne pas s'en apercevoir...

PIERRE. — Non ! C'est le besoin de tromper..., de mentir..., de trahir ! Les femmes ont ça dans le sang, la trahison...

ANNE-MARIE. — Mais oui... et les hommes sont sincères, loyaux, fidèles, c'est bien connu...

PIERRE. — Ce n'est pas la même chose, vous le savez très bien !

ANNE-MARIE. — Oui... ça... je le reconnais... Quand un homme trompe sa femme, il sait qu'il ne la rend pas ridicule : on ne rit pas d'une femme trompée, on la plaint...

PIERRE. — Ah !...

ANNE-MARIE. — Tandis que la femme qui trompe son mari lui joue vraiment un mauvais tour : il n'est pas un homme trompé, il est un mari cocu... C'est beaucoup plus désagréable ! Et tout le monde trouve ça très drôle ! Non, vous avez raison, c'est tout à fait différent...

PIERRE. — Je ne vois pas ce que ça a de drôle... Du reste, il n'y a que les Français qui rienti de ça...

ANNE-MARIE. — De quoi ?

PIERRE. — Des histoires de...

ANNE-MARIE. — De cocu ?...

PIERRE. — Oui... Aussi les Françaises devraient être les femmes les plus sages et les plus fidèles du monde, pour que leurs maris ne soient pas ridicules. Eh bien, non, justement, ce sont les plus déchaînées ! (*Il consulte sa montre.*) Onze heures ! Et être là !... Ne pouvoir rien faire !

ANNE-MARIE. — Si !... Vous pouvez faire quelque chose...

PIERRE. — Quoi ?

ANNE-MARIE. — Faites comme moi... Rendez-lui la pareille... Je vous assure que c'est un remède radical. Vous avez bien une camarade..., une amie..., qui serait libre ce soir..., dont le mari serait en voyage...

PIERRE, *cherchant.* — Non... je ne vois pas... Et puis, sincèrement, je n'ai pas le cœur à ça... J'ai un de ces coups de cafard !... Ça doit être le whisky... Il n'a pas l'air de me réussir...

ANNE-MARIE. — Vous n'en avez bu que trois... C'est à partir du sixième qu'on voit la vie en rose. Tenez, nous allons en boire un ensemble. (*Elle sert le whisky*). Vous verrez, ça ira tout de suite beaucoup mieux.

PIERRE. — Ça ne me fait rien du tout...

ANNE-MARIE. — Parce que c'était des whiskies d'enfant de chœur. Buvez celui-ci, vous m'en direz des nouvelles.

PIERRE. — Oh ! là, là !... C'est peut-être beaucoup...

ANNE-MARIE. — C'est la dose pour adultes normalement constitués. Vous êtes normalement constitué ?

PIERRE. — Je crois... oui...

ANNE-MARIE. — Nous allons voir ! (*Levant son verre.*) A... que je ne dise pas de bêtise, cette fois-ci !... A la santé de la reine d'Angleterre !

PIERRE. — ... De la reine d'Angleterre ? Ce n'est pas que je sois contre la monarchie, mais... une femme... je n'aurais pas confiance... Enfin, ça les regarde ! A sa santé quand même ! (*Il boit.*) Ouf !... Il était royal, celui-là !... Vous l'avez tout bu d'un seul coup ?

ANNE-MARIE. — Oui : j'avais besoin de me secouer, moi aussi... Maintenant, je me sens en pleine forme ! Vous dansez ?

PIERRE. — Bah !... un peu, de temps en temps...

ANNE-MARIE. — J'ai un calypso sensationnel. Vous aimez le calypso ?

PIERRE. — Oui... mais... non, pas ce soir... Ça me ferait plaisir de danser avec vous, mais... en ce moment... je n'ai vraiment pas envie de danser..., ni d'entendre de la musique... Je me rends compte que je suis un véritable bonnet de nuit... Je suis désolé...

ANNE-MARIE, *s'asseyant près de lui.* — Ne vous excusez pas..., je vous comprends... (*Elle lui caresse les cheveux.*) Pauvre Pierre... il a un gros chagrin... (*Il fait signe que oui.*) Vous savez... je plaisante, comme ça, pour essayer de vous distraire... Ça me fait beaucoup de peine de vous voir si malheureux.

PIERRE, *ému.* — Vous êtes gentille, Anne-Marie. (*Il lui prend les mains.*)

ANNE-MARIE. — Non... j'ai de la sympathie pour vous, voilà tout.

PIERRE. — Moi aussi... Vous êtes une fille si exceptionnelle...

ANNE-MARIE. — Là vous exagérez !

PIERRE. — Non, c'est vrai : vous êtes intelligente, vous avez de l'esprit, le sens de l'humour... Vous êtes un petit peu cynique, bien sûr.

ANNE-MARIE. — Ah ! la perfection n'est pas de ce monde...

PIERRE. — D'abord, c'est peut-être un genre que vous vous donnez... Je n'y crois pas, moi, à votre cynisme... Et puis... vous êtes si belle...

ANNE-MARIE. — Je crois que le whisky commence à faire son effet...

PIERRE. — Oh ! non... j'y vois très clair... Tout est beau en vous, tout est joli... Vous avez des petites mains si fines, si fragiles... on les dirait transparentes... C'est à peine si on ose les embrasser... tout doucement... (*Il le fait.*) Et votre peau est si douce... (*Il lui caresse le bras, l'épaule.*)

ANNE-MARIE. — Quand je vous disais que vous deviez très bien faire la cour aux femmes...

PIERRE. — Je ne vous fais pas la cour... Je vous regarde et je vous dis ce que je vois... Oh ! vos yeux...

ANNE-MARIE. — Qu'est-ce qu'ils ont, mes yeux ? Ils louchent ?

PIERRE. — Non ! Ils ont changé de couleur depuis tout à l'heure ! Ils étaient gris-vert, ils sont devenus tout bleus...

ANNE-MARIE. — J'ai des yeux de caméléon : ils s'assortissent à mes états d'âme...

PIERRE. — Ils sont splendides, vos yeux... si clairs... Ce n'est pas possible qu'ils sachent mentir : on y voit tout ce que vous pensez.

ANNE-MARIE. — Qu'est-ce que vous y voyez en ce moment ?

PIERRE. — Des tas de choses gentilles...

ANNE-MARIE. — Ils ne mentent pas, Pierre...

PIERRE. — Que vous êtes jolie, Anne-Marie... et sans artifices... Vos cheveux sont un peu coiffés à la diable et c'est ravissant. Votre peau est fraîche... Le dessin de vos lèvres est parfait... Ce sont des lèvres faites pour sourire et pour dire des mots tendres... Et tout votre visage est sans défaut, avec par instants, quelque chose d'enfantin qui le rend adorable.

ANNE-MARIE. — Vous allez finir par me troubler, Pierre, à me détailler avec tant d'enthousiasme !

PIERRE. — Adorable ! Tenez, quand vous prenez ce petit air-là... on a envie de vous serrer dans ses bras et de vous embrasser... Ah ! Jacques a bien de la chance... (*Il se rembrunit soudain.*) Et ça ne lui suffit pas ! (*Il donne un coup de poing sur le meuble à sa portée.*) Il faut qu'il me prenne aussi ma femme et qu'il l'emmène à Angers !

ANNE-MARIE, *se levant.* — Et allez-donc ! Ça recommence ! La barbe avec Angers !

PIERRE. — Pardon ! Ça m'a échappé... Je ne le ferai plus, je vous le promets !

ANNE-MARIE, *agacée.* — De toute façon, depuis Bordeaux, ça y est ! Alors, une fois de plus ou de moins...

PIERRE. — Ah non ! Là... permettez-moi de n'être pas d'accord ! Vous parlez comme ça parce que vous n'aimez pas votre mari...

ANNE-MARIE. — Qu'en savez-vous ?

PIERRE. — Eh !... Vous ne lui êtes pas fidèle...

ANNE-MARIE. — Oh ! la fidélité..., si elle se tient là où vous la placez, c'est vraiment une vertu mineure ! Non, la seule fidélité qui compte, c'est celle du cœur, et mon cœur lui est fidèle. Je n'aime que lui et je suis certaine qu'au fond, il n'aime que moi, lui aussi.

PIERRE. — Non ! Si vous l'aimiez vraiment, vous ne pourriez pas supporter l'idée qu'en ce moment il dit des mots d'amour à une autre femme. Car il lui en dit, j'en suis sûr ! Il lui jure qu'il l'aime, qu'il n'est heureux qu'auprès d'elle... Je le sais bien, moi, je dis toujours ça...

ANNE-MARIE. — Tiens ! Parce que votre femme que vous aimez tant, vous la trompez aussi ?

PIERRE. — Oh non ! Peuh !... De petites aventures... sans importance...

ANNE-MARIE — Ben voyons !... Et ces « aventures »... quand vous leur dites que vous les aimez, vous n'en pensez pas un mot ?

PIERRE. — Si... je suis sincère... sur le moment... Mais on sait très bien, tous les deux, que ce n'est pas pour la vie... C'est pour ça que c'est sans importance...

ANNE-MARIE. — Evidemment... Alors ce que Jacques est peut-être en train de dire à Jeanine, c'est sans importance aussi...

PIERRE. — Oui, mais... ce qu'elle lui dit, elle...

ANNE-MARIE. — Bah ! même si elle le pense, sur le moment, au fond, elle n'aime que vous...

PIERRE. — Oh non !... Ce n'est pas pareil !... Jeanine j'étais le premier garçon qu'elle ait connu... Les petits mots d'amour qu'elle me disait, elle ne les avait jamais dits à personne... C'était des petits mots qu'elle avait inventés pour moi... exprès... sur mesure... Maintenant, si un jour elle me les redit, ils auront peut-être servi à un autre... Ce sera des mots... d'occasion... Et si jamais elle me dit un petit mot nouveau, que je n'aurai jamais entendu, je penserai : c'est peut-être pour l'autre qu'elle l'a inventé... et forcément, en me le disant, ça lui rappelle des choses... Non ! Non ! C'est irréparable, ce qu'elle a fait là, parce que, même si je lui pardonne et que j'essaie d'oublier, ce ne sera plus jamais comme avant... Ah ! Il y a de quoi devenir fou ! Je sens que je deviens fou ! Ça doit être le whisky... J'en ai bu beaucoup parce qu'il est très bon. (*En fait, il commence à être ivre.*)

ANNE-MARIE. — Encore un peu ?

PIERRE. — Volontiers... (*Elle le sert.*) Ça monte un peu à la tête, mais ça ne rend pas malade, le whisky... parce que c'est un alcool sec...

ANNE-MARIE. — Oui... (*Elle lui donne son verre.*)

PIERRE. — Merci ! (*Il boit.*) Moi, je ne bois que des alcools secs... Les vins blancs aussi... je n'aime que les secs : le vin d'Alsace... le Fouilly-Puissé... (*Il boit.*) mais pas les bordeaux blancs... c'est trop doux... Ni les vins d'Anjou... (*Le mot le saisit.*) Anjou... Ils en ont peut-être bu du vin d'Anjou... à Angers...

ANNE-MARIE, *excédée.* — Mais non ! Ils ont dîné au wagon-restaurant : ils auront bu du Listrac, c'est la spécialité.

PIERRE. — Du Listrac ?

ANNE-MARIE. — C'est un bordeaux.

PIERRE. — Un bordeaux...

ANNE-MARIE. — Oui... je n'aurais pas dû dire ça non plus...

PIERRE. — Bah !

ANNE-MARIE. — En tout cas, ils n'ont sûrement pas fait monter une caisse de vin d'Anjou dans leur chambre... et puis... (*Elle consulte sa montre.*) il est onze heures et demie... Je connais Jacques : c'est terminé, il dort.

PIERRE. — Vous croyez ?

ANNE-MARIE. — Mais oui. D'autant plus qu'il doit se lever de bonne heure demain matin.

PIERRE. — Il dort... peut-être tout près d'elle... dans ses bras... comme moi... (*Il se lève.*) Non ! Ce n'est pas possible ! Je vais les réveiller ! A quel hôtel sont-ils descendus ?

ANNE-MARIE, *lassée.* — Je n'en sais rien...

PIERRE. — Attendez... (*Il réfléchit.*) Angers... Angers... Je connais la ville, j'y suis allé plusieurs fois... Le principal hôtel c'est... l'hôtel d'Anjou ! Je vais les appeler ! (*Il se dirige vers le téléphone.*)

ANNE-MARIE. — Si ça vous amuse !

PIERRE. — Ah ! oui, mais... je ne sais pas le numéro.

ANNE-MARIE. — Vous n'avez qu'à demander l'hôtel d'Anjou à Angers. Il doit être connu.

PIERRE. — Oui... L'inter c'est le...

ANNE-MARIE. — 10.

PIERRE. — Le 10... (*Il compose le numéro.*) Ça sonne...

ANNE-MARIE. — C'est bon signe.

PIERRE. — Allô ! L'Inter ? Je voudrais l'hôtel d'Angers à Anjou. Hein ? Non ! L'hôtel d'Anjou, à Angers. Voilà ! Et je n'ai pas le numéro. Non... Merci beaucoup... Comment ?... Allô ! allô ! (*A Anne-Marie.*) Une dizaine de minutes ! Elle me dit ça froidement et elle raccroche !

ANNE-MARIE. — Il lui faut le temps de chercher le numéro.

PIERRE. — On ne met pas dix minutes pour chercher un numéro de téléphone, surtout quand on est de la partie ! Dix minutes ! Elle ne se rend pas compte de tout ce qui peut se passer en dix minutes ! Non ! Le téléphone, ça a l'air combiné pour rendre les gens enragés ! D'ailleurs, pour vivre avec tous ces trucs qu'on a maintenant, tout ce progrès, il faut avoir des nerfs à toute épreuve !

ANNE-MARIE, *qui est allée éteindre une partie de la pièce et qui s'est rassise sur le canapé.* — Je vous en supplie, Pierre, ne vous excitez pas comme ça ! Le temps passera beaucoup plus vite si vous ne vous énervez pas. Venez près de moi et soyez calme.

PIERRE, *s'asseyant à côté d'elle.* — Oui... C'est stupide de se mettre dans des états pareils.

ANNE-MARIE. — Moi qui étais si contente de passer cette soirée avec vous et voilà ce que vous en faites.

PIERRE. — Je suis vraiment navré... Vous devez me trouver impossible.

ANNE-MARIE. — Non... déconcertant... Vous êtes charmant quand vous le voulez bien.

PIERRE. — Oh !...

ANNE-MARIE. — Si... Tenez, tout à l'heure, vous ne savez pas l'impression que j'avais, pendant que vous me disiez des choses si gentilles ?

PIERRE. — Non...

ANNE-MARIE. — Je voyais l'ombre des arbres, à travers la baie... Et ce n'était pas les arbres du parc Monceau, c'était les arbres d'une forêt... très lointaine... et il me semblait que nous étions seuls, tous les deux, dans une petite maison blottie au fond des bois... Je n'entendais que le murmure du vent dans les branches et votre voix, qui me disait des mots très doux...

PIERRE. — Il y avait du feu, dans la petite maison ?

ANNE-MARIE. — Oui... de grosses bûches, dans une vieille cheminée... Et nous étions assis par terre, devant l'âtre... (*Elle s'assied sur le tapis.*)

PIERRE. — On faisait peut-être griller des châtaignes, sur la braise ? (*Il s'assied auprès d'elle.*)

ANNE-MARIE. — Peut-être... ou bien on faisait rôtir des pommes de terre sous la cendre...

PIERRE. — Ah ! C'est bon !... Vous aimez ça aussi ?

ANNE-MARIE. — Oui ! Quand j'étais petite, à la campagne, j'adorais faire cuire des pommes de terre, jusqu'à ce que la peau soit bien brûlée...

PIERRE. — Et la pomme de terre toute vide dedans.

ANNE-MARIE. — Alors, quand on la mange, ça croque... Ce n'est plus que de la peau rôtie et il n'y a plus du tout de pomme de terre.

PIERRE. — C'est ça qui me plaît parce que je n'aime pas les pommes de terre.

ANNE-MARIE. — Moi non plus !

(*Ils se regardent et éclatent de rire.*)

Vous êtes drôle, Pierre !

PIERRE. — C'est vous qui êtes drôle... Tout ce que vous dites est extraordinaire... Il me semblait y être dans cette forêt... Et puis, je m'y trouvais très bien...

ANNE-MARIE. — Il n'y a qu'à fermer les yeux et y retourner un petit moment... (*Elle ferme les yeux.*)

PIERRE. — Oui... Mais si je ferme les yeux je ne vous verrai plus... Et ce serait dommage... Vous êtes encore plus jolie les yeux fermés... On dirait un petit enfant endormi... Ne vous réveilllez pas...

(*Elle laisse sa tête s'incliner vers Pierre.*)

Appuyez votre tête sur mon épaule..., là... comme ça...

(*Elle pose sa tête sur son épaule.*)

Vous êtes bien ?

ANNE-MARIE. — Délicieusement...

PIERRE. — Anne-Marie...

ANNE-MARIE. — Pierre...

(*Elle le regarde, il se penche vers elle, leurs lèvres vont s'unir. Le téléphone sonne.*)

PIERRE. — On a sonné ! Ah ! C'est le téléphone... (*Il s'éloigne doucement et visiblement à regret d'Anne-Marie et se lève.*)

ANNE-MARIE. — Aussi, quelle idée de téléphoner ! (*Elle se lève et se rassied sur le canapé.*)

PIERRE, *désolé de ce contre-temps.* — Tst ! (*Il décroche.*) Allô ! Oui !... Hein ? C'était bien la peine de me déranger pour me dire ça ! (*Il raccroche.*) Pas libre. (*Il revient vers Marie-Anne et s'arrête, intrigué.*) Qu'est-ce qui peut bien lui téléphoner à cette heure-ci ?

ANNE-MARIE. — C'est l'hôtel qui n'est pas libre... Il y a d'autres voyageurs...

PIERRE. — Oui, bien sûr... que je suis bête ! (*Il se rassied auprès d'elle.*) Qu'est-ce que nous disions, quand ça a sonné ?

ANNE-MARIE. — Je ne sais plus...

PIERRE. — Attendez, je me rappelle. Nous étions dans la forêt. Vous aviez posé votre tête sur mon épaule et... (*Stupéfait.*) Çà, alors !

ANNE-MARIE. — Quoi ?

PIERRE. — Je crois bien que j'allais vous embrasser...

ANNE-MARIE. — C'est ce qu'il m'a semblé...

PIERRE. — Mais... c'est affreux !

ANNE-MARIE. — D'avoir failli m'embrasser ?

PIERRE. — Non, mais je m'aperçois tout d'un coup que je ne pensais plus du tout à Angers !

ANNE-MARIE. — Quand je vous disais que c'est un remède radical.

PIERRE. — Après tout, c'est normal : eux, ils sont là-bas, tous les deux... Nous, nous sommes ici, tous les deux aussi...

ANNE-MARIE. — A qui la faute ?...

PIERRE. — Ils n'avaient qu'à ne pas partir !

ANNE-MARIE. — Et surtout à ne pas nous laisser seuls...

PIERRE. — C'est comme ça que les accidents arrivent.

ANNE-MARIE. — Ah ! Ils ont été d'une imprudence !

PIERRE. — Au fond, si... l'accident se produisait, ils ne l'auraient pas volé...

ANNE-MARIE. — Ce serait... ce qu'on appelle la justice immanente...

PIERRE. — Absolument !... Quelle heure est-il ? (*Il regarde sa montre.*) Minuit moins dix...

ANNE-MARIE. — Ah ! Vous n'allez pas recommencer, Pierre !

PIERRE. — Non, ce n'est pas pour ça ! C'est pour voir combien de temps nous avons devant nous.

ANNE-MARIE. — Toute la nuit... jusqu'à huit heures du matin...

PIERRE. — Pourquoi seulement jusqu'à huit heures ?

ANNE-MARIE, *avec une pointe d'admiration pour le « seulement ».* — Oh !... Parce que Jean reprend son service à huit heures.

PIERRE. — Eh ! oui... Il est couché, maintenant ?

ANNE-MARIE. — Il y a longtemps.

PIERRE. — Où çà ?

ANNE-MARIE. — Dans sa chambre... au septième.

PIERRE. — Ah ! Tout là-haut ?... En somme... (*Il se rassied auprès d'elle.*) nous sommes complètement seuls dans l'appartement.

ANNE-MARIE. — Complètement.

PIERRE, *se rapprochant d'elle.* — C'est comme si on était dans la forêt...

ANNE-MARIE, *reposant sa tête sur son épaule.* — C'est même beaucoup mieux...

(*Pierre la prend dans ses bras.*)

NOIR (1)

DEUXIÈME TABLEAU

La chambre de Jeanine à l'hôtel d'Anjou.

Jeanine est a demi-étendue sur son lit, éclairée par la lampe de chevet, la tête entre ses bras, enfouie dans l'oreiller. Elle est en pyjama. Sa robe de chambre est posée sur le pied du lit.

On frappe à la porte de communication.

(1) *Nous ne donnerons plus, au cours de cet acte, d'indications touchant les changements de décors. Tout se passe comme à l'acte I, à ceci près qu'au troisième et au septième tableaux nous verrons, en même temps, la moitié droite d'un décor et la moitié gauche d'un autre décor.*

Scène III

JEANINE, *elle se soulève et se tourne vers la porte d'entrée.* — Qu'est-ce que c'est ?

(*On refrappe. Elle se tourne vers la porte de communication et ne répond pas. On frappe de nouveau.*)

VOIX DE JACQUES. — Jeanine ! Ouvrez-moi.

JEANINE. — Ah ! Non, alors !

VOIX DE JACQUES. — Une minute, Jeanine, rien qu'une minute... Il faut que je vous parle.

JEANINE, *se levant et s'approchant de la porte.* — Si vous avez quelque chose à me dire, vous me le direz demain. Bonne nuit ! (*Elle se rejette sur son lit.*)

VOIX DE JACQUES. — Jeanine, je vous en supplie, ouvrez-moi... Je ne m'approcherai pas de vous, je vous le promets. Mais ne me laissez pas seul, je ne me sens pas bien.

JEANINE. — Allons, bon ! (*Elle se lève.*) Une seconde. (*Elle éclaire la pièce et enfile sa robe de chambre.*) Comment est-ce que ça s'ouvre ?

VOIX DE JACQUES. — De mon côté il y a deux petits verrous, un en haut et un en bas...

JEANINE. — Ah !, oui... (*Elle manœuvre les verrous.*) Attendez !... (*Elle s'en va à l'autre bout de la pièce.*) Là ! Entrez !

JACQUES, *entrant, il est en robe de chambre.* — Merci, Jeanine... Je n'en pouvais plus !

JEANINE. — Vous êtes souffrant ?

JACQUES. — Oui..., ça ne va pas du tout.

JEANINE. — Qu'est-ce que vous ressentez ?

JACQUES. — Rien de spécial... Seulement... je ne peux pas dormir.

JEANINE. — Moi non plus, figurez-vous !

JACQUES. — C'est ridicule, je le sais bien, mais c'est plus fort que moi : Je ne peux pas m'empêcher de penser à Paris.

JEANINE. — Vous avez la nostalgie de la capitale ?

JACQUES. — Non !... Je pense... à ce qui se passe à Paris, en ce moment...

JEANINE. — C'est une grande ville, il s'y passe sûrement beaucoup de choses.

JACQUES. — Je parle de ce qui se passe chez moi...

JEANINE. — Et c'est pour me dire ça que vous êtes venu ? Vous croyez que j'ai besoin de vous pour y penser, moi aussi ? Ah ! vous pouvez vous vanter d'avoir fait du beau travail !

JACQUES. — C'est lui qui a tout flanqué par terre avec son histoire extravagante d'ami d'enfance !

JEANINE. — Mais avant ? Avant ? Qui est-ce qui m'a emmenée à Bordeaux, avec une idée de derrière la tête ?

JACQUES. — Je vous assure, Jeanine...

JEANINE. — Oui, c'était pour le travail..., parce que je connaissais le dossier de l'indivision Lestrade...

JACQUES. — Parfaitement !

JEANINE. — Et tout le champagne que vous m'avez fait boire, c'était pour que j'aie les idées plus claires le lendemain matin...

JACQUES. — Je vous jure que j'étais fermement décidée à vous respecter.

JEANINE. — Ça, c'est vrai ! Je m'en suis aperçue ! Ah ! là, là ! Dire que vous aviez tout si bien combiné, que vous vous étiez donné tant de mal, que vous vous êtes ruiné en champagne pour ça !

JACQUES. — Oh ! vous êtes cruelle...

JEANINE. — Si, au moins, ç'avait été bien... Mais non, ç'a été lamentable !

JACQUES. — Jeanine...

JEANINE. — Lamentable, il n'y a pas d'autre mot, convenez-en !

JACQUES. — J'étais très ému... et je vous désirais depuis si longtemps. Ça arrive très souvent, ces choses-là, je vous l'ai expliqué.

JEANINE. — Je vous crois sur parole, je n'ai pas d'expérience... A part vous, je n'ai connu que Pierre. C'est pour ça que j'ai été surprise... Parce qu'avec lui ce n'est jamais arrivé... Et maintenant il est perdu pour moi... définitivement !... Pierre..., le seul garçon que j'aie jamais aimé... (*Elle s'effondre en pleurs.*)

JACQUES, *s'approchant d'elle.* — Jeanine... ne pleurez pas ! Je ferai tout ce que je pourrai pour...

JEANINE. — Ah ! ne me touchez pas ! Je vous défends de me toucher !

JACQUES. — J'essaie de vous consoler.

JEANINE. — De me consoler? D'avoir perdu Pierre? Jamais je ne m'en consolerai, vous entendez ? Jamais !... Ma vie est finie..., brisée..., saccagée...

JACQUES. — Allons, allons ! Vous exagérez.

JEANINE. — Oui, bien sûr... Vous ne pouvez pas savoir ce que Pierre représentait pour moi... D'ailleurs, je ne le savais pas, moi non plus : c'est maintenant que je m'en rends compte... maintenant que je l'ai perdu... Il était tout pour moi, tout...

JACQUES. — Je vous comprends très bien, mais...

JEANINE. — Non... vous ne pouvez pas me comprendre : vous ne le connaissez pas. C'est un être merveilleux..., gentil..., tendre... et si bon... Il ne pensait qu'à me faire plaisir, à me gâter, à me distraire... Il avait toujours des petites trouvailles amusantes, pour me faire rire... (*Elle pleure.*) Ah ! Ce que nous avons pu rire, tous les deux !... Et un si beau caractère, si franc, si loyal...

JACQUES. — Oui... à part les petites amies...

JEANINE. — Oh ! Les petites amies... Ce n'était pas sérieux... Et puis, quoi ? Il était un peu coureur, comme tous les hommes... C'était son seul défaut, je pouvait bien lui passer ça... Et il était si charmant quand il me trompait...

JACQUES. — Charmant !

JEANINE. — Oh oui !... Je le voyais tout de suite : il avait l'air si gêné, si inquiet, si malheureux... Il se sentait tellement coupable, le pauvre, que c'en était touchant... Tenez, en ce moment, je suis sûre qu'il est torturé de remords et que ça lui gâche tout le plaisir...

JACQUES. — Tout le... Quel plaisir ?

JEANINE. — Ben... de ce qu'il est en train de faire... avec votre femme...

JACQUES. — Qu'est-ce que vous allez imaginer ?... Il ne fait rien du tout ! (*Il regarde sa montre.*) Minuit cinq... Ils sont couchés depuis longtemps ! (*Il s'assied sur le lit, près de la table de chevet.*)

JEANINE. — Oui, ensemble !... Elle ne doit pas s'ennuyer, Madame Sorbier ! Elle passe une bonne soirée, elle ! (*Elle va éteindre l'éclairage général, ne laissant que la lampe de chevet et s'assied au pied du lit.*)

JACQUES. — Allons donc ! Vous ne savez pas de qui vous parlez !... Anne-Marie m'est fidèle, j'en suis sûr... Et puis, je peux bien vous le dire, ça ne lui est pas difficile : elle n'a aucun tempérament...

JEANINE. — Ah ?... Elle ne donne pas cette impression...

JACQUES. — Elle ? C'est bien simple : c'est un bloc de glace ! Alors...

Jeanine. — Peut-être... mais les blocs de glace, il y a des natures brûlantes qui arrivent à les faire fondre... et, avec Pierre je le vois d'ici, le bloc de glace ! Il ne doit pas en rester lourd !

Jacques. — Peuh !... Vous essayez de me faire peur, mais vous perdez votre temps. Je suis bien tranquille. (*Dans son agacement il renverse plusieurs objets sur la table de chevet.*)

Jeanine. — Oui... vous en avez l'air !

(*Jacques se passe la main sur le front et s'absorbe dans une méditation angoissée, cependant que Jeanine est en proie à la même inquiétude.*)

TROISIÈME TABLEAU

Le côté gauche de la chambre et le côté droit du salon.

Le canapé est éclairé par une lampe. Anne-Marie est renversée sur le canapé, un bras passé autour du cou de Pierre qui est penché sur elle. Ils sont sans doute en train de s'embrasser.

Le téléphone sonne.

Scène IV

Pierre. — Zut !

Anne-Marie. — Je t'avais dit de décrocher... (*Le téléphone sonne toujours.*)

Pierre, *s'adressant au téléphone.* — Oui ! Une minute ! (*A Anne-Marie.*) Ne bouge pas, je reviens tout de suite. (*Il va au téléphone et décroche, de mauvaise humeur.*) Allô ! Oui !... L'hôtel d'Anjou ?... Passez-moi la chambre de madame Laubry. (*Il répète plus fort, en articulant.*) Laubry !... C'est ça !... Bon ! (*A Anne-Marie.*) Ils l'appellent... Oh ! Elle doit dormir...

(*Dans la demi-chambre, le téléphone sonne.*)

Jeanine. — Qu'est-ce que c'est ?

Jacques. — Le téléphone... (*Il décroche machinalement.*) Allô !

Pierre, *surpris d'entendre une voix d'homme.* — Allô ?

Jacques. — Oui, allô !

Pierre. — Qui est à l'appareil ?

Jacques, *machinalement.* — Maître Jacques Sorbier.

Pierre, *à Anne-Marie.* — C'est lui qui me répond ! (*A l'appareil.*) Qu'est-ce que vous faites dans la chambre de ma femme ?

Jacques. — Dans la chambre de votre femme ?

Pierre. — C'est Pierre Laubry à l'appareil et je vous somme de me répondre ! Que faites-vous dans la chambre de ma femme à minuit et quart ?

Jacques, *à Jeanine.* — C'est ton mari... (*A l'appareil.*) Je vais vous expliquer...

Jeanine, *lui arrachant l'appareil.* — Donnez-moi ça !... Allô ! Pierre !... C'est moi... Jeanine... Maître Sorbier vient juste d'entrer... pour me demander de lui prêter mon dentifrice... Il a oublié le sien...

Pierre. — Je te défends de lui prêter ton dentifrice, tu entends ? Je te le défends ! (*A Anne-Marie.*) Il n'a pas emporté son dentifrice... c'est pour ça qu'il est venu chez elle... Aussi, on n'a pas idée ! Pourquoi ne lui as-tu pas mis de dentifrice dans sa valise ? C'est insensé ! Moi, quand je pars en voyage, c'est Jeanine qui me fait ma valise et elle n'oublie jamais rien !

Anne-Marie. — C'est un peu pauvret comme prétexte, le dentifrice... Tu ne trouves pas ?

Pierre. — Oui... évidemment... (*A l'appareil.*) Allô ! Tu me prends pour un imbécile, en plus ?

Jeanine. — Non, Pierre, je te jure qu'il arrive à l'instant... Il a frappé à la porte et...

Pierre. — Tais-toi ! Vous étiez couchés, ensemble ! Et c'est lui qui était le plus près de l'appareil. Je les connais les chambres de l'hôtel d'Anjou: le téléphone est à la droite du lit : il était couché à droite.

Jeanine. — Il n'était pas couché, il était assis sur le lit... et moi j'étais assise sur une chaise... très loin... Je cherchais le dentifrice...

Pierre. — Tu cherchais le dentifrice, assise sur une chaise ? Menteuse ! On ne peut pas croire un mot de ce que tu dis !

Jeanine. — Pierre..., mon petit Pierre...

Pierre. — Je ne te parle plus ! Repasse-moi cet individu, immédiatement !

Jeanine. — Pierre... écoute-moi...

Pierre, *criant.* — J'ai dit « immédiatement ». Tu as compris ?

Jeanine. — Oui... le voilà... (*Elle passe l'appareil à Jacques.*) Ça... c'est la fin de tout...

Pierre. — Allô !

Jacques. — Eh bien ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Pierre. — Qu'est-ce que je veux ? Vous allez le savoir ! Je veux vous dire que vous êtes un cochon, vous entendez ? Un gros cochon ! Et un gros cocu !

(*Anne-Marie qui a écouté jusque-là, amusée, se lève, saisie.*)

Jacques. — Quoi ?

Pierre. — Parfaitement ! Ce que vous faisiez à Angers avec Jeanine, je suis en train de le faire ici avec Anne-Marie ! Et ça ne fait que commencer, nous avons toute la nuit devant nous ! Je ne vous salue pas, monsieur, je n'en ai pas le temps !

(*Il raccroche et se tourne vers Anne-Marie qui a couru vers lui, mais n'a pas eu le temps d'intervenir.*)

Ah ! ça soulage !

(*Anne-Marie lui administre une paire de claques retentissantes. Pendant ce temps, Jacques a hurlé : « Allô ! Allô ! » dans l'appareil et a raccroché. Les répliques qui suivent s'échangent en même temps dans les 1/2 pièces.*)

Jacques. — Il a raccroché ! Le voyou ! Ah ! Nom de Dieu ! (*Il arpente la 1/2 chambre en tous sens, revenant toujours au téléphone.*)

Anne-Marie. — Imbécile ! Mufle ! Goujat !

Pierre. — Oh ! Anne-Marie !... Mais qu'est-ce qui vous prend ?

Jeanine. — Qu'est-ce qu'il a dit ?

Jacques, *vers le téléphone.* — Nom de Dieu de nom de Dieu... Ah ! le salopard !

Anne-Marie. — Vous êtes ivre... ou vous êtes idiot !... Je crois que c'est plutôt ça... Dehors, vous entendez ? Dehors ! Allez prendre vos affaires et fichez-moi le camp ! (*Elle le pousse vers la porte menant à la chambre de Pierre.*)

Pierre. — Anne-Marie... Calmez-vous... Qu'est-ce que j'ai fait ?

Anne-Marie. — Allez ! Ouste ! Dépêchons, que je ne vous voie plus !

(*Il est sorti, elle a sa suite. Le 1/2 salon s'éteint.*)

QUATRIÈME TABLEAU

La chambre d'hôtel.

Scène V

JEANINE. — Mais enfin, qu'est-ce qui s'est passé ?

JACQUES. — Ça y est !

JEANINE. — Quoi ?

JACQUES. — Votre mari...

JEANINE. — Eh bien ?

JACQUES. — Il l'a eue...

JEANINE. — Qui ça ?

JACQUES. — Ma femme !...

JEANINE. — Ben... naturellement... Je vous l'avais dit : avec lui, ça ne pouvait pas traîner !

JACQUES. — Elle m'a fait ça !... A moi !

JEANINE. — A qui voulez-vous qu'elle le fasse ?

JACQUES. — Elle a profité de ce que j'étais en voyage... en voyage d'affaires !...

JEANINE. — Pardi !... D'habitude, les voyages d'affaires, c'est vous qui en profitez : chacun son tour !

JACQUES. — « Nous avons toute la nuit devant nous. » Il a osé me dire ça ! Je vais leur faire voir, moi ! (*Il décroche l'appareil.*)

JEANINE. — Qu'est-ce que vous faites ?

JACQUES. — J'appelle ma femme ! Allô !

JEANINE. — Ce n'est pas gentil, vous allez la déranger...

JACQUES. — Mais taisez-vous donc ! Allô !... Vous ne vous rendez pas compte de ce qui m'arrive !...

JEANINE. — Et à moi ? Vous trouvez qu'il ne m'arrive rien ? Ça, vous n'y pensez pas ! Que je perde Pierre, que mon ménage soit détruit, que je me retrouve seule au monde, par votre faute, ça vous laisse froid ?

JACQUES, *criant.* — Allô ! Ils dorment, là-dedans, ce n'est pas possible !

JEANINE. — Ils ne vont pas dormir longtemps, je vous le garantis ! Parce que, si vous ne m'écoutez pas, je vais réveiller tout l'hôtel ! (*Hurlant.*) Laissez cet appareil tranquille !

JACQUES, *raccrochant précipitamment.* — Ne criez pas comme ça ! Vous êtes folle !

JEANINE. — Oui, je suis folle ! Ou en train de le devenir. Vous croyez qu'il n'y a pas de quoi ? Vous ne comprenez pas que ce coup de téléphone de Pierre est une catastrophe ?

JACQUES. — A qui le dites-vous !

JEANINE. — Une catastrophe pour moi ! Pierre savait que je le trompais, mais il n'en était pas sûr, il n'avait peut-être pas de preuves. Il me téléphone ici, à minuit et quart, et il vous trouve dans ma chambre ! Mais qu'est-ce qui vous a pris de lui répondre ? Vous l'avez fait exprès, pour finir de me perdre ?

JACQUES. — J'étais près de l'appareil, j'ai décroché, machinalement...

JEANINE. — Et tout ce que vous trouvez comme explication c'est cette histoire idiote de dentifrice !

JACQUES. — Mais ce n'est pas moi qui lui ai parlé du dentifrice, c'est vous !

JEANINE. — C'est moi ?... Forcément ! Vous restiez là à bafouiller sans rien trouver à lui dire ! J'ai dit ce qui m'est venu... et ça n'a pas pris, bien sûr... il n'est pas si naïf... Ah ! cette fois, c'est fini ! Plus jamais il ne voudra de moi...

JACQUES. — Que voulez-vous que j'y fasse ?

JEANINE. — Rien... Il n'y a plus rien à faire... Et en plus il a une maîtresse...

JACQUES. — Une maîtresse ?

JEANINE. — Ben : Anne-Marie...

JACQUES. — Allons donc ! Elle n'est pas sa maîtresse !... Elle a eu un moment de défaillance...

JEANINE. — Oui... qui va durer toute la nuit... Et puis elle va y prendre goût... et lui aussi... C'est qu'elle est très belle, Anne-Marie... Elle est beaucoup plus jolie que moi... Il va rester avec elle, c'est obligatoire...

JACQUES. — Rester avec elle ?... Ce soir, en rentrant, je vais te la flanquer à la porte avec perte et fracas !

JEANINE. — Vous croyez qu'il se laissera faire ?... Il va y avoir du sport ! Et puis, s'il s'en va de chez nous, elle partira avec lui !

JACQUES. — Avec lui ? Avec ce raté ! Ce misérable plumitif besogneux qui est incapable de faire vivre sa femme !

JEANINE. — Qu'est-ce que vous dites ? Vous voulez que je vous flanque une paire de claques ? Un raté, Pierre ? Avec le succès qu'il a à la radio ? C'est vous qui me faites pitié ! Sans votre femme, vous seriez un pauvre petit clerc de notaire de rien du tout ! Pierre, il n'a besoin de personne pour arriver. Il a du talent, lui ! Et il me fait très bien vivre ! Si je travaille c'est parce que ça me fait plaisir, parce que j'aurais honte de rester là à ne rien faire pendant qu'il se tuerait à l'ouvrage. Oh ! et puis, tenez, vous avez bien fait de me dire ça, ça m'a réveillée ! (*Elle bondit à l'appareil et décroche.*) Allô !

JACQUES. — Qu'est-ce que vous allez faire ?

JEANINE. — Allô ! Pourriez-vous me dire l'heure du premier train pour Paris ?

JACQUES. — Jeanine !... Vous n'y pensez pas !

JEANINE. — Chut ! (*A l'appareil.*) Minuit 51 ? (*Elle regarde sa montre.*) C'est un rapide ? Bon ! Faites préparer ma note et appelez-moi un taxi, tout de suite. Merci ! (*Elle raccroche.*)

JACQUES. — Jeanine... vous ne pouvez pas faire ça...

JEANINE. — Vous allez voir !

(*Elle s'active à faire sa valise. Pendant les répliques suivantes, elle ira chercher des objets de toilette et s'habiller dans la salle de bains. Jacques l'y suivra et en ressortira derrière elle et les répliques s'échangeront dans un mouvement continu.*)

JACQUES. — Si vous rentrez à Paris, je vais être seul pour la constitution de la Société !... Et je ne connais pas le dossier, vous le savez bien... Je vais nager, c'est fatal... et mon beau-père l'apprendra...

JEANINE. — Comme ça, il saura à quoi s'en tenir sur votre sérieux et sur vos capacités...

JACQUES. — Vous allez briser ma situation, Jeanine, songez-y... Car il va savoir que vous n'êtes pas restée..., que vous êtes retournée à Paris, brusquement... Il va me demander les raisons de cette rentrée soudaine : que voulez-vous que je lui dise ?

JEANINE. — Vous trouverez sûrement quelque chose... Vous avez tant d'imagination et vous mentez si bien... (*Elle est dans la salle de bains.*) N'entrez pas ! Je m'habille.

JACQUES. — Mais vous aussi vous la perdrez votre situation : mon beau-père ne vous pardonnera pas d'avoir abandonné votre poste. Vous êtes ici en ser-

vice commandé, vous n'avez pas le droit de vous en aller.

JEANINE. — Maître Sorbier, vous représentez ici l'étude Falabrègues ?

JACQUES. — Oui, mais...

JEANINE. — J'ai l'honneur de vous donner ma démission !... Alors, à partir de maintenant, maître Falabrègues peut penser de moi ce qu'il voudra, je m'en fiche comme de ma première couche-culotte ! (*Elle s'avise qu'elle a ses pantoufles aux pieds.*) Mes chaussures ! (*Elle file à la salle de bains, suivie de Jacques.*)

JACQUES. — Jeanine... il n'est pas possible que vous quittiez l'étude..., que je ne vous aie plus auprès de moi... Je tiens à vous, je ne veux pas vous perdre aussi... Ne me dites pas que tout est fini entre nous...

JEANINE. — Pour que ce soit fini il faudrait que ça ait commencé ! N'insistez pas, vous allez me faire rire ! (*Elle met ses pantoufles dans sa valise, la ferme et consulte sa montre.*) Minuit 35. (*Elle va au téléphone et décroche.*) Allô ! Le taxi est là ?... Dans quelques minutes ? Vous en êtes sûre ? Bon. Je descends ! (*Elle prend sa valise et va vers la porte.*)

JACQUES. — Jeanine... réfléchissez une seconde, je vous en conjure ! A Paris, où allez-vous aller ?

JEANINE. — Je ne suis pas à la rue ! Je vais aller chez moi, d'abord, faire un peu de toilette et ensuite chez vous !

JACQUES. — Chez moi ! Pourquoi faire ?

JEANINE. — Pour voir Pierre !... Lui dire comment tout s'est passé... et lui demander pardon. Et puis je ferai tout ce qu'il voudra. S'il veut rester avec votre femme, ne pas me voir pendant quelque temps je l'attendrai..., le temps qu'il faudra. Ce sera bien fait pour moi, ce sera ma punition. Voilà ! Adieu, maître Sorbier.

JACQUES. — C'est inhumain ce que vous faites là ! M'abandonner, dans un moment pareil, quand j'avais tant besoin de vous pour me réconforter, me consoler...

JEANINE. — Pour vous consoler, vous en trouverez d'autres : tenez, Simone, la jolie blonde, l'archiviste... Elle ne demande que ça !

JACQUES, *désabusé.* — Bah ! (*Tout de même intéressé.*) Vous croyez ?

JEANINE. — Elle était tout le temps à traîner dans votre bureau... Ce n'était sûrement pas pour moi... Tiens, ça a déjà l'air d'aller mieux... La petite fête, vous n'y pensez plus...

JACQUES. — Quelle petite fête ?

JEANINE. — Celle qui bat son plein, à Paris, en ce moment... Ils ont tout leur temps, eux, ils n'ont pas de train à prendre ! Alors ils en profitent, vous pensez ! Et ils ont bien raison ! Voilà, je descends. Si le taxi n'est pas là, j'ai juste le temps d'aller à la gare à pied.

JACQUES. — Attendez ! Attendez ! Je crois que... je vais partir aussi... Oui, tant pis pour la Société... je dirai que j'ai été malade... Il faut que je rentre, que je voie Anne-Marie... pour essayer d'empêcher ça...

JEANINE. — Vous aurez besoin de faire vite !... J'y vais. Si vous vous dépêchez vous pourrez user de mon taxi... Vous monterez à côté du chauffeur.

JACQUES, *commençant à ôter sa robe de chambre.* — Oui... Oui... Je me dépêche... Je serai en bas dans deux minutes... Il faut que je prenne ce train... pour arriver à temps... Tout n'est peut-être pas consommé...

JEANINE. — Peut-être pas tout, mais sûrement une bonne partie !

(*Elle sort, cependant qu'il regagne précipitamment sa chambre.*)

NOIR

CINQUIÈME TABLEAU

Le salon des Sorbier.

Scène VI

Pierre tient, d'une main, sa valise mal fermée, dont une manche de chemise dépasse. De l'autre il tient sa robe de chambre et ses pantoufles.

ANNE-MARIE. — La sortie est là-bas !

PIERRE. — Attendez... Laissez-moi au moins mettre ça dans ma valise...

ANNE-MARIE. — Vous aurez tout le temps sur le palier. Allez ! Hop !

PIERRE. — Oh ! Non !... Anne-Marie... nous ne pouvons pas nous quitter comme ça... J'ai eu tort, je le reconnais, mais que voulez-vous ? Quand je l'ai trouvé au bout du fil, dans la chambre de Jeanine, j'ai vu rouge, je n'ai pas réfléchi... Et puis, avec tout ce whisky, je n'étais pas dans mon état normal.

ANNE-MARIE. — Voulez-vous que je sonne Jean pour qu'il vous aide à sortir ?

PIERRE. — Je m'en vais... Je mets juste ça là-dedans... (*Il a posé sa valise sur la table, l'a ouverte et y a jeté ses pantoufles et sa robe de chambre dont la ceinture dépassera après qu'il aura rentré la manche de chemise.*) Si je pouvais faire quelque chose pour tâcher de rattraper cette gaffe...

ANNE-MARIE. — Que voulez-vous rattraper, pauvre crétin ? Maintenant, c'est réglé, Jacques va être certain que je le trompe.

PIERRE. — Mais... vous le trompez : vous me l'avez dit vous-même que vous le trompiez tout le temps...

ANNE-MARIE. — Il ne le savait pas ! Il était persuadé que je lui étais fidèle. C'est ce qui faisait ma force. A présent il va me surveiller et se croire tout permis. Voilà ce que vous avez fait ! Je vous déteste, je vous méprise, vous me dégoûtez ! Allez-vous-en, je serais capable de vous tuer ! (*Elle lui ouvre la porte.*)

PIERRE. — Je pars... je n'insiste pas..., mais je suis effondré ! Vous étiez si gentille tout à l'heure, si tendre, on s'entendait si bien... Vous voir tout d'un coup si dure, si méchante... je ne comprends pas...

ANNE-MARIE. — Eh bien, allez comprendre ailleurs ! (*Elle le pousse à la porte.*)

PIERRE. — Où çà ?

ANNE-MARIE. — Au Chili ! (*Elle lui claque la porte au nez.*) Est-il permis d'être aussi bête !

VOIX DE PIERRE, *qui frappe à la porte.* — Anne-Marie...

ANNE-MARIE, *ouvrant.* — Quoi ?... Vous êtes encore là ?

PIERRE. — Je ne sais pas comment on sort...

ANNE-MARIE. — Vous n'êtes même pas capable d'ouvrir un verrou ?

PIERRE. — Si, mais... c'est éteint, je n'y vois rien...

ANNE-MARIE. — Tant mieux ! Je voudrais que vous vous rompiez les os dans l'escalier ! Que vous vous fassiez écraser en sortant !

PIERRE. — Oh ! Je voudrais bien aussi...

ANNE-MARIE. — Dieu vous entende ! (*Elle lui reclaque la porte au nez.*)

Scène VII

ANNE-MARIE. — Ce serait trop beau !... (*Elle éteint la lumière générale, regarde sa montre, réfléchit une seconde, sourit et va au téléphone. Elle cherche un numéro dans sa mémoire, le trouve et le compose sur le cadran.*) Auteuil 26-45... (*Un temps.*) Allô !... Jean-Claude ?... Anne-Marie. Qu'est-ce que vous faites ?... Non ?... Moi aussi je suis seule : mon mari est en voyage... Pourquoi pas ?... J'ai très envie de bavarder un moment avec vous.

(*Un temps. Elle rit.*)

J'ai dit : « De bavarder » ...Jean-Claude ! Voulez-vous bien ! Enfin... au téléphone !... (*Un temps. Elle rit.*) Vous êtes impossible !... Venez toujours... Je vous attends... A tout de suite... (*Elle raccroche.*)

NOIR

SIXIÈME TABLEAU

Le studio des Laubry.

Pierre se tamponne le front et la nuque avec une serviette mouillée.

Scène VIII

PIERRE. — Je vais prendre un peu d'aspirine... (*Il va chercher le tube, un verre, une carafe et une petite cuiller.*) L'aspirine, c'est souverain pour ces choses-là... (*Il s'adresse à la photo de Jeanine qui est posée sur un meuble.*) Ça te fait rire, toi !... Tu ne peux pas savoir ce que c'est traître cette cochonnerie de whisky ! Sur le moment, ça passe très bien et puis après, ça vous flanque un de ces mal au crâne ! (*Il met le comprimé dans le verre et le fait fondre.*) Mais avec ça, ça va aller mieux... Et on dit que c'est bon pour la santé, le whisky ! Pour la santé... des Anglais : ce sont des gens qui ne sont pas du tout faits comme nous. Il n'y a qu'à voir ce qu'ils mangent ! (*Il se tâte la nuque.*) C'est là que ça fait mal, tu vois ? On dirait qu'on a reçu un coup de matraque, par derrière. Ça montre bien la traîtrise de ce breuvage... (*Il boit.*)

Là ! Dans dix minutes, ça va se calmer. (*Il s'assied.*)

Non ! Les Français ne devraient boire que du cognac... ou du calvados... ou du champagne, tiens, encore mieux ! Le champagne ça ne fait pas de mal. Tandis que toutes ces mixtures exotiques... ça vous monte à la tête... ça vous fait perdre toute dignité... tout sens moral... C'est ce qui a dû t'arriver. Il t'aura fait boire du whisky... ou du gin... Sinon tu n'aurais jamais fait ça. Et moi aussi j'ai failli en faire autant... avec Madame Sorbier... Sans le téléphone, ça y était. Ah ! c'est dommage... je veux dire : ça t'aurait appris !... Parce que... pour une belle fille, c'est une belle fille... mais quel chameau !... Ce n'est pas toi qui m'aurais traité comme elle l'a fait... Tu es si bonne... si gentille... Trop gentille, c'est pour ça qu'il t'a eue, ce saligaud !... Après tout, il ne faut rien exagérer... La seule fidélité qui compte, c'est celle du cœur. Le reste ce n'est jamais que... peuh !... Enfin !... il vaut quand même mieux ne pas y penser... Non ! Ce qu'il faut se dire c'est qu'une petite bêtise... une petite faiblesse... ça peut arriver à tout le monde... Moi aussi je t'en ai fait, des petites entourloupettes... Seulement, moi, je n'ai pas voulu te faire de la peine. Je me suis toujours débrouillé pour que tu n'en saches rien... Comment as-tu pu être assez étourdie pour laisser traîner cette note d'hôtel ?... Pas de petit déjeuner ! Je te connais : ton petit déjeuner, c'est sacré... Ça m'a mis la puce à l'oreille et j'ai téléphoné à Bordeaux, à tout hasard... « Allô, ici maître Jacques Sorbier. Comment se fait-il que vous m'ayez compté deux petits déjeuners sur ma note ? » Et l'autre me répond : « Mais... maître Sorbier... on vous a servi deux petits déjeuners dans votre chambre, le n° 128, pour vous et la jeune dame du 126... Tu vois comme tu as été imprudente ! Moi je pense toujours à ces choses-là. Et puis d'ailleurs tu ne sais pas mentir... Tu avais l'air tout drôle... Je te sentais distraite... tourmentée... Alors je t'ai surveillée... Je t'ai suivie... et j'ai appris tout le reste. Ah ! ça ne m'a pas fait plaisir, tu sais... J'ai eu beaucoup de peine... Mais j'en aurais encore bien davantage si tu ne voulais plus de moi... Alors, si tu me promets d'être sage, dorénavant, on effacerait tout ça... en on n'en parlerait jamais plus... On l'oublierait... complètement !... J'ai réussi à oublier des choses que j'avais mis des années à apprendre au collège, alors ça, que j'ai appris... en quelques minutes, ça doit pouvoir s'oublier encore plus vite...

Scène IX

La porte s'ouvre. Jeanine entre et est saisie de trouver Pierre.

JEANINE. — Pierre !

PIERRE, *se retournant, stupéfait.* — Jeanine !... Comment es-tu là ?

JEANINE. — J'ai pris le train de minuit 51...

PIERRE. — Mais... l'affaire d'Angers... la Société ?...

JEANINE. — Ils se débrouilleront sans moi : j'ai donné ma démission à Maître Sorbier..., ma démission... complète... (*Elle se rapproche de lui.*) Et tu sais... à Angers... il ne s'est rien passé, je te le jure !

PIERRE. — Oui, mais... à Bordeaux ?

JEANINE. — Oh ! Si peu de chose !... Si tu savais... ça te ferait bien rire...

PIERRE. — Ça m'étonnerait...

JEANINE. — Ce n'était pas de ma faute : c'est lui qui m'avait fait boire du champagne... un tas de champagne... de toutes les couleurs... Alors, forcément, ça m'a tourné la tête... et... il en a profité... si l'on peut dire !...

PIERRE. — Tu n'avais qu'à refuser de boire du champagne ! Ça porte au cerveau et on ne sait plus ce qu'on fait, c'est bien connu ! C'est trafiqué, le champagne, ce n'est pas naturel ! Et à Paris, rue d'Armaillé, tu n'avais pas bu de champagne, quand tu allais le rejoindre...

JEANINE. — Oh !... j'y suis allée deux fois...

PIERRE. — Trois fois !

JEANINE. — Il me disait qu'il allait se suicider, si je ne venais pas. Il est terrible, tu sais... Mais je te jure que je ne l'aime pas, que je ne l'ai jamais aimé... Il n'y a que toi que j'aime... Et maintenant tout est cassé... Jamais tu ne pourras me pardonner... et même si tu me pardonnes, il y aura toujours ça entre nous... c'est affreux ! (*Elle s'effondre sur le divan.*) Je voudrais mourir...

PIERRE. — Ah ! oui... Ça arrangerait tout !... Eh bien, vois-tu... je vais peut-être te surprendre, mais, contrairement à ce que tu penses, j'ai décidé de te pardonner.

JEANINE, *se soulevant à demi.* — Non ?

PIERRE. — Si !... Et de passer l'éponge... et de ne plus jamais en parler !

JEANINE. — Tu crois que c'est possible ?

PIERRE. — Oui... Parce que, maintenant, ma petite fille, nous sommes quittes. Maître Sorbier a dû te mettre au courant...

JEANINE. — C'était vrai, ce que tu lui as dit au téléphone ?... Madame Sorbier et toi... vous avez...

PIERRE. — Nous avons ! Œil pour œil, dent pour dent ! Et largement, je te prie de le croire ! Ah ! c'était mon droit : c'est toi qui avais commencé...

JEANINE. — C'est moi... cette fois... mais avant... tu n'avais pas toujours été très sage... La petite Josy... et Claudine... et Monique...

PIERRE. — Quoi ? Quoi ? Quoi ?... La petite Josy ?... Claudine ?... Qu'est-ce que tu racontes ? Ah ! si tu cherches de mauvaises excuses, c'est différent ! J'étais décidé à tout oublier, à repartir à zéro, mais...

JEANINE, *accourant vers lui.* — Oh ! oui... repartons à zéro !... Le passé, on n'en parle plus... Tu t'es vengé avec madame Sorbier, tu as bien fait ! Je n'ai que ce que je mérite.

PIERRE. — C'est une vengeance... qui n'était pas désagréable... Elle a un sacré tempérament, madame Sorbier...

JEANINE. — Ah !... Tu y tiens ?... Tu vas la revoir ?...

PIERRE. — Si tu me promets de ne jamais revoir maître Sorbier...

JEANINE. — Oh ! je te le jure ! Jamais ! Plus jamais !

PIERRE. — Moi je te donne ma parole de ne plus revoir Anne-Marie.

JEANINE. — Tu l'appelles Anne-Marie ?...

PIERRE. — Eh ! dame !... Ah ! ça ne va pas être facile de rompre si brutalement !... Elle va sûrement me relancer..., mais je tiendrai bon, je te le promets.

(*Le téléphone sonne. La partie droite de la pièce qui était dans l'ombre s'éclaire : c'est le salon des Sorbier.*)

SEPTIÈME TABLEAU

La moitié du studio et la moitié du salon.

Anne-Marie téléphone. Jacques, à côté d'elle, a l'écouteur à l'oreille.

Scène X

PIERRE. — Qui ça peut-il être ?

(*Le téléphone continue de sonner.*)

JEANINE. — Ce n'est sûrement pas pour moi.

PIERRE, *à l'appareil.* — Allô !

ANNE-MARIE. — Monsieur Pierre Laubry ?

PIERRE, *à Jeanine.* — C'est elle !... (*A l'appareil.*) Oui... C'est moi...

ANNE-MARIE. — Ici madame Sorbier ! Je vous somme de dire à mon mari, qui est auprès de moi, ce qui s'est passé cette nuit entre nous !

PIERRE, *terriblement gêné par la présence de Jeanine.* — Oh !... Anne-Marie... Ce n'est pas possible... Ça a été une nuit... merveilleuse..., inoubliable... Des nuits comme celle-là... on ne peut pas en avoir deux dans sa vie...

(*Il fait signe à Jeanine qu'elle insiste, mais qu'il tient bon, en essayant de ne pas être trop dur.*)

ANNE-MARIE. — Qu'est-ce que vous dites ? Monsieur Laubry, mon mari tient l'écouteur. Je vous ordonne de lui dire la vérité, exactement !

PIERRE. — Exactement... C'est difficile... Comment veux-tu ?... Nous avons fait tant de choses...

ANNE-MARIE, *folle de rage.* — Vous êtes encore ivre, comme une brute ! Et vous êtes un malhonnête homme, par-dessus le marché ! Il ne s'est rien passé et je vous ai flanqué à la porte ! Ayez le courage de le dire ! Et puis, venez ici, immédiatement !

PIERRE. — Non... je ne reviendrai pas, Anne-Marie... Cette nuit a été trop belle, trop prodigieuse, pour risquer d'en gâcher le souvenir...

ANNE-MARIE. — Voyou ! Mufle ! Grossier personnage ! Je vous tuerai, vous entendez ? Je vous tuerai !

PIERRE. — Oui... je me doutais bien que tu serais surprise de ma décision..., mais elle est irrévocable... Jeanine est auprès de moi et je resterai auprès d'elle... Adieu, Anne-Marie !

(*Il raccroche. Jeanine se jette dans ses bras, il la serre tendrement contre lui et ils restent ainsi pendant les répliques suivantes.*)

ANNE-MARIE. — Allô ! Allô ! Monsieur Laubry ! Il a raccroché !... Mais c'est une ignominie ! Je te jure, mon chéri...

JACQUES, *terrible.* — Garce !... Ainsi, je ne peux pas te laisser un soir avec le premier venu, sans que tu couches avec lui !... Et dire que je me gênais ! Ça va changer, je te le promets ! Et qu'il vienne mettre son nez dans mes affaires, ton père ! Je lui en apprendrai de belles !

ANNE-MARIE. — Eh bien, moi aussi, je vais t'en apprendre ! Oui, je t'ai trompé cette nuit et c'était merveilleux ! Je ne regrette rien ! Ah non alors ! Et chaque fois que tu me tromperas je t'en ferai autant ! Œil pour œil, dent pour dent ! (*Le demi-salon s'éteint.*)

HUITIÈME TABLEAU

Le studio.

Scène XI

JEANINE. — Elle avait l'air d'y tenir, hein ? à ce que tu y retournes...

PIERRE. — Oui... elle doit être dans un état effroyable, en ce moment... Pauvre fille... Elle oubliera, elle aussi...

JEANINE. — Tu n'es plus du tout fâché ?

PIERRE. — Plus du tout...

JEANINE. — On a fait la paix ?

PIERRE. — Non... On va la faire... (*Il l'entraîne vers le divan, sur lequel il pose un genou en l'attirant vers lui.*)

JEANINE. — Oh ! Pierre... après toute cette nuit... tu dois être si fatigué...

PIERRE, *avec un geste désinvolte qui exprime qu'il lui en faut davantage.* — Peuh !

(*Il l'attire auprès de lui cependant que tombe le...*

RIDEAU

« Champagne et whisky »...

Si le rire est le propre de l'homme, le rire fait homme c'est Max Régnier. Chansonnier au Théâtre de Dix-Heures, inventeur avant la guerre, avec son complice Pierre Ferrary, du sketch radiophonique comique, dans la célèbre « Demi-heure d'humour » du Poste Parisien, auteur de revues, d'opérettes et de comédies légères, Max Régnier a consacré sa carrière (qui est bien remplie), son talent (qui est immense) et son esprit (qui est des plus fins) à divertir ses concitoyens.
Il y est parfaitement parvenu. Si nous avons gardé la mémoire de savoureuses soirées passées sous sa conduite (« Suivez le guide » fut une de ses productions radiophoniques les plus réussies) dans les cabarets montmartrois, auprès d'un poste de radio, au Théâtre Mogador, où se donna longtemps son opérette La Vie de Château, *ou au Théâtre de l'Etoile où il interprétait lui-même sa comédie* Mort ou Vif, *nos lecteurs n'ont pas oublié l'entrain et la verve qui fusaient de ses* Petites Têtes *(notre numéro 117) qu'il avait écrites d'après un scénario d'André Gillois.*
Sa nouvelle comédie est de la même veine. Du même tonneau, pourrait-on dire, car son champagne ne manque pas de mousse et son whisky de piquant. La curée est bonne. Elle se laisse boire, sans monter à la tête. Et, vu son succès, elle aura tout le temps de prendre de la bouteille...

...et la critique

MARCELLE CAPRON : Charmante soirée.

La charmante soirée! Et qui prouve une fois de plus qu'en matière de comédie de boulevard, il n'y a que le traitement qui compte. Celle-ci est faite d'une succession de scènes dont chacune apporte sa découverte, son intérêt, son plaisir, dont chacune ferait un excellent morceau de concours de Conservatoire. Il ne s'agit pourtant pas de sketches, car tout ici est parfaitements lié, fondu, et tout concourt au progrès de l'action, ainsi que dans une pièce bien construite et qui a du mouvement.
Toutes ces scènes sont de très bonnes scènes de théâtre, et pas seulement par ce qu'elles ont d'inattendu dans les faits, mais aussi par le comportement jamais conventionnel des personnages. Cela fait une pièce fort spirituelle, fort amusante, au comique d'allusions d'une jolie qualité, que la souple mise en scène de l'auteur sert intelligemment.

Combat.



ROBERT KEMP : Bon vaudeville.

C'est un bon et aimable vaudeville, dynamique même, et supérieur à ceux que nous écoutons depuis le début de cette saison. M. Max Régnier, auteur et principal interprète, est doué, sympathique, populaire. L'animation scénique est son affaire. Et il manie le dialogue sans excès de finesse, mais parfois avec une percutante vivacité...

Le Monde.

★

GEORGES LERMINIER : C'est plus qu'un vaudeville.

Je crois bien qu'on est injuste avec Max Régnier. Il a beaucoup plus de talent qu'on ne lui en concède, parfois du bout des lèvres. C'est mieux que bien fait. Et le style est ferme. Sans parler de sa compétence psychologique. Il n'a pas l'air d'y toucher, mais le trait porte.

C'est plus qu'un vaudeville que cet « échange » de bons procédés entre deux couples.
Avec deux plateaux tournants, astucieusement équipés de jolis décors (quatre, s'il vous plaît!) de Francine Galliard-Risler, un de nos meilleurs décorateurs de théâtre (tout le monde le sait), Max Régnier noue et dénoue une intrigue adroite. Il est son propre interprète et son propre metteur en scène. Aussi fin dans les deux cas.

Le Parisien Libéré.

★

PAUL GORDEAUX : Cascade de surprises.

Une trouvaille, ce début... Un inconnu — Lestissac — force la porte de Me Jacques Sorbier, premier clerc et gendre de Me Falabrègues, gros notaire parisien, et, tout de go, lui annonce : « Vous pardonnerez mon indiscrétion quand vous saurez quelle est ma profession : je suis maître chanteur. »
Et il s'apprête, en effet, à faire chanter Me Sorbier : « Vous trompez votre femme, lui dit-il, avec votre secrétaire Jeanine Laubry! — Comment le savez-vous ? — Je suis M. Laubry, son mari! Et puisque vous m'avez pris ma femme, et que je ne peux plus vivre auprès de l'infidèle, vous allez désormais me loger dans votre luxueux appartement ou je dis tout à votre femme. » Chantage efficace, mais sans portée: Mme Sorbier, en effet, a toujours su quand et avec qui son mari la trompait. Troisième surprise : la belle, l'honnête, la vertueuse Mme Sorbier a l'habitude de prendre un nouvel amant chaque fois que son mari change de maîtresse... Quatrième surprise... Mais à quoi bon ? Sachez seulement que la pièce, qui n'a, de l'aveu de l'auteur, d'autre prétention que de faire rire, poursuit allégrement sa marche, de surprise en surprise, de péripétie en péripétie, de bon mot en bon mot, jusqu'au dénouement, parfaitement présenté.

France-Soir.

★

JEAN-JACQUES GAUTIER : Une agréable hilarité.

Des situations assez drôles. Quelques scènes vivement menées. Par-ci, par-là, des idées qui font de l'effet. De temps à autre, des mots heureux qui déclenchent une agréable hilarité. Pas de vulgarité. De gentils acteurs et une jolie personne : Mlle Anne Carrère que nous ne voyons pas pour la première fois. La silhouette est plaisante. L'expression rieuse. L'ensemble ne manque pas d'une petite distinction. L'actrice possède de la vivacité et du naturel. Elle a un rôle important. Elle le tient très bien. L'autre étant celui de l'auteur, il y fait merveille. Claire Duhamel se montre spirituelle.

Le Figaro.



MAX FAVALELLI : Dynamisme, allégresse, efficacité.

M. Max Régnier a du dynamisme, de l'allégresse. Il sait admirablement ce qui porte et exactement jusqu'où on ne peut pas aller. Le coup de théâtre du début est bien amené et la scène du whisky habilement filée. Et puis M. Max Régnier interprète le rôle principal de sa pièce dans ce style direct, franc, qui le rend sympathique au public. Des yeux vifs, un nez pointu de piaf parisien, il a un côté gavroche qui fait du spectateur son complice. Il est fort bien entouré par M. Jean Bolo et M. Louis Vonelly, un notaire qui a le tort de confier à son gendre de périlleuses expéditions. Mlle Claire Duhamel a de l'esprit jusqu'à la pointe des cils et Mlle Anne Carrère de la séduction jusqu'à la pointe de ses ongles carminés. Par laquelle de ces deux ogresses serait-il le plus plaisant d'être déchiré ? La réponse vous sera fournie au théâtre de la Renaissance.

Paris-Presse.

Farce en un acte
de Raymond Chose

LA FARCE JAUNE...

ou

DE QUI SE MOQUE-T-ON ?

Raymond Chose manie l'outil avec autant d'adresse que la plume, et cela hors de sa profession d'instituteur. Grâce à son esprit et à son bon sens. il a été accueilli avec sympathie par des quotidiens et hebdomadaires tant en province qu'à Paris. « L'Avant-Scène » lui donna l'occasion de s'exprimer en publiant « *Liseron* », un conte dramatique que la R. T. F. mit en ondes en mars 1957. Nous sommes sûrs que cette « *Farce Jaune* », dans un genre différent, remportera auprès de nos lecteurs un intérêt amusé.

Raymond Chose, très curieux des problèmes de radio et de télévision, n'est autre que R. Sallé, l'auteur de nombreux articles parus dans « Télé-Radio 58 ». R. C.

Personnages :

Maître Bonnafous	*Vieux fermier riche,* 55/60 ans
Dame Pernette	*Sa jeune et jolie épouse,* 30 ans
Serinne	*Ler servante,* 22 ans
Gilles	*Etudiant,* 20 ans

Le décor représente la pièce de séjour d'une ferme assez conséquente.
Au fond, une porte donnant accès et une fenêtre donnant vue sur la rue.
A gauche, une porte donnant accès aux autres pièces de l'habitation. Devant la fenêtre, une commode d'époque. A l'avant-scène gauche, baquets, trépied et ustensiles nécessaires à une lessive.
A droite, une porte conduit au jardin, au verger ; un feu de bois brûle dans la cheminée.
Au premier plan, à droite, un fauteuil en bois.
Au centre, une grande et lourde table ; autour, des escabeaux.

Scène I

MAITRE BONNAFOUS. — Ooh ! Ooh ! Pernette ! Pernette ! Où es-tu ?

PERNETTE. — Me voici, mon mari.

MAITRE BONNAFOUS. — D'où viens-tu donc ? J'arrive céans pour te parler et tu n'y es point.

PERNETTE. — Ne me grondez point, mon mari. J'étais là, tout près, à causer avec Laurent, notre voisin.

MAITRE BONNAFOUS. — Avec notre voisin Laurent, idiot et sourd ? On parle haut avec un sourd, on crie... et je n'entendais rien.

PERNETTE. — Nous conversons avec les lèvres, seulement...

MAITRE BONNAFOUS. — Avec les lèvres, dites-vous, Pernette, ma femme ?

PERNETTE. — Sûr, mon mari : sans émettre de sons, par articulations de la bouche, par gestes.

MAITRE BONNAFOUS. — Grr... N'empêche que je n'aime point vous savoir hors de votre maison.
Quand le jupon s'éloigne, le gigot brûle, le chat renverse la cruche de lait...

PERNETTE. — ... et le goupil entre dans le poulailler.

MAITRE BONNAFOUS. — Puisque vous savez si bien les paroles, tâchez de suivre la musique, et de ne pas quitter votre demeure. Il n'est pas bon qu'une maîtresse abandonne sa maison aux soins de sa servante. Où se cache la friponne ?

PERNETTE. — Elle est à rincer le linge, à la rivière. Pour échapper à cette buée, à cette chaleur d'ici, j'étais, mon mari, à respirer au bout de notre pré.

MAITRE BONNAFOUS. — Oui-da ; je vous crois. Laurent vous aurait-il donné ce bouquet ?

PERNETTE. — Euh... euh... oui... oui... Laurent me l'a donné. De son jardin.

MAITRE BONNAFOUS. — Je ne lui connaissais pas ces espèces. Laurent n'est-il pas si simple qu'on le dit. J'y veillerai.

PERNETTE. — Mais il m'a tout donné, il n'en reste plus une de cette sorte.

MAITRE BONNAFOUS. — J'y veillerai... quand elles repousseront. Etre sourd, n'y change rien...

PERNETTE. — Que marmonnez-vous, mon mari ?

MAITRE BONNAFOUS. — Que j'en ai assez de vos bavardages, Pernette, au bout de notre pré, auprès de notre barrière autour de la fontaine, que vos manigances me portent sur les nerfs comme aussi vos fleurs, vos dentelles, et vos cheveux soignés.

PERNETTE. — Quoi, mon mari, vous fâchez-vous de vrai ?

MAITRE BONNAFOUS. — Oui, je me fâche, et vous ferai bien voir qui est le maître céans, pour porter la culotte et donner le commandement. Dirait-on pas que vous n'avez ici personne à qui parler, personne à, à... ?

PERNETTE. — Pardonnez-moi, mon mari, si je vous ai fait déplaisir. Je suis la plus dévouée, la plus attentionnée...

MAITRE BONNAFOUS. — La plus tendre, la plus respectueuse... Je connais aussi votre musique. Comme aussi vous entretenez de paroles trop souvent notre voisin.

PERNETTE. — Il est si sourd...

MAITRE BONNAFOUS. — Et le perruquier qui rit pour vous montrer ses belles dents.

PERNETTE. — Il est notre cousin.

MAITRE BONNAFOUS. — Oui-da, j'en ai, des cousins comme lui, plein une bergerie. Et Simon, le fils du marchand de la grande rue.

PERNETTE. — Chez ma mère, il était notre voisin.

MAITRE BONNAFOUS. — Et ce godelureau, endimanché le jour commun, qui ce tantôt est passé déjà deux fois sous notre fenêtre, et hier, et l'autre hier, qui lève le nez vers notre cheminée, comme si notre fumée lui servait à vivre, tant il la gobe et la respire.

PERNETTE. — L'odeur de notre feu probablement lui plaît... L'imprudent !

MAITRE BONNAFOUS. — Et sa vue me déplaît. N'est-ce point encore quelque parent, dites ?

PERNETTE. — Je ne le connais point.

MAITRE BONNAFOUS. — Ouais. Du tout ?

PERNETTE. — En rien, c'est certain.

MAITRE BONNAFOUS. — Ne vous avisez point de le rencontrer, par hasard, ou d'en avoir quelque besoin..., et ne l'entretenez point de votre famille. M'entendez-vous, Pernette ?

PERNETTE. — Mon mari, je vous comprends très bien.

MAITRE BONNAFOUS. — Ah ! vous ne tenez point de si longs discours à M. le Curé.

PERNETTE. — C'est que je n'en ai nul besoin et qu'il ne passe point devant notre maison.

MAITRE BONNAFOUS. — Et vous ne fréquentez point si souvent notre église.

PERNETTE. — Qu'irais-je faire, grands dieux ?

MAITRE BONNAFOUS. — Vous recueillir, vous...

PERNETTE. — Moi ! qui n'ai aucun péché sur le cœur, ni envers vous, ni envers les marchands, ni envers les valets.

MAITRE BONNAFOUS. — Demander au Ciel, pour ce que vous savez.

PERNETTE. — Demander... pour...

MAITRE BONNAFOUS. — Pour qu'il nous envoie un enfant, un enfant, un enfant... que vous ne me donnez pas.

PERNETTE. — Pourtant, mon mari, n'avons-nous pas fait pour cela tout ce qu'il fallait.

MAITRE BONNAFOUS. — Si fait, si fait..., mais mon âge s'avance.

PERNETTE. — Du temps de votre épouse défunte, étiez-vous d'âge déjà ou bien... ?

MAITRE BONNAFOUS. — Ma femme trépassée était de santé délicate... et M. le Curé me disait...

PERNETTE. — Ah ! M. le Curé vous dit...

MAITRE BONNAFOUS. — Oui, il me dit. Il me disait qu'il conviendrait d'ajouter à ce que nous faisons des prières, de l'amour, de l'amour du Créateur...

PERNETTE. — M. le Curé est un ignorant.

MAITRE BONNAFOUS. — Osez-vous, dame Pernette, c'est un ignorant ! Un saint homme qui lit dans les Evangiles tout le temps, et par la rue même. Il me disait...

PERNETTE. — Qu'étant donné votre grand âge, mon mari...

MAITRE BONNAFOUS. — Non point ! non point ! Que plutôt votre jeunesse..., votre vivacité, votre légèreté se devaient apaiser.

PERNETTE. — Mais que montrez-vous là ? Un ruban de galant ?

MAITRE BONNAFOUS. — Une clochette.

PERNETTE. — Une clochette ! comme on met au cou des chèvres !

MAITRE BONNAFOUS. — Non, ma Pernette, toute bénie et d'argent.

PERNETTE. — Une sonnette pour offices du dimanche ! Allez-vous dire, ici, la messe chaque matin ?

MAITRE BONNAFOUS. — Qui te parle de messe, ma Pernette ? Le saint homme disait qu'elle assagirait tes humeurs, que tes sangs peut-être bouent trop fort dans tes artères.

PERNETTE. — Que ? Quoi ?

MAITRE BONNAFOUS. — Et si tu la portais, toute la journée, c'est cela, toute la journée...

PERNETTE. — La porter ? Etes-vous fou, d'un coup ?

MAITRE BONNAFOUS. — La porter, oui.

PERNETTE. — Comme une chèvre !

MAITRE BONNAFOUS. — Toute bénie exprès, elle aiderait tes ardeurs, tes feux à reposer et que le mal d'enfanter te viendrait.

PERNETTE. — Sornette ! Je n'accepte point. Votre curé est un sot et qui se moque de votre crédulité.

MAITRE BONNAFOUS. — Et que tu me donnerais un enfant plus aisément. Sûrement, le miracle s'accomplirait. Voilà ce que j'ai trouvé.

PERNETTE. — Je n'accepte point pareille comédie.

MAITRE BONNAFOUS. — Je l'ai payée douze francs à M. le Curé qui me l'a fait tenir de la ville. Prends-la, Pernette, pour essayer...

PERNETTE. — Non...

MAITRE BONNAFOUS. — Pour l'enfant que tu me donnerais !

PERNETTE. — ...

MAITRE BONNAFOUS. — Tiens ! Si tu consens, jamais plus je ne me fâcherai.

PERNETTE. — Ah !...

MAITRE BONNAFOUS. — Je ne gronderai plus vainement.

PERNETTE. — Comme tout à l'heure.

MAITRE BONNAFOUS. — Je le promets, ma Pernette.

PERNETTE. — Vous recommencerez... Pour Laurent...

MAITRE BONNAFOUS. — Un sourd innocent...

PERNETTE. — Et Simon, aux belles dents...

MAITRE BONNAFOUS. — Notre cousin...

PERNETTE. — Et Valéry...

MAITRE BONNAFOUS. — Notre voisin...

PERNETTE. — Et...

MAITRE BONNAFOUS. — Ce n'est rien... Mon esprit sera apaisé comme ton cœur... et je tairai mes colères, mes reproches. Plus un blâme ne sortira de ma bouche pour que la clochette fasse son office...

PERNETTE. — Je ne sais pas... Jurez-moi cela, mon mari.

MAITRE BONNAFOUS. — Je le jure, ma Pernette, sur notre clochette.

PERNETTE. — Alors, je la porte.

MAITRE BONNAFOUS. — Merci, ma bonne épouse. Tu m'enlève un énorme souci qui pesait lourd sur ma cervelle...

PERNETTE. — Pour aujourd'hui.

MAITRE BONNAFOUS. — Merci, ma jolie, demain aussi.

PERNETTE. — Nous verrons.

MAITRE BONNAFOUS. — C'est dit.

PERNETTE. — Un enfant ! s'il y tient.

MAITRE BONNAFOUS. — Donne-moi un baiser, ma toute belle, et je cours à la besogne. Les valets doivent bayer aux corneilles. (Je n'aurai qu'à prêter l'oreille.)

PERNETTE. — ...

Scène II

PERNETTE, SERINNE (*servante*)

SERINNE. — Maître Bonnafous, en me voyant, ne m'a point toisée et reniflée comme d'habitude. Il avait l'air tout guilleret. Hé ! qu'est cela, maîtresse Pernette ?

PERNETTE. — Mon mari, à l'instant, vient de m'en faire présent.

SERINNE. — Une clochette ! qui branle à votre cou comme à celui d'une brebis.

PERNETTE. — En argent, Serinne, c'est un cadeau qui vaut toujours son pesant.

SERINNE. — Qui ne vaut qu'à ranger avec les ferrailles du temps passé, dans le grenier, et le bailleur avec...

PERNETTE. — Plus bas, Serinnne, si maître Bonnafous t'entendait !

SERINNE. — Je lui dirai tout droit, comme je vous le déclare. A-t-on jamais vu femme comme vous, maîtresse, brimbaler un tel ornement !

PERNETTE. — Je lui ai dit : un jour seulement. Pour ses douze francs !

SERINNE. — Douze francs ! A ce prix-là, on doit l'ouïr à trois cents pas, comme celle des chèvres égarées, dans les collines noires. Par saint Christophe, maîtresse, vous ne vous perdrez point et sans doute le malin vous la veut faire porter chaque matin.

PERNETTE. — Il y tenait, mais...

SERINNE. — Et vous ne l'éventez point. Ah ! le maître est rusé et je saisis maintenant sa face réjouie. Maîtresse, je ne reconnais plus en vous cet instinct, cette divination qui protègent les femmes. S'il vous entend bêler ici, il accourt. La mâtine vous dénonce, elle suit votre pas et vous n'avez trouvé moyen de ne point la porter !

PERNETTE. — Que dis-tu ?

SERINNE. — Je dis que votre mari, avec cette sonnaille, vous surveille de loin, comme brebis dans son parc.

PERNETTE. — Seigneur ! Sainte Marie ! Je comprends. Me voilà prisonnière d'un grelot. Traître, gredin ! Pour ce coup-ci mon rustre de mari m'a bernée !

SERINNE. — Madame, plus bas, s'il vous entendait. Ne vous désolez point.

PERNETTE. — ... Le borné, le dévot ! La sonnette est une invention du diable, oui. Ah ! que j'ai honte d'avoir promis.

SERRINE. — Vous avez promis ? à maître Bonnafous ?

PERNETTE. — A mon traître de mari, de ne la quitter pas de toute la journée.

SERINNE. — Vous promettez... de clore toute une journée la bergerie pour que le loup n'y entre, comme cela, sans penser, gratuitement ?

PERNETTE. — En échange de ses grimaces, de ses soupçons, de ses criailleries, de sa présence.

SERINNE. — Tintez, maîtresse, pour qu'il ne vienne.

PERNETTE. — Las ! c'est payer cher un peu de tranquillité. Le drôle m'a fort bien attrapée et je n'ai rien deviné.

SERINNE. — Cela se peut arranger, maîtresse. J'en ferai mon affaire, et vous défendrai pour tout ce qu'il nous faut l'endurer. Ne dirait-on pas quelque furet fourrant toujours son nez où il ne faudrait pas. Tandis que vous serez ailleurs, je l'agiterai céans.

PERNETTE. — Et s'il nous surprenait à lui carillonner de la fausse monnaie ? Sais-tu de qui il tient cette damnée clochette ? De M. le Curé.

SERINNE. — De... La chose m'étonnerait. Mais alors...

PERNETTE. — Bénie exprès pour me donner des vertus... et un enfant à force de prier.

SERINNE. — Il croit de vrai... un enfant..., un enfant... Si mon audace me permettait..., maîtresse Pernette..., ce jeune homme élégant qui fréquente autour de votre maison...

PERNETTE. — Eh bien ?

SERINNE. — N'est-il point votre... enfin euh ! votre, votre soupirant en dernier ?

PERNETTE. — Si fait, justement, mais ne le chante point aux oreilles de mon époux. J'ai peu de foi en son serment et grand-peur de ses braiements.

SERINNE. — Je l'ai rencontré en revenant du lavoir et le coquin m'a grandement souri. Les femmes disaient que c'était quelque parent de M. le Curé.

PERNETTE. — Se dirigeait-il de ce côté ? Un parent, dis-tu ?

SERINNE. — Il se promenait.

PERNETTE. — Ah ! Serinne, prends ma sonnette...

SERINNE. — Il est à peine là de quinze jours qu'il vous a dénichée, maîtresse, vous la plus belle du village et si drôlement mariée. Ah ! si j'étais de vous, je ne le ferai point languir...

PERNETTE. — ... N'est-ce pas lui qui s'approche ? Vois un peu.

SERINNE. — C'est lui, maîtresse, il s'arrête...

PERNETTE. — Fais-lui signe que je l'attends. Au diable soient les maris impotents et leurs tracasseries. Demeure là, tout près, à branler la clochette.

SERINNE. — Je n'y manquerai... Entrez, messire, l'on vous espère.

Scène III

PERNETTE, GILLES

PERNETTE. — Gilles, mon tourtereau, mon chéri.

GILLES. — Dans ta maison, quelle imprudence !

PERNETTE. — Nous sommes bien gardés. Serinne a ma confiance.

GILLES. — Cette espiègle aux yeux canailles, je l'aurais juré. Les servantes aiment à participer aux amours de leur maîtresse, comme à se régaler de l'odeur d'un bon plat.

PERNETTE. — La mienne n'y faillit pas, pour mon contentement. Elle me renseigne sur toutes choses bonnes à savoir, et devinez, ce qu'elle vient de m'apprendre que vous ne m'aviez point dit.

GILLES. — Ah ! bah ! ai-je eu le temps de te cacher quelque secret ?

PERNETTE. — Que tu étais le parent de notre abbé.

GILLES. — Cela étant, qu'importe à notre félicité. Embrasse-moi, ma Pernette divine. Est-ce le signal ?

PERNETTE. — ... La sotte s'amuse.

GILLES. — Je ne me sens point rassuré. Rejoignons notre paradis, au bout du pré.

PERNETTE. — C'est que...

GILLES. — Que j'ai hâte à te serrer dans mes bras, librement, hors des regards de cette fille qui nous épie sûrement. Mais qu'a-t-elle à sonner tout le temps ?

PERNETTE. — Mon lourdaud de mari est si jaloux !

GILLES. — Le drôle ! Ah ! ce grelot !

PERNETTE. — Si coléreux !

GILLES. — Viens à notre nid de mousse et de ramure. J'y ai jeté en passant, une brassée de fleurs.

PERNETTE. — ... Hélas ! les voici.

GILLES. — Négligées, piétinées, oh ! ma Pernette.

PERNETTE. — C'est lui, il est enragé.

GILLES. — Mon rameau d'olivier. Ma colombe. Je suis là. Où est-il, lui ?

PERNETTE. — Il a jeté les roses, il m'a fort grondée, si violemment que j'ai accepté pour le calmer, de mettre au cou son cadeau tintant, toute une journée. Mais demain je la jetterai.

GILLES. — La clochette dont l'impertinente nous rebat les oreilles. La bonne plaisanterie ! Pour toi ?

PERNETTE. — Pour moi ; elle me devait assagir et... procurer un enfant. J'ai grande confusion d'avouer ma bêtise.

GILLES. — Il n'est point dans l'habitude que les épouses portent clochettes, mais plutôt les maris.

PERNETTE. — Ne te moque point de ma sottise. Je n'ai point refusé pour qu'il se taise.

GILLES. — ... Les maris !... Le voici, non ? Ici, je suis comme souris en souricière.

PERNETTE. — ... C'est une fausse alerte !

GILLES. — Je ne reste pas un instant de plus. Veux-tu me perdre et toi mêmement ?

PERNETTE. — Je te suis, mon amant, mais j'ai grand-peur de m'éloigner de la damnée clochette.

GILLES. — Pour cela, ne crains rien. Il me vient une idée. Viens que je t'explique. La coquine est trop notre complice. Elle nous dégagera si besoin est.

Scène IV

SERINNE. — Bon ! Où sont-ils ? Mon Dieu ! Sainte Marie, et le maître qui arrive. Je ne peux les chercher pourtant, comme on cherche les œufs, sous une haie ou dans les niches de paille. Ils sont perdus si je ne l'attarde ici. Et cette clochette... Jouons-lui la comédie, les idées me viendront.

Scène V

MAITRE BONNAFOUS. — Ma Pernette est ici, je l'entends.

SERINNE. — Mon Dieu, et les saintes, et les anges, que tout cela est étrange. Sainte Madeleine, toute-puissante, protégez cette maison. Le malin y a pénétré, secourez ma maîtresse.

MAITRE BONNAFOUS. — Pas de Pernette ! Et toi, feignante, qu'as-tu à te lamenter ?

SERINNE. — Ah ! mon maître, mon maître, enfin voilà figure humaine.

MAITRE BONNAFOUS. — Debout, scélérate, feins-tu encore quelque douleur pour laisser là ton ouvrage, comme la semaine passée ?

SERINNE. — Mon bon maître, il s'agit bien de moi, l'indigne servante, et de mes maux et de leurs conséquences. Plaignez plutôt votre maîtresse, votre épouse Pernette.

MAITRE BONNAFOUS. — Où est-elle ? Mais... que tiens-tu à la main ? Ah ça ! j'ai le dos à peine tourné... Pourquoi a-t-elle abandonné cette clochette à tes soins ? Réponds.

SERINNE. — Ah ! justement, mon maître respecté...

MAITRE BONNAFOUS. — ... Parle, ou je te donne du bâton. Et si elle a trahi sa promesse, je la chasserai...

SERINNE. — Mon maître, ne bougez d'ici ; ne faites rien, pour l'âme de votre Pernette, pour l'amour de... cette clochette.

MAITRE BONNAFOUS. — J'ai juré d'être calme, mais explique-toi vite, sinon...

SERINNE. — Ma maîtresse, quand je suis revenue céans avec, dans les bras, tout le linge tordu...

MAITRE BONNAFOUS. — Je t'écoute, développe-moi tes raisons et les siennes.

SERINNE. — ... portait au cou cette clochette et se démenait par toute la pièce en articulant des mots de toute sorte, mais... d'une voix toute changée... toute pâle comme son visage.

MAITRE BONNAFOUS. — Après, après...

SERINNE. — Je lui ai parlé... Elle ne m'a point répondu. Elle levait son regard au ciel.

MAITRE BONNAFOUS. — Au ciel !

SERINNE. — On aurait dit qu'une maladie lui était venue. Elle pressait sa poitrine, de ses mains réunies, comme la madone des images.

MAITRE BONNAFOUS. — La clochette !... Aurait-elle quelque pouvoir ?

SERINNE. — Elle baisait cette clochette sans cesse, sans fin. Elle murmurait : « Il faut que je m'humilie, il faut que je m'amende. Mon bon mari, mon bon mari », murmurait-elle.

MAITRE BONNAFOUS. — C'est la clochette. Tiens ! tiens ! Elle disait bien cela, tu ne te trompes point ?

SERINNE. — Tout uniment, comme je vous le raconte.

MAITRE BONNAFOUS. — Et puis...

SERINNE. — Elle m'a aperçue.

MAITRE BONNAFOUS. — Ah !

SERINNE. — « Viens, Serinne, prends cette clochette d'or », m'a-t-elle dit...

MAITRE BONNAFOUS. — ... d'argent, seulement.

SERINNE. — Ah ! je ne m'y connais point. « Je

n'éprouve aucunement le besoin de la porter davantage. Si ton maître revient... »

MAITRE BONNAFOUS. — Puisque me voici.

SERINNE. — Elle était transfigurée, rayonnante... comme si quelque esprit allait la visiter.

MAITRE BONNAFOUS. — Qu'a-t-elle dit ? Que fallait-il m'annoncer ?

SERINNE. — « Si ton maître revient, dis-lui qu'il ne bouge d'ici, que je reviens sur-le-champ. Je vais rendre grâces... »

MAITRE BONNAFOUS. — C'est la clochette !

SERINNE. — ... Qu'elle tarde à rentrer !... Si toujours vous m'interrompez, vous ne saurez la fin.

MAITRE BONNAFOUS. — Je ne dirai plus rien.

SERINNE. — Je ne sais plus qu'inventer... « Je vais remercier le ciel de la faveur qu'il m'adresse. J'ai grande envie de prier. »

MAITRE BONNAFOUS. — Si vite !

SERINNE. — Elle est partie prier, là ! de ce côté...

MAITRE BONNAFOUS. — Par là ?...

SERINNE. — Tout droit...

MAITRE BONNAFOUS. — Vers la chapelle. Je ne l'ai point vue passer.

SERINNE. — Hum ! hum ! oui, probablement.

MAITRE BONNAFOUS. — Miracle !

SERINNE. — Ah ! comme je me réjouis que vous soyez céans à l'attendre. J'ai eu tant de frayeur de la voir toute bouleversée.

MAITRE BONNAFOUS. — Que j'ai hâte de l'embrasser ! J'ai si forte envie de danser que mes jambes reprennent leurs vingt ans... Ne t'a-t'elle point un peu confié le secret de la clochette ?

SERINNE. — Si fait, mais...

MAITRE BONNAFOUS. — Elle était pâle, défaite ?

SERINNE. — Assurément, comme une mourante à son dernier moment.

MAITRE BONNAFOUS. — Ne tenait-elle point les mains à son ventre ?

SERINNE. — ... Peut-être bien qu'en effet...

MAITRE BONNAFOUS. — Là, vois-tu ! La chose est faite, le miracle a parlé.

SERINNE. — Hé ! mon maître, vous ne m'éclairez point. Toujours vous parlez de miracle.

MAITRE BONNAFOUS. — Un enfant !

SERINNE. — Un enfant ! diable ! notre maîtresse !...

MAITRE BONNAFOUS. — Elle le porte. Je le sens aux frissons qui parcourent mes cheveux, à l'émoi qui réchauffe mes artères.

SERINNE. — ... de vous ?

MAITRE BONNAFOUS. — Sans doute !

SERINNE. — Qui l'eût dit ! doux Jésus.

MAITRE BONNAFOUS. — Hosanna ! Miracle !

SERINNE. — Alleluia ! Comme la Sainte Vierge ! Ah ! je comprends l'esprit qui la transfigurait... Ce sera quelque diablotin à figure d'archange.

MAITRE BONNAFOUS. — Qu'il me tarde de revoir ma Pernette ! Je n'y tiens plus, je cours à sa rencontre...

SERINNE. — Nenni ! mon maître. Craignez de la contrarier et de lui tourner les sens.

MAITRE BONNAFOUS. — ... Sur le chemin...

SERINNE. — Non, maître Bonnafous, pas si loin

MAITRE BONNAFOUS. — ... Là, devant notre porte...

SERINNE. — Je ne vous laisserai point, je vous rejoins.

Scène VI

PERNETTE, GILLES

PERNETTE. — Ah çà ! Où est Serinne ? Elle avait bien promis...

GILLES. — Tu as bien compris. Joue la maladie.

PERNETTE. — Un baiser encore. Ah ! je suis lasse, de vrai, mon tout beau. Encore...

GILLES. — La sonnette grelotte. Elle ne saurait être loin.

Scène VII

LES QUATRE PERSONNAGES

MAITRE BONNAFOUS. — Elle ne paraît point du tout.

SERINNE. — Rentrez, mon maître, ne la tourmentez point.

MAITRE BONNAFOUS. — Ma Pernette !...

GILLES. — ... Ah ! seigneur Bonnafous, vous voici enfin.

MAITRE BONNAFOUS. — Ma Pernette adorée... Quel est-il ?

PERNETTE. — Mon mari, mon bon mari, ne m'approchez point.

GILLES. — Je vous cherchais par tous les moyens.

MAITRE BONNAFOUS. — Ma Pernette, où étiez-vous ?

SERINNE. — A la chapelle...

PERNETTE. — Ne me touchez point, mon mari... Quoi ?

SERINNE. — ... la chapelle..., prier...

PERNETTE. — Je me rendais...

MAITRE BONNAFOUS. — A la chapelle. Je le savais.

GILLES. — Je me rendais à votre domaine.

PERNETTE. — ... C'est cela !... C'est cela ?

SERINNE. — ... Oui, maîtresse, ni plus ni moins... Le drôle n'y voit rien.

GILLES. — Quand j'entendis se plaindre fortement.

MAITRE BONNAFOUS. — Que dit-il ?... Qui êtes-vous d'abord qui m'entretenez sans que je sache votre nom ?

GILLES. — Mon oncle vénéré, M. le Curé, me dépêchait ici.

MAITRE BONNAFOUS. — M. le Curé !...

GILLES. — Je suis son neveu.

MAITRE BONNAFOUS. — Le cher homme, il ne marche qu'à peine.

SERINNE. — ... Comme il dit. Mais l'autre galope allégrement.

PERNETTE. — Monsieur m'a sauvée du trépas, tout simplement.

MAITRE BONNAFOUS. — ... Sauvée !...

GILLES. — Je parvenais à votre demeure quand j'entendis appeler...

PERNETTE. — Je suis tombée dans notre pré. Mes forces m'ont trahie, brusquement.

MAITRE BONNAFOUS. — Je comprends...

PERNETTE. — Ah ! Dieu ! que j'étais faible, sans défense, que je le suis encore.

MAITRE BONNAFOUS. — Ma Pernette, que je te réconforte !...

PERNETTE. — Merci, mon bon mari..., mais ne me touchez point.

GILLES. — ... Ne l'abordez point si franchement, seigneur Bonnafous...

SERINNE. — Qu'on ne la touche pas !

MAITRE BONNAFOUS. — Je ne suis point seigneur, mais je suis le mari, jeune homme.

GILLES. — Et je suis le docteur. Vous ne me laissez point le temps de vous révéler.

MAITRE BONNAFOUS. — Docteur, sans la moindre barbe au menton...

GILLES. — Le hasard ne pouvait adresser au secours de Madame, mieux et meilleur que moi-même qui suis retiré dans ce village pour y finir en paix des études de chirurgien.

SERINNE. — Bénit soit le hasard..., et le menteur avec...

MAITRE BONNAFOUS. — L'insolente nous ennuie. Va à ton ouvrage.

SERINNE. — Vous me donnez des frissons.

MAITRE BONNAFOUS. — La clochette ! la clochette !

GILLES. — La sagesse vous habite, maître Bonnafous, il ne faut pas l'oublier, en effet.

PERNETTE. — Ah ! je ne me sens point à l'aise.

MAITRE BONNAFOUS. — Ma mie, où siège votre malaise ?

PERNETTE. — La tête me tourne, mes regards se colorent. Ah ! mon bon mari, je vous vois tout drôle, tout transformé, de figure si cerise, si orange, si...

GILLES. — Ce mot serait de trop, Madame, ne le prononcez point... N'exagérons rien.

MAITRE BONNAFOUS. — Votre tête !... Avec ma main dessus ainsi ?

PERNETTE. — Hélas ! Je crois que c'est encore pis !

MAITRE BONNAFOUS. — Diable ! mais ne vous sentez-vous quelque douleur en un autre point ?

GILLES. — Ici ?

PERNETTE. — Quasiment, mais vos mains aident à calmer mon tourment.

GILLES. — Vous n'y entendez rien, seigneur. Comme ceci ?

PERNETTE. — Cela va bien.

MAITRE BONNAFOUS. — Ne l'oppressez point, s'il vous plaît, et...

PERNETTE. — ... et cela me reprend.

MAITRE BONNAFOUS. — Et dites-moi plutôt si c'est le mal que j'attends... L'enfant.

GILLES. — C'est cela absolument, maître Bonnafous, ne le deviniez-vous point ?

MAITRE BONNAFOUS. — Je le savais.

GILLE. — ... S'il n'est point, en tout cas, il ne saurait tarder.

PERNETTE. — Je souffre, et ne me secourez point.

MAITRE BONNAFOUS. — ... Ainsi ?

PERNETTE. — Ouh ! ouh ! vos lourdes mains, mon mari, m'entrent jusqu'aux os. J'étouffe. Ne me tenez point.

GILLES. — Ecartez-vous, maître Bonnafous ; à moi, plutôt.

MAITRE BONNAFOUS. — Non, non. Vous n'allez point demeurer céans à tenir les seins de Pernette. Serinne, viens-t-en là et essaie, à ton tour, pour la calmer.

SERINNE. — Comme il vous plaira, mon maître.

GILLES. — Et maintenant à nos affaires ; à vous, seigneur Bonnafous.

MAITRE BONNAFOUS. — A moi, quoi donc ? D'abord, je ne suis pas seigneur...

GILLES. — Vous êtes si comblé en cette journée !

MAITRE BONNAFOUS. — Je brûlerai un cierge gros comme un chêne de dix ans, si l'on en trouve d'assez conséquent dans la ville.

GILLES. — Je vous le procurerai.

MAITRE BONNAFOUS. — Je vous en saurai gré... Comment vous sentez-vous, mon enfant ?

PERNETTE. — De Serinne, le mal et le bien-être me sont indifférents.

SERINNE. — Merci pour le médicament.

GILLES. — Ah ! la clochette.

SERINNE. — Je l'ai.

MAITRE BONNAFOUS. — Eh bien ?

GILLES. — Je l'avais aussi apportée tout exprès.

MAITRE BONNAFOUS. — Vous l'aviez apportée ? A M. le Curé ?

GILLES. — A mon vénérable parent. Mais puisque la malade me paraît reposer et pouvoir se priver de nos soins sur l'instant, permettez qu'enfin je vous dise le but de ma visite.

MAITRE BONNAFOUS. — C'est vrai que vous veniez céans.

GILLES. — Envoyé par mon oncle qui ne vous avait dit que le commencement, sur le sujet de la clochette.

MAITRE BONNAFOUS. .. Notre clochette ?

GILLES. — Votre clochette ?

MAITRE BONNAFOUS. — Qu'a-t-il dit, le cher homme ?

GILLES. — Que si déjà l'enchantement s'était produit, que si madame avait déjà conquis la grâce...

PERNETTE. — Je l'ai suivi tout de suite, de tout mon cœur, mon bon mari, dès que vous fûtes sorti.

MAITRE BONNAFOUS. — Restez en paix, ma femme Pernette.

GILLES. — Le ciel l'avait sans nul doute exaucée.

PERNETTE. — Ah ! c'est fait, mon bon mari, croyez-m'en.

MAITRE BONNAFOUS. — Ma chère épouse...

GILLES. — Elle devait abandonner la clochette.

SERINNE. — Elle a tout de suite obéi, et me l'a baillée. Vous êtes... papa.

MAITRE BONNAFOUS. — C'est parfait. Hosanna !

SERINNE. — On la peut ranger.

GILLES. — Garde-t-en bien, ignorante.

MAITRE BONNAFOUS. — Hosanna ! je suis papa, je le suis.

GILLES. — Donne-la-moi. Il faut qu'on la porte.

MAITRE BONNAFOUS. — Je le suis... Plus n'est besoin, me semble-t-il.

GILLES. — Détrompez-vous. Dorénavant, elle éloignera le Malin, l'esprit du mal. Seigneur Bonnafous, vous la devez prendre. C'est dans les ordres.

MAITRE BONNAFOUS. — Diable ! je n'y comprends pas bien.

GILLES. — Et la porter, surtout nuitamment...

MAITRE BONNAFOUS. — Est-ce dans les évangiles ?

GILLES. — C'est ainsi.

MAITRE BONNAFOUS. — La nuit ?

GILLES. — Vous promener dehors, avec, qu'il fasse vent ou pluie.

SERINNE. — Ah ! ah ! ah !... La farce est bien tournée.

MAITRE BONNAFOUS. — A quoi, grands dieux, cela sert-il ?

GILLES. — A protéger votre foyer, votre santé, dame Pernette et... il ne faut point que le Malin la vienne désenchanter.

MAITRE BONNAFOUS. — Toute la nuit ?

GILLES. — Toute la nuit. L'heure du mauvais sonne dans l'obscurité.

MAITRE BONNAFOUS. — Et le jour ?

SERINNE. — Vous dormirez, mon maître.

GILLES. — C'est cela même, sinon...

MAITRE BONNAFOUS. — Sinon...

GILLES. — Il arrivera quelque maléfice à votre maison, à votre femme, à l'enfant, maître Bonnafous, à l'enfant...

MAITRE BONNAFOUS. — L'enfant... Donnez-la, maître chirurgien.

PERNETTE. — Tiens, je crois que je vais aller bien.

SERINNE. — Ah ! maîtresse, le sang remonte à votre joue.

GILLES. — Entendez-vous ?

PERNETTE. — Depuis que vous la portez.

GILLES. — Agitez-la, pour voir...

PERNETTE. — Le miracle se poursuit. La vie me revient. Continuez, mon bon mari, vous me sauvez. Plus vous tintez, plus me regaillardis.

MAITRE BONNAFOUS. — Miracle ! miraculum ! Embrassez-moi, Pernette.

GILLES. — Il convient de la regarder de loin et de ne point l'aborder de si près.

SERINNE. — Sonnez, carillonnez, maître, et ne l'appréhendez point.

GILLES. — Plus loin.

PERNETTE. — Ah ! plus loin !

SERINNE. — Plus loin... (*Maître Bonnafous sort à reculons.*) Et ne revenez point.

(*Ils terminent par un grand éclat de rire, Gilles et Pernette s'embrassent et le rideau choît.*)

Scène VIII

MAITRE BONNAFOUS. — Et maintenant, bonnes gens des quartiers, il était dans les ordres, et dans les habitudes et sans doute aussi dans les Evangiles, que vous vous gaussiez fort de ma mésaventure. En avez-vous pris bonne pinte ?

Dès lors, apprenez que cette clochette me vient tout droit du grenier, qu'elle est de mauvais bronze et bénie dans la gouttière. Celui-ci est neveu de curé autant que mes moutons.

Approchez, jouvenceau, tournez votre séant... et portez-moi cela à votre famille.

LES FEMMES. — Pardon !

MAITRE BONNAFOUS

Je ne suis, toute farce finie
Qu'un complaisant de comédie
Attendant
Le suivant.

"ENCYCLOPÉDIE DU THÉATRE CONTEMPORAIN"

Un ouvrage fondamental sur le théâtre

La magnifique collection « **Théâtre de France** », dirigée par Gilles Quéant (« Les Publications de France », éditeur), s'est enrichie d'un ouvrage fondamental sur le théâtre : **Encyclopédie du théâtre contemporain.**

Le premier volume est consacré à la période 1850-1914. Il nous conduit d'une main ferme et sûre « du boulevard du Crime aux Ballets Russes ». Il fait le pont entre le théâtre romantique et le théâtre d'aujourd'hui, tel qu'il se définit peu à peu, au sortir de la première guerre mondiale. Cette période est marquée par deux grandes dates : celle de la fondation du Théâtre Libre d'Antoine (1887) et celle du Vieux-Colombier de Copeau (1913).

Je n'ai pas besoin d'insister, surtout pour les lecteurs d'une revue comme celle-ci, sur l'importance d'un pareil travail. Il me suffit de signaler que les textes sont dus à nos meilleurs spécialistes et à des témoins lucides et vigilants de cette période théâtrale et artistique, période qui s'est avérée, en réalité, beaucoup plus inquiète et féconde qu'elle peut nous le paraître maintenant avec le prisme déformant de l'éloignement. Je citerai, parmi les principaux collaborateurs de ce premier volume : Léon Moussinac, directeur de l'Ecole nationale supérieure des Arts décoratifs; Jean Cocteau, M[mes] Dussane et Simone, Paul Fort, qui évoque le Théâtre d'Art dont il fut le fondateur ; Robert Kemp, Francis de Miomandre, Georges Lerminier, André Boll, Jacques Damase, Nina Gourfinkel, etc.

Je veux aussi insister sur la présentation, riche, variée, d'un goût parfait, digne, en tous points, des remarquables albums périodiques du « Théâtre de France ». **L'Encyclopédie du Théâtre contemporain** est un ouvrage que tout amateur éclairé de théâtre se doit d'avoir dans sa bibliothèque. Tout « honnête homme » également.

A. C.

Imprimerie Commerciale, 6, rue Gambetta, Le Mans.

"Phèdre", de Racine *(au T. N. P.)*.

De toutes les héroïnes du théâtre classique français, Phèdre est certainement celle qui a le plus tenté les véritables tragédiennes. C'est le rôle-test, le rôle-clef, le rôle-sommet d'une carrière tragique. Or, les grandes Phèdres sont rares et l'on parle encore de Rachel, qui bâtit une réputation qui a défié le temps sur la seule interprétation de ce personnage racinien.

Mais Rachel, aujourd'hui, n'est plus qu'un nom de notre histoire du théâtre. Aucun critique actuel, si vieux soit-il et la mémoire si pleine de références, n'a pu voir jouer Rachel. Toute comparaison est devenue impossible et, dans un sens, c'est mieux ainsi. Les souvenirs sont trompeurs, surtout les souvenirs littéraires. Si les acteurs géants du début du siècle, les monstres sacrés de l'époque de Sarah-Bernhardt, Mounet-Sully et de Max, revenaient brusquement jouer devant nous Corneille et Racine comme en leurs plus beaux jours, ils nous paraîtraient sans doute emphatiques, exagérés et, même, ridicules. Alors, pourquoi vouloir toujours écraser les vivants sous le poids de la gloire invérifiable des morts ?

Depuis son apparition fulgurante sur la scène des Mathurins — elle n'avait pas vingt ans — pendant les soirées sombres de l'occupation, dans *La Deidre des Douleurs*, de Synge, Maria Casarès semblait promise au rôle de Phèdre. Tendue, vibrante, sensible à l'extrême, Maria Casarès était désignée, de toute éternité, pour incarner la reine torturée et incandescente de Racine.

Et c'est bien ainsi qu'elle nous est apparue, dès le premier acte de *Phèdre*, silhouette hésitante et perdue dans l'immense plateau du Palais de Chaillot. Mais dès les premiers mots, la voix sourde, voilée, de celle qui se consume d'une passion coupable pour le fils de son époux, s'empare de la vaste enceinte. Phèdre est là, palpitante, prête à tomber en faiblesse, soutenue, cependant, par une volonté farouche qui s'affermira d'acte en acte pour s'effondrer, vaincue, brusquement, à la fin.

Oui, Maria Casarès c'est bien « Vénus tout entière à sa proie attachée ». Autour d'elle, les autres personnages disparaissent. Tout au moins, jusqu'à l'arrivée de Thésée, au troisième acte. Hippolyte, objet de sa flamme incestueuse, n'est plus qu'un bon jeune homme sans volonté ni caractère. Les femmes se volatilisent.

Mais lorsque paraît Thésée, magnifiquement campé par cet authentique tragédien qu'est Alain Cuny, le ton se hausse. Phèdre a trouvé à qui parler. La fin, entre ces deux acteurs d'une extraordinaire présence, atteint la grandeur tragique voulue par Racine. Le public ne s'y trompe pas, et le silence religieux dans lequel se déroulent les dernières scènes est aussi impressionnant que l'œuvre elle-même. Enfin, Jean Vilar, admirable Théramène, a réglé une « régie » digne de Racine et de ses interprètes.

"La Guilde" *(au Théâtre de Ménilmontant)*.

Comme tout corps qui veut vivre et se développer, le théâtre a continuellement besoin de sang neuf. Ce sang neuf, les jeunes auteurs et les jeunes compagnies le lui apportent. Mais cela ne suffirait pas si, parallèlement, ne se constituaient pas des publics nouveaux.

Aujourd'hui, une troupe de jeunes comédiens, « La Guilde », tente une passionnante aventure : elle ouvre une salle régulière dans un quartier excentrique, et essentiellement populaire : le « Théâtre de Ménilmontant ». Elle reprend, à sa manière, l'expérience des Centres de province... à Paris. Et cela, avec les seules ressources de sa foi, de son enthousiasme et d'un public encore à conquérir...

Cependant, « La Guilde » qui a prouvé sa valeur professionnelle et artistique depuis longtemps, notamment en remportant le Grand Prix des Jeunes Compagnies de 1957, ne se lance pas à la légère dans une telle entreprise. Partant du fait que la cinquantaine de théâtres parisiens se groupent, dans leur grande majorité, sur les deux hectares des grands boulevards et des quartiers du centre de la capitale, elle a pensé que les deux millions d'habitants de la périphérie pouvaient représenter une réserve virtuelle de spectateurs, pratiquement inépuisable. Le tout est d'attirer un public, habitué à des distractions moins exigentes pour l'esprit, et moins coûteuses pour la bourse, au théâtre. Voilà pourquoi l'expérience de « La Guilde », qui s'installe sur les hauteurs du XXe arrondissement, au milieu d'une zone vierge — théâtralement parlant — habitée par 500.000 « néo-parisiens », peut être riche d'enseignements. D'ores et déjà elle doit être suivie avec attention, mais aussi soutenue et encouragée. D'autant plus que par la qualité du spectacle qu'elle présente actuellement, et de ceux qu'elle annonce pour les prochains mois, « La Guilde » le mérite amplement.

Il est évident que *La vie et la mort du roi Jean*, de William Shakespeare, programme d'ouverture du Théâtre de Ménilmontant, est un drame historique d'une étonnante vitalité propre à séduire les publics les plus populaires. Et les autres.

En une série de tableaux qui se succèdent sur un rythme rapide et soutenu, nous assistons à la bataille sans merci que se livrent, sous les murs d'Angers, les rois d'Angleterre et de France, et qui s'achève, paradoxalement, par le mariage du dauphin Louis (le futur Louis VIII) avec la douce Blanche de Castille. Puis nous passons en Angleterre où les troupes françaises, aiguillonnées par le légat du Pape, poursuivent le roi Jean, usurpateur de sa couronne, assassin de son neveu, et mis au ban de l'Eglise.

Abandonné par ses lords, empoisonné par les moines auprès desquels il cherchait un ultime refuge, le roi meurt de la façon la plus misérable et tragique qui soit. Mais les rois passent et l'Angleterre continue, les envahisseurs, si nombreux et puissants soient-ils, ne la réduiront jamais en esclavage.

Cette exaltante leçon d'histoire est supérieurement animée et interprétée par une troupe d'une rare homogénéité dont l'anonymat est la règle absolue. Pas de vedettes, mais des acteurs authentiques, pas de noms de décorateur ou de metteur en scène, mais des costumes évocateurs, une mise en scène précise, nette, impeccable. Pas d'animateur officiellement avoué, mais une tête qui dirige et une discipline admirable. « La Guilde » ouvre un théâtre à Ménilmontant. Avec l'aide de Shakespeare et de ses comédiens, elle est digne d'y apporter le message du Théâtre. Il faut qu'elle réussisse.

Le Directeur-Gérant : Jacques CHARRIÈRE.



Photo Agnès Varda.

MARIA CASARÈS, A SON TOUR, SE RISQUE DANS LE ROLE PÉRILLEUX ENTRE TOUS DE « PHÈDRE » ET Y APPORTE UNE NOUVELLE PREUVE D'UN TEMPÉRAMENT DRAMATIQUE EXCEPTIONNEL. SON INTERPRÉTATION EST AUSSI DISCUTÉE QUE PASSIONNANTE.

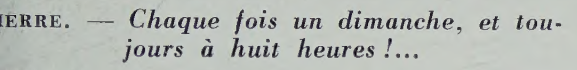


(Photo BERNAND.)

LA GUILDE TENTE L'EXPERIENCE D'UN CENTRE DE PROVINCE... A MÉNILMONTANT. « LA VIE ET LA MORT DU ROI JEAN », DE SHAKESPEARE, EST LA PIÈCE FANION QUI DOIT LEUR PERMETTRE DE GAGNER PLUSIEURS QUARTIERS POPULAIRES A LA CRISE DU THÉATRE.






IERRE. — *Chaque fois un dimanche, et toujours à huit heures !...*

PIERRE. — *Elle est blonde, je l'aurais parié !*

QUELQUES SCÈNES DE "CHAMPAGNE ET WHISKY"
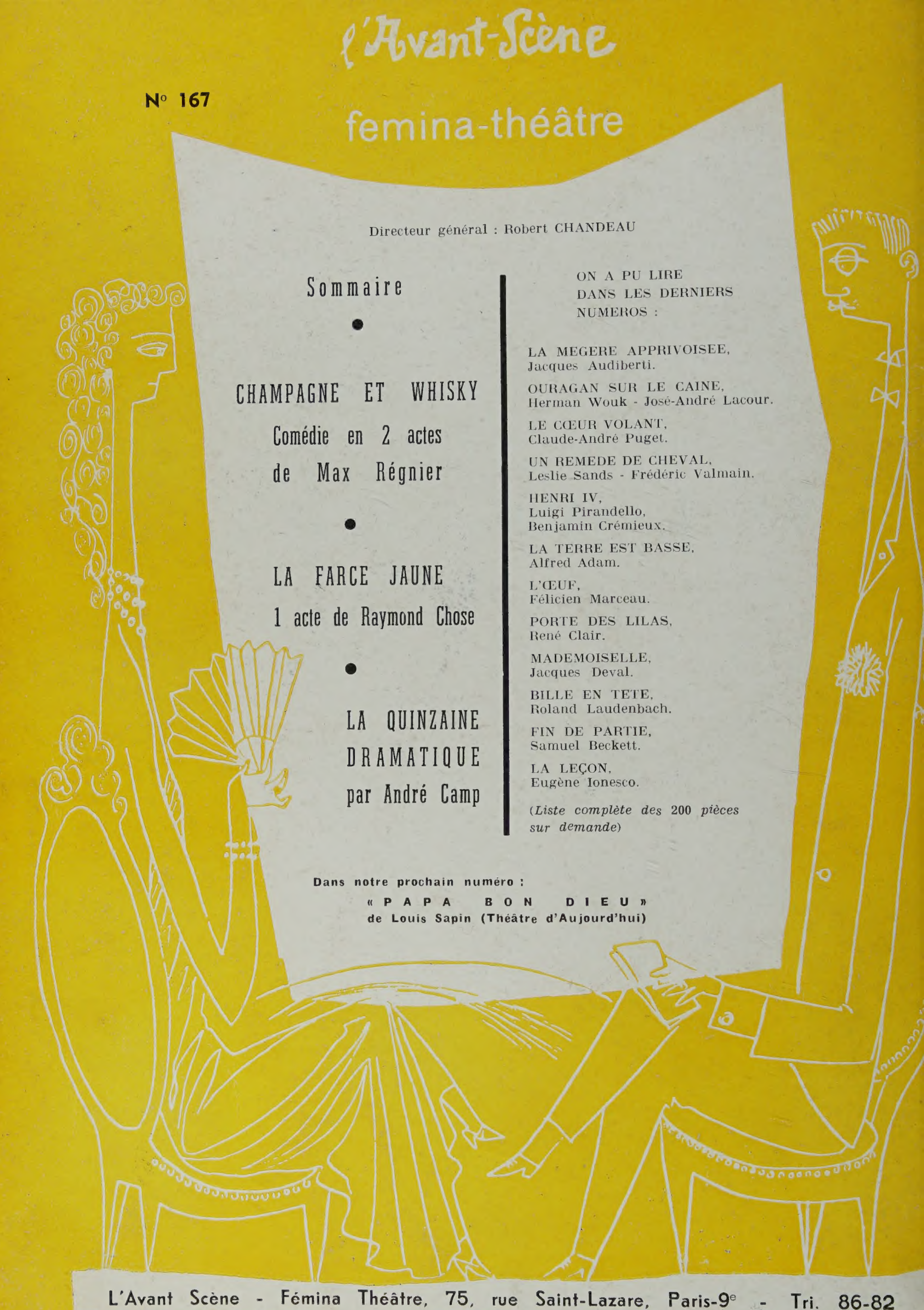
IERRE. — *C'est fini, il ne le fera plus, je vous le promets !*

JEANINE. — *A l'Hôtel de la Poste, comme son nom l'indique, il y a des chambres...*

Photos LIPNITZKI







l'Avant-Scène

N° 167

femina-théâtre

Directeur général : Robert CHANDEAU

Sommaire

●

CHAMPAGNE ET WHISKY
Comédie en 2 actes
de Max Régnier

●

LA FARCE JAUNE
1 acte de Raymond Chose

●

LA QUINZAINE DRAMATIQUE
par André Camp

ON A PU LIRE DANS LES DERNIERS NUMEROS :

LA MEGERE APPRIVOISEE,
Jacques Audiberti.

OURAGAN SUR LE CAINE,
Herman Wouk - José-André Lacour.

LE CŒUR VOLANT,
Claude-André Puget.

UN REMEDE DE CHEVAL,
Leslie Sands - Frédéric Valmain.

HENRI IV,
Luigi Pirandello,
Benjamin Crémieux.

LA TERRE EST BASSE,
Alfred Adam.

L'ŒUF,
Félicien Marceau.

PORTE DES LILAS,
René Clair.

MADEMOISELLE,
Jacques Deval.

BILLE EN TETE,
Roland Laudenbach.

FIN DE PARTIE,
Samuel Beckett.

LA LEÇON,
Eugène Ionesco.

(*Liste complète des 200 pièces sur demande*)

Dans notre prochain numéro :
« PAPA BON DIEU »
de Louis Sapin (Théâtre d'Aujourd'hui)

L'Avant Scène - Fémina Théâtre, 75, rue Saint-Lazare, Paris-9e - Tri. 86-82

Prix du numéro : 180 francs

(*Voir conditions d'abonnement page 21*)